

Université de Montréal

**La manipulation idéologique dans l'édition
et deux traductions de la *Description de l'Afrique*
de Hassan El Wazzan / Jean-Léon l'Africain**

par

Nabila Chaib

Département de linguistique et de traduction

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences

en vue de l'obtention du grade de maîtrise

en traduction

option Recherche

Décembre 2015

© Nabila Chaib, 2015

Université de Montréal
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé :

La manipulation idéologique dans l'édition
et deux traductions de la *Description de l'Afrique*
de Hassan El Wazzan / Jean-Léon l'Africain

Présenté par :

Nabila Chaib

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Alvaro Echeverri, président-rapporteur
Hélène Buzelin, directrice de recherche
Judith Lavoie, membre du jury

Résumé

En 1526, Hassan El Wazzan / Jean-Léon l'Africain, achève à Rome la rédaction en italien du manuscrit du *Libro della Cosmographia Dell'Africa*, œuvre majeure considérée à la Renaissance comme l'une des principales sources de connaissance du continent africain en Europe. En 1550, un savant vénitien du nom de Jean-Baptiste Ramusio publie le texte italien de Jean-Léon dans un recueil de récits de voyages. L'édition, intitulée *Descrizione dell'Africa* (*Description de l'Afrique*), diffère significativement du manuscrit original. Elle subit maintes modifications par Ramusio dont l'objectif est de livrer un ouvrage qui répond aux attentes des Européens et qui correspond à l'image que l'Occident chrétien se faisait du monde musulman. Cette version a servi de texte de départ aux nombreuses traductions qui ont suivi. La première traduction française, datant de 1556, est réalisée par Jean Temporal, éditeur et imprimeur lyonnais. La deuxième, parue en 1956 et rééditée en 1980, est l'œuvre d'Alexis Épaulard; elle s'appuie partiellement sur le manuscrit original, mais aussi sur la version imprimée de Ramusio. Notre travail consiste à confronter les deux traductions françaises à l'édition de Ramusio. Nous tenterons de démontrer que les deux traducteurs français sont lourdement intervenus dans le texte traduit, et ce afin de servir des desseins expansionnistes et colonialistes. Notre recherche met en évidence la prise de position des traducteurs et les idéologies qui affectent l'appréciation du livre. Pour ce faire, nous procédons à l'analyse des traductions au niveau textuel et au niveau paratextuel tout en mettant en évidence le contexte historique et politico-idéologique entourant la parution de ces deux traductions françaises. Nous consacrons une attention toute particulière au choix des mots, aux allusions et aux stratégies utilisées par les traducteurs et les éditeurs. Les travaux de Maria Tymoczko sur la traduction et l'engagement politique fournissent le cadre de référence théorique de cette recherche, tout autant que les textes d'Edward Said sur l'orientalisme et le postcolonialisme. Il ressort de cette recherche que ces traductions françaises sont empreintes d'une idéologie eurocentrée visant à conforter les ambitions hégémoniques en terre africaine.

Mots-clés : *Description de l'Afrique*, Léon l'Africain, Temporal, Épaulard, traduction, idéologie

Abstract

In Rome in 1526, Hassan Al-Wazzan / Ioannes Leo Africanus completed the writing of the *Libro della Cosmographia Dell’Africa*, a major work of the Renaissance which was seen in Europe as one of the main sources of knowledge about the African continent. In 1550, a Venetian scholar named Giovanni Batista Ramusio published an Italian version of Leo’s work in a collection of travel narratives. This edition entitled *Descrizione dell’Africa (Description of Africa)*, however, differs considerably from Leo’s original manuscript. Ramusio made numerous changes so as to produce a text that would meet European expectations and foster an image of the Muslim world that corresponded with the preconceptions of the Christian West. This version has served as the source text for many of the translations that followed. The first French translation was by Jean Temporal in 1556, a publisher and printer based in Lyon. A second translation was first published in 1956 and then reissued in 1980. This version by Alexis Épaulard is partly based on Leo’s original manuscript, but mainly on Ramusio’s version. This thesis compares the two French translations with Ramusio’s text. The thesis shows that the two French translators heavily intervened in the translated text in order to serve colonialist and expansionist goals. This research highlights the translators’ position as well as the ideologies conveyed by their interventions. The analysis is done at the text and the paratext levels. It also focuses on the historical, political, and ideological context surrounding these translations. Particular attention is paid to lexical choices, allusions and the strategies used by the translators and editors. The works by Maria Tymoczko on translation and political engagement, as well as the texts of Edward Said on orientalism and postcolonial studies, provide the theoretical framework for this research. The analysis shows that the French translations are tinged with a Eurocentric ideology which aims to reinforce hegemonic ambitions in Africa.

Keywords: *Description of Africa*, Leo Africanus, Temporal, Épaulard, translation, ideology

Table des matières

Résumé.....	i
Abstract.....	ii
Table des matières.....	iv
Liste des abréviations.....	vi
Remerciements.....	viii
Introduction.....	1
Chapitre 1.....	6
État de la recherche sur Hassan El Wazzan et la <i>Description de l'Afrique</i>	6
1. 1. Qui est Hassan El Wazzan ?	6
1.2. L'état de la recherche sur la <i>Description de l'Afrique</i>	11
1.3. Le rôle du pape Léon X dans l'apparition de la <i>Cosmographia</i>	13
1.4. Perception de la DA au Maghreb et l'ambivalence d'El Wazzan /Léon	15
1.5. La première édition de la <i>Descrizione dell'Africa</i>	17
1.6. La réception de la <i>Description de l'Afrique</i> à travers les siècles	20
1.7. Lectures et réemplois de la <i>Description de l'Afrique</i>	24
1.8. La critique des traductions françaises de la <i>Descrizione</i>	26
1.8.1. La traduction de Temporal	26
1.8.2. La traduction d'Épaulard	27
Chapitre 2.....	29
Cadre théorique et méthodologie de la recherche.....	29
2.1. L'orientalisme et les études postcoloniales.....	29
2.2. Le virage culturel en traductologie	34
2.3. Méthodologie	37
2.3.1. Le corpus.....	37
2.3.2. Les éléments d'analyse : paratexte, sujet traduisant et contexte.....	38
Chapitre 3.....	42

Analyse de la traduction de Jean Temporal	42
3.1. Courte présentation du traducteur	43
3.2. Contexte historique et perception européenne de l’Afrique	44
3.3. Analyse comparative de la traduction	45
3.3.1. L’image de l’islam et des musulmans dans le texte de Temporal	46
3.3.2. L’image de l’Afrique et de ses habitants dans le texte de Temporal	48
3.3.3. Représentation de la femme dans le texte de Temporal	50
3.4. Analyse du paratexte	53
3.4.1. Le titre	55
3.4.2. L’iconographie	56
3.4.3. Illustration de la femme voilée	61
Chapitre 4.....	63
La retraduction d’Alexis Épaulard.....	63
4 .1. Les différentes composantes du paratexte	65
4.1.1. Le titre	65
4.1.2. La maison d’édition	67
4.1.3. La préface d’Épaulard.....	68
4.1.4. L’iconographie	72
4.2. Le contexte politico-historique	73
4.2.1. Traducteurs et interprètes militaires.....	74
4.3. Les collaborateurs d’Épaulard	76
4.3.1. Henri Lhote (1903-1991)	77
4.3.2. Théodore Monod (1902 - 2000) et L’Institut français d’Afrique noire (IFAN)	78
4.3.3. Raymond Mauny (1912-1994).....	80
4.4. La confrontation de la traduction d’Épaulard à celle de Ramusio	81
4.5. Les annotations	85
4.5.1. Les références à l’antiquité romaine de l’Afrique du Nord	87
4.6. Conclusion	91
Conclusion générale.....	93
Bibliographie.....	i

Liste des abréviations

Cosmographia : *Libro della Cosmographia Dell’Africa*, manuscrit de 1526

Descrizione* ou **DA*: *Descrizione dell’Africa*, édition de Ramusio parue en 1550

Historiale : *Historiale description de l’Afrique*, traduction de Temporal parue en 1556

Description* ou **DA* : *Description de l’Afrique*, traduction d’Épaulard parue en 1956

Hassan El Wazzan: Al Hassan Ibn Mohammad El Wazzan El Ziyati

IFAN : Institut français d’Afrique noire

À mes enfants : Yamsel et Daris

Remerciements

J'adresse mes remerciements à toutes les personnes qui m'ont aidée dans la réalisation de ce mémoire.

En premier lieu, je souhaite exprimer toute ma reconnaissance à ma Directrice de recherche, Hélène Buzelin, pour sa patience, sa disponibilité et ses judicieux conseils. Son exigence m'a stimulée et a su élargir et nourrir mes réflexions.

Je désire aussi remercier Laurent Lamy avec qui j'ai eu des échanges très enrichissants qui m'ont aidée à faire avancer mon analyse.

J'aimerais également témoigner ma gratitude à Ahmed Menour pour le temps qu'il m'a accordé pour discuter de mon sujet. Je remercie aussi Oumelbanine Zhiri, pour sa disponibilité et sa promptitude à répondre à mes questions.

Je tiens en outre à exprimer ma profonde gratitude à tous mes enseignants de maîtrise qui ont alimenté ma soif de compréhension et de savoir, et je remercie tout autant mes collègues et les membres du jury.

Enfin, un grand merci à ma famille, en particulier ma mère et mon mari, pour leur soutien sans faille tout au long de l'année.

Introduction

En 1993, Samuel Huntington se fait connaître par la théorie du « Choc des civilisations » (1993 : 22-49). Il soutient que dans ce monde nouveau les conflits les plus étendus, les plus importants, et les plus dangereux, n'auront pas lieu entre classes sociales, entre riches et pauvres, entre groupes définis selon des critères économiques, mais entre peuples appartenant à différentes entités culturelles, en particulier entre l'Occident et les civilisations musulmane et confucéenne. Si l'on se fie à cette théorie, espérer un monde où cohabiteront Orient et Occident, islam et christianisme relèverait de l'utopie, car ces deux civilisations seraient inéluctablement amenées à s'affronter. Et pourtant cette rencontre a bien eu lieu et tout porte à croire qu'elle est encore possible.

Dans le but de nous inscrire en faux contre les thèses d'Huntington, nous avons choisi comme objet de recherche l'ouvrage *Description de l'Afrique* de Hassan El Wazzan/ Jean-Léon l'Africain. L'intérêt que nous portons à cette personnalité hors du commun est le fruit de diverses lectures que nous avons effectuées autour de son legs de portée littéraire aussi bien qu'historique. Mais notre désir de cerner à fond l'enjeu et la portée de l'œuvre aussi bien que la trajectoire de ce personnage fut stimulé, sur un plan plus personnel, par une rencontre, dans le désert africain, avec Houria Daoud-Brikci, auteure d'une remarquable recherche sur Léon l'Africain et sur son ouvrage la *Description de l'Afrique*, qui nous a transmis sa passion pour ce sujet.

Léon l'Africain est un nom qui, selon François Pouillon (2009 : 13), sonne comme un oxymore ; il rapproche deux mondes que tout semblait opposer et éloigner à l'époque de la Renaissance, une identité chrétienne et des origines africaines. Léon l'Africain, homme d'Orient et d'Occident, homme d'Afrique et d'Europe, musulman et chrétien, incarne la rencontre de deux grandes civilisations, la fusion de deux grandes religions monothéistes, à savoir l'islam et le christianisme. Toute son œuvre représente le dialogue entre les langues, entre les cultures et entre les religions. Sa vie, son œuvre et la position qu'il occupe dans l'histoire des cultures arabe et occidentale sont marquées du sceau de l'extraordinaire et du

fabuleux. Il fut à la fois fassi (originaire de Fès) et grenadin, européen et africain, musulman et chrétien.

Le destin peu commun de ce passeur de frontières entre Orient et Occident, déjà célèbre et en même temps mal connu, sinon méconnu en raison d'une représentation le reléguant à un rôle de figurant dans l'histoire lue et construite du point de vue « orientaliste », nous a été remis en mémoire sous la plume d'Amin Maalouf. À l'instar de grand nombre de nos contemporains, c'est à travers l'histoire romancée qu'en a donnée Amin Maalouf que nous avons été saisie pour la toute première fois par cette figure qui se veut à sa manière emblématique du rapprochement entre civilisations et qui s'érige contre les barrages idéologiques dressés à dessein et pour des motifs peu louables. Dans l'une des pages du roman, le narrateur se décrit comme suit :

Moi, Hassan fils de Mohamed le peseur, moi, Jean-Léon de Médicis, circoncis de la main d'un barbier et baptisé de la main d'un pape, on me nomme aujourd'hui l'Africain, mais d'Afrique ne suis, ni d'Europe, ni d'Arabie. On m'appelle aussi le Grenadin, le Fassi, le Zayyati, mais je ne viens d'aucun pays, d'aucune cité, d'aucune tribu. Je suis le fils de la route, ma patrie est caravane, et ma vie la plus inattendue des traversées [...] De ma bouche, tu entendras l'arabe, le turc, le castillan, le berbère, l'hébreu, le latin et l'italien vulgaire, car toutes les langues, toutes les prières m'appartiennent. Mais je n'appartiens à aucune. (Maalouf, 1987 : 7)

En ces temps de haine et de tensions nourries par la distorsion de perceptions souvent alimentées et canalisées par les médias, il nous paraît important d'apporter notre contribution, aussi modeste soit-elle, au dialogue interreligieux et au dialogue interculturel dans le but de réconcilier les humains, quelles que soient leurs confessions et leurs origines à une époque où tout semble les diviser. À l'idée d'un prétendu « choc des civilisations », nous aimerions plus volontiers substituer celle d'une « civilisation de l'Universel », pour reprendre la belle formule de Léopold Sédar Senghor. Une civilisation où la logique de guerre laisse place à la logique de paix.

Problématique

Tout comme son illustre auteur, la *Description de l'Afrique* (DA) ou le *Libro della Cosmographia dell'Africa* (*Cosmographia*), le titre du manuscrit original de 1526, a connu un destin fascinant. Cette œuvre a survécu au temps et à la distance, mais à quel prix ? Au prix de maintes modifications, de divers changements et de moultes altérations. La présente recherche s'attache à cerner, au fil des traductions, la fortune de ce livre et les manipulations idéologiques dont il a fait l'objet. L'objet de notre mémoire est de présenter l'image de l'Afrique construite dans les traductions françaises, et ce afin de mettre en lumière l'idéologie expansionniste et colonialiste qui les sous-tend.

La version imprimée de la *Cosmographia*, portant le titre de *Della descrizione dell'Africa e delle cose notabili che quivi sono* [Description de l'Afrique et des choses notables qui s'y trouvent], a été publiée la première fois à Venise en 1550 dans un recueil de récits de voyages et de textes géographiques intitulé *Navigazioni e Viaggi*. Son maître d'œuvre est Gian Battista Ramusio (Jean Baptiste Ramusio). Un savant et géographe italien né à Venise en 1485, Ramusio est aussi un homme de lettres célèbre. Il a rempli plusieurs missions diplomatiques et politiques en France, en Suisse et à Rome. Il était aussi secrétaire du Conseil des Dix à Venise. Ce conseil (*Consiglio dei Dieci*) souvent désigné comme *les Dix* fut, de 1310 à la chute de la république en 1797, un des principaux organes du gouvernement de la République de Venise, chargé de veiller à la sûreté de l'État.

Ramusio a apporté d'importantes modifications au texte original de Léon et c'est de cette édition imprimée que dérivent toutes les rééditions et les traductions subséquentes. De l'avis de ceux qui ont comparé les deux textes, comme Natalie Zemon Davis (2007 : 112), la syntaxe de Ramusio est plus complexe, son vocabulaire plus varié, son style plus élégant et l'orthographe davantage conforme à celle qui était en vigueur et recommandée par les réformateurs de l'époque. Les nombreux changements dans l'ouvrage trahissent la pensée de l'auteur. Les transformations opérées sur le texte ne cadrent ni avec la vision arabo-

musulmane dont El Wazzan/Léon était imprégné ni avec les sensibilités qu'El Wazzan/Léon a développées pendant son séjour italien (Zemon Davis, 2007 : 115).

De cette édition imprimée découle la première traduction française de Jean Temporal, en 1556. Cette traduction se distingue par son style hautement littéraire, mais aussi par sa représentation négative des Africains et des musulmans. On verra dans ce mémoire que Temporal participe, par son œuvre, à la construction de l'idéologie orientaliste à la Renaissance, marchant ainsi sur les traces de Guillaume Postel, premier orientaliste français. La retraduction d'Épaulard, qui date de 1956, a été mise en œuvre dans un contexte marqué par la présence coloniale en Afrique du Nord. Le mémoire s'attachera à démontrer que cette édition, renforcée de commentaires rédigés par d'importants spécialistes français du continent africain, est à la fois reflet et vecteur d'une idéologie colonialiste.

Ce mémoire comporte quatre chapitres. Dans le premier, nous relevons et examinons en détail l'ensemble des sources, primaire, secondaire et tertiaire, qui gravitent autour de l'édition et des traductions de l'œuvre de Léon. Nous recensons plus précisément les recherches et travaux qui ont déjà mis en lumière les manipulations dont ont fait l'objet le texte édité et les traductions successives. Dans le deuxième chapitre, nous procédons à la description du cadre théorique dans lequel s'inscrit notre travail. Les troisième et quatrième chapitres portent, respectivement, sur la première traduction de Temporal et sur la retraduction d'Épaulard parue quatre siècles plus tard. Dans le cadre de cette analyse, nous nous attachons à mettre en relief les liens entre les manifestations formelles qui caractérisent ces traductions, les particularités de leur paratexte ainsi que le contexte historique et politico-idéologique spécifique dans lequel elles ont vu le jour.

Comme le souligne Rauchenberger (2009b : 330), Léon s'est donné de nombreuses identités comme l'attestent ses écrits et signatures : Hassan El Wazzan, Jean-Léon l'Africain ou encore le Grenadin. Bien que le personnage soit connu par la postérité sous son nom chrétien, Léon ou Jean-Léon, nous privilégions dans ce mémoire l'emploi de son nom arabe Hassan El Wazzan. D'abord parce qu'il s'agit du nom qu'il a porté presque toute sa vie

(Zemon Davis, 2007 : 20), mais aussi pour le réintégrer dans sa culture d'origine, comme le soutient Zhiri (1995 : 44).

Chapitre 1

État de la recherche sur Hassan El Wazzan et la *Description de l'Afrique*

1. 1. Qui est Hassan El Wazzan ?

Il est impossible de commencer cette recherche sans présenter le personnage à l'origine de l'œuvre étudiée dans le présent mémoire. De nombreux auteurs, à l'instar de Natalie Zemon Davis, Oumelbanine Zhiri, Dietrich Rauchenberger ou encore Houria Daoud-Brikci, ont retracé le parcours biographique de Hassan El Wazzan. Sa vie est entourée de mystères, nous tentons néanmoins de résumer ce que nous savons de ce dernier, plus connu sous le nom de Léon l'Africain. Il s'agit d'un personnage énigmatique à souhait, dont le nom même est des plus invraisemblables, car associant une appellation chrétienne et européenne à une partie du monde bien loin de la papauté et de la chrétienté à l'époque de la Renaissance. El Wazzan est un personnage qu'on croirait tout droit sorti des contes des *Mille et une nuits* tant sa vie est riche en péripéties et en aventures. Ce grand voyageur et homme d'exil est né Hassan Ibn Mohammed El Wazzan El Ziyati, à Grenade, à une date indéterminée entre 1489 et 1495. Sa famille s'est réfugiée à Fès (Maroc) après la prise de Grenade par les Rois catholiques, Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon. À l'âge de 20 ans Hassan El Wazzan, s'est engagé sur les routes comme diplomate et a entrepris de longs voyages. Il a parcouru le Maroc de long en large et il est même arrivé jusqu'à Tombouctou. Il a visité différentes régions d'Afrique du Nord, et s'est rendu à la Mecque et jusqu'à certaines contrées asiatiques. Autour de 1518-1520, son embarcation a été arraisonnée par des pirates italiens au large de Naples; il a été conduit devant le pape Léon X, et s'est trouvé dans un milieu européen qui lui était totalement étranger. Le pape l'a fait catéchiser puis baptiser sous ses propres noms Jean-Léon. Hassan El

Wazzan devint donc Jean-Léon de Médicis, dit Léon l'Africain (Abderraouf Hajji, 2003 : 391-392).

Pendant son séjour à Rome, El Wazzan a écrit en italien, sur demande du pape, le livre dont il est question dans la préface de Ramusio la *Cosmographia*. L'ouvrage, qu'il signa en 1526, a été publié pour la première fois à Venise en 1550 par Gian Battista Ramusio. Cette édition contient une préface dans laquelle l'éditeur fournit des indications sur la biographie d'Hassan El Wazzan/Léon l'Africain :

Notre auteur a beaucoup fréquenté les cours des princes de Berbérie, il a pris part avec eux à plusieurs expéditions de notre temps. Je dirai de sa vie ce qu'en ont rapporté les personnes dignes de foi qui l'ont connu et fréquenté dans la ville de Rome. Ce fut un More, né à Grenade. Quand le Roi Catholique a conquis ce royaume, il s'est enfui dans la Berbérie avec tous les siens et il a fait dans la ville de Fez des études en arabe. Il a composé dans cette langue plusieurs livres d'histoire qui ne sont pas parvenus jusqu'à présent et aussi un ouvrage de grammaire que Maître Jacob Mantino disait posséder. Il parcourut toute la Berbérie, les pays des Noirs, l'Arabie, la Syrie, notant toujours ce qu'il voyait et entendait. En dernier lieu, sous le pontificat du Pape Léon, il fut pris dans l'île de Djerba, par quelque fuste de corsaires. Amené à Rome, il fut donné à Sa Sainteté. Celle-ci ayant vu et compris qu'il se plaisait aux questions de géographie et qu'il avait déjà écrit un livre qu'il portait avec lui, l'accueillit très aimablement, le complimenta beaucoup et lui accorda de bons appointements pour qu'il ne partît point. Ensuite, il l'exhorta de se faire chrétien, et l'y amena, lui donnant ses deux noms, Jean et Léon. Ainsi Léon habita-t-il longtemps à Rome par la suite. Il y apprit la langue italienne, à la lire et à l'écrire et il traduisit son livre de l'arabe, le mieux qu'il sut le faire. (Ramusio traduit par Épaulard, 1980 : xvi)

Dans cet ouvrage, El Wazzan offre au monde chrétien une source majeure de l'histoire et de la sociologie du Maghreb (appelée Berbérie à l'époque). Cette œuvre de première importance n'a pas manqué de susciter l'intérêt d'historiens de tous bords. Très peu d'informations nous sont parvenues sur la fin de la vie d'El Wazzan. Ramusio affirme qu'il serait mort à Rome peu avant 1550, mais cette information n'est confirmée dans aucun autre texte (Zhiri, 1991 : 33). Selon certains historiens, El Wazzan a quitté l'Italie, après le sac de Rome (1527), et serait retourné rejoindre sa famille à Tunis où il se serait reconverti à l'islam.

En plus de l'arabe et du castillan qu'il connaissait en raison de ses origines et de sa naissance à Grenade, El Wazzan parlait le berbère, le turc, l'hébreu, le latin et l'italien. Il est l'auteur d'une traduction en arabe des « Lettres de Saint Paul », de biographies d'une trentaine de personnalités arabes (*Libellus de Viris quibusdam illustribus apud Arabes*) et d'un vocabulaire trilingue arabe-latin-hébreu. De toutes ces œuvres, les seules qui nous soient parvenues sont le récit de ses voyages *Cosmographia Dell'Africa* et le vocabulaire trilingue arabe-hébreu-latin. La partie arabe du dictionnaire est conservée à la Bibliothèque de L'Escurial. El Wazzan la signe comme suit : « La copie de ce livre a été terminée par son auteur Jean-Léon (Yuhâna al-Asad) le Grenadin, appelé auparavant al-Hassan Ibn Muhammad al-Wazân al Fâsi (...) » (Zhiri, 1989 : 54). Il clôt la Description ainsi : « ...*Finisce il Libro di Giovan Lion nasciuto in Granata & allevato in Barberia* [Ici finit le livre de Jean-Léon, né à Grenade et élevé en Berbérie] » (Zhiri, 1989 : 54). Si on regarde de près ces signatures, on constate que le qualificatif d'Africain n'y figure nulle part, il n'est pas mentionné non plus dans la première édition italienne de la *Description* préparée par Ramusio. Cette apposition apparaît plus tard dans la traduction française de Temporal (Jean-Léon, Africain) et dans la version latine (Ioannis Leonis Africani) et elle devient ensuite la dénomination consacrée à Jean-Léon. Cette appellation découle donc de son œuvre majeure, à savoir la *Description de l'Afrique*.

On peut dire sans risque d'exagérer que c'est le romancier franco-libanais Amin Maalouf qui a réhabilité Hassan El Wazzan et qui l'a fait connaître au grand public. Ce récipiendaire du prix Goncourt l'a sorti de l'anonymat pour en faire un personnage romanesque. Maalouf est né à Beyrouth en 1949, il est issu d'une famille qui pratiquait plusieurs religions. Tout comme El Wazzan, Maalouf incarne le multiculturalisme, le pluralisme religieux et la multiethnicité. Son roman à succès, *Léon l'Africain*, publié en 1986, a popularisé Léon/El Wazzan et l'a rendu célèbre. Depuis, une profusion de livres et d'articles ont vu le jour. Nous citons notamment *Léon l'Africain : Un voyageur entre deux mondes* de Natalie Zemon Davis (2007) et un autre ouvrage rassemblant les travaux d'un colloque intitulé « Léon l'Africain » organisé à Paris, à l'École des hautes études en sciences sociales en mai 2003. Tout cela n'a pas manqué de briser ce semblant d'omerta imposée dans le Maghreb sur ce personnage et son œuvre, due certainement à sa conversion au christianisme. Un silence

assourdissant a longtemps entouré ce personnage et ses œuvres en Afrique du Nord. On le considère comme un renégat, chose somme toute étrange lorsque l'on sait ce que la Berbérie a donné à la chrétienté. Saint-Augustin n'était-il pas Berbère ? Et pourtant, aucun Nord-africain ne peut évoquer son nom sans éprouver une certaine fierté. À ce propos, il n'est pas inutile de rappeler que la fonction de pape, le plus haut dignitaire de l'Église, a été occupée à trois reprises par des chrétiens originaires d'Afrique du Nord : Victor Ier, évêque de Rome et à ce titre il était à la tête de l'Église pendant dix ans à partir de l'an 189, Miltiade, fut pape de 311 à 314 et Gilase Ier, pape de 492 à 496.

Nombreux sont ceux qui ont cherché à s'approprier El Wazzan, chacun le pensant à son image. Tout comme Maalouf se confond avec le personnage de son roman, car comme lui, il est arabe et chrétien, d'autres, notamment les historiens maghrébins, le revendiquent et se refusent à croire qu'El Wazzan ait abandonné sa religion. Ils attestent qu'il s'était reconverti à l'islam après son départ de Rome. Aussi, Hajji écrit-il : « Un grand orientaliste qui a étudié la vie et l'œuvre de Léon l'Africain a rapporté qu'à son retour à Tunis, il s'était aussitôt reconverti à l'Islam » (2003 : 393). Dans une des premières études sur la vie et l'œuvre d'El Wazzan Al Fassi (Léon l'Africain), en aout 1933, Mohammed al-Mehdi al-Hajwi décrit El Wazzan comme un prisonnier qu'on a contraint à se convertir, mais qui est resté attaché à son peuple et à sa religion (Zemon Davis, 2007 : 17). La signature arabe de son nom Hassan El Wazzan Al Fassi au bas du manuscrit de la partie arabe du vocabulaire est une preuve, selon al-Hajwi, qu'El Wazzan n'a pas abandonné ses origines ni sa religion. Il affirme que « son nom véritable, celui de son père à côté de son nom d'emprunt, son pays de naissance et celui où il était installé au moment de sa rédaction et la date de celle-ci, [traduisant par-là] son attachement aux coutumes de son peuple, et en particulier à sa religion. » (Roussillon citant al-Hajwi, 2009 : 338). En outre, Mohammed Hajji, historien marocain, auteur de la traduction arabe de la version d'Épaulard de la *Description de l'Afrique* en 1980, souligne dans l'introduction à la traduction arabe qu'El Wazzan feint de se convertir au christianisme (Zemon Davis, 2007 : 17). Les intellectuels juifs voient en lui un explorateur juif, à l'instar d'Eleazar Gutwirth de l'Université de Tel-Aviv qui écrit « Africanus —who mentions Jews with unusual frequency in his writings— was at times believed to have been a convert from Judaism » (Gutwirth, 2013 : 84).

Certains le considèrent Arabe d'autres soutiennent qu'il est Berbère. Bref, El Wazzan ne finit pas d'aiguiser notre curiosité. Depuis septembre 2000, un site Internet lui est même consacré www.leoaffricanus.com, créé par Cristel de Rouvray, chercheuse franco-américaine, qui voit en El Wazzan un être familier car tout comme lui, elle est porteuse, selon elle, d'une identité ambiguë. La construction du site s'est faite à la faveur d'un voyage au Maroc qui a duré dix mois et au cours duquel elle a retracé l'itinéraire d'El Wazzan. Ce site rallie bon nombre de lecteurs et se veut une invitation à un voyage virtuel sur les traces d'El Wazzan (de Rouvray, 2009 : 351).

Selon Bernadette Andrea (2001 : 8), bien avant Maalouf, El Wazzan/ Léon l'Africain a inspiré de grands noms de la littérature européenne notamment Shakespeare dans *Othello* ainsi que le poète irlandais William Butler Yeats. Ce dernier convoquait l'esprit d'El Wazzan/ Léon l'Africain lors des séances de spiritisme. S'en est suivi un « dialogue » ésotérique de six ans entre Yeats et El Wazzan. Ce dialogue se présentait sous forme de lettres. L'influence d'El Wazzan sur Yeats déclina progressivement pour disparaître totalement en 1917. Oliver Hennessey écrit:

Subsequent research by Yeats turned up the figure of Leo Africanus, born al-Hasan ibn Mohammed al-Wezan, al-Fasi, the sixteenth-century North African Christian convert, papal advisor, and writer of the most authoritative early modern account of North African geography, translated into English by John Pory as A Geographical Historie of Africa (1600). What followed was a six-year esoteric dialogue between Yeats and his imagined Africanus through various psychic media such as séances, card readings, and automatic writing sessions. Though skeptical, Yeats began to write a series of letters to Africanus, as well as their replies. (...) These letters, only recently published, indicate the centrality of Africanus to Yeats's poetic and philosophical project. (Oliver Hennessey, 2004:1019)

De nombreux historiens, traducteurs, éditeurs et biographes se sont intéressés à Hassan El Wazzan, et pourtant plusieurs zones d'ombre subsistent encore sur cet explorateur et son œuvre. Le mystère reste encore entier sur l'année exacte de sa naissance et de sa mort. On n'en sait pas davantage sur le lieu de sa mort ni sur son éventuelle reconversion à l'islam. Ce

personnage fascine néanmoins, car il a été témoin de deux événements historiques majeurs : la chute de Grenade en 1492 et le sac de Rome en 1527. Si El Wazzan offre maintes anecdotes et des détails croustillants dans *Description de l'Afrique*, il ne dévoile pas grand-chose sur son ascendance ni sur sa descendance. On ne saura pas non plus s'il exerçait des fonctions officielles lors de ses nombreux voyages. Ces pans entiers encore méconnus de la vie d'El Wazzan ont inspiré beaucoup d'historiens, biographes et géographes dont aucun ne conteste le fait qu'El Wazzan et sa *Description de l'Afrique* (DA) ont largement contribué à faire connaître la Berbérie aux Européens.

Selon Oumelbanine Zhiri (1991 : 27), cette œuvre est, du point de vue historique, une des dernières grandes contributions de la culture arabe et musulmane à l'Occident. El Wazzan a fourni des informations jusque-là inconnues aux Européens. Ses premiers lecteurs le comparent à Christophe Colomb, car il a fait découvrir un « autre nouveau monde », ce qui est bien sûr exagéré puisque l'Afrique n'était pas entièrement inconnue des Européens.

1.2. L'état de la recherche sur la *Description de l'Afrique*

El Wazzan est le seul auteur à être mentionné par Ramusio dans la préface au premier volume de la *Description*, laquelle fait partie du recueil de récits de voyages *Delle Navigazioni et viaggi* édité en 1550. Mesurant l'importance de l'œuvre d'El Wazzan, Ramusio écrit : «Je suis absolument certain qu'en lisant ce livre et en considérant ce qu'il contient et ce qui y est exposé, ils (les seigneurs et les princes) reconnaîtront que les informations qu'ils possèdent sont auprès de celles-ci, brèves, insuffisantes et de peu de valeur » (Ramusio dans Épaulard 1980 : xv).

Depuis, cet ouvrage n'a cessé de susciter l'intérêt des spécialistes, chercheurs et traducteurs qui l'ont étudié, analysé, scruté, traduit et même plagié. Malgré tout, peu de choses ont été écrites sur les manipulations dont il a fait l'objet au fil de ses nombreuses éditions et traductions. Le présent mémoire cherche à combler, en partie, cette lacune. Plus précisément, à

partir de l'étude de deux des traductions françaises, nous tenterons de relever ces manipulations et de démontrer que, loin d'être anodines, celles-ci répondent en fait à un projet politico-idéologique aux relents colonialistes et expansionnistes.

Tous les spécialistes de la *Description de l'Afrique* s'accordent à dire que le manuscrit original, la *Cosmographia*, écrit en italien diffère de beaucoup de la *Descrizione dell'Africa* (DA), la version imprimée de 1550. Mais seuls certains d'entre eux (Zhiri et Rauchenberger notamment) ont souligné le rôle joué en la matière par le savant vénitien, Ramusio, qui a « européanisé » la *Cosmographia* pour en faire un ouvrage répondant aux attentes des Européens, et conforme à l'image que l'Occident chrétien se faisait du monde musulman. En ce sens, on peut dire que les modifications apportées par Ramusio ont perverti la *Cosmographia* pour en faire finalement le premier ouvrage orientaliste. Or c'est cette version européanisée qui a servi de texte de départ aux nombreuses traductions qui ont suivi.

Parcourir la littérature se rapportant à El Wazzan et à son œuvre est une tâche ardue tant les ouvrages qui leur ont été consacrés sont foisonnants. Dans les pages qui suivent, nous nous concentrerons sur les analyses historiques et traductologiques ayant déjà souligné les visées politico-idéologiques et expansionnistes des éditeurs et traducteurs de la DA. Ces analyses constituent le socle sur lequel se fonde la présente recherche.

El Wazzan a rédigé son ouvrage dans un italien jugé approximatif par Ramusio. À ce propos, Épaulard précise que le livre « est écrit dans un tel jargon que Ramusio a jugé bon d'en faire une transposition en langue correcte » (Épaulard, 1980 : vi). El Wazzan aurait appris cette langue durant sa période de captivité à Rome. Certains, comme Massignon (1906) et Ramusio, ont la quasi-certitude que, pour écrire son ouvrage, El Wazzan s'est basé sur des notes qu'il aurait prises en arabe pendant ses nombreux voyages. Il ne subsiste toutefois aucune trace de ces notes rédigées en arabe. Malgré tout, selon Zhiri (2006), l'étude de la DA relève bien de la traductologie. Si la DA n'est donc pas une traduction au sens strict, elle procède en revanche d'un véritable travail de traduction culturelle en ce qu'elle visait à faire connaître une culture, une société, une histoire, une civilisation à des lecteurs d'une autre culture, en l'occurrence européenne.

Ainsi, la tâche d'El Wazzan ne consistait pas seulement à raconter ses voyages et ses lectures et à les coucher sur du papier ; son principal défi était de parler de coutumes, de lois, d'un système judiciaire et d'une politique qui étaient méconnus et très différents de ceux de ses lecteurs (Zhiri, 2006 :178).

1.3. Le rôle du pape Léon X dans l'apparition de la *Cosmographia*

Bernard Rosenberger (2009 : 31) suppose que c'est l'entourage du pape Léon X qui aurait demandé à El Wazzan de faire une description des pays d'Afrique. Hypothèse que Zhiri renforce:

It was assumed that the text was originally written in Arabic, even before Leo's capture. This view was offered by Ramusio in the same preface, according to which Pope Leo X asked his scholar captive to translate into Italian this already written text. (Zhiri, 2006 : 177)

D'après Zhiri, Ramusio est donc à l'origine de cette thèse selon laquelle le pape Léon X lui-même aurait suggéré à El Wazzan de rédiger la *Cosmographia*. En effet, elle rapporte que dans sa préface, Ramusio mentionnait qu'El Wazzan avait appris la langue italienne à Rome et qu'il aurait traduit son livre de l'arabe du mieux qu'il pouvait faire (Épaulard, 1980 : xvi).

Certains historiens, comme Zemon Davis, se sont penchés sur les motivations qui auraient poussé le pape à commanditer pareil ouvrage. Dans son essai, *Léon l'Africain : Un voyageur entre deux mondes* publié en 2007, cette historienne raconte que le roi Manuel 1^{er} du Portugal offrit au pape Léon X un éléphant blanc des Indes appelé Hanno. Ce présent symbolisait l'intention du Roi de joindre au giron chrétien les royaumes s'étendant de l'Afrique du Nord au continent indien (Zemon Davis, 2007 : 11). Cet éléphant inspira de nombreux poètes, peintres et sculpteurs, dont le grand peintre Raphael. En 1518, un pirate captura un voyageur et diplomate nord-africain du nom d'Hassan El-Wazzan, puis l'offrit au

pape en pensant que ce captif serait une précieuse source d'information et un symbole de la croisade que le pape désirait mener contre les Ottomans turcs et l'islam. L'arrivée d'El Wazzan à Rome fut loin d'être banale, elle fut notée dans les registres de correspondance diplomatique et son baptême à la Basilique Saint-Pierre fut célébré avec faste.

Dans un article de 2002 intitulé « Leo Africanus : The Man with Many Names », Pekka Masonen, un autre historien, signale que les historiens décrivent souvent le pape en des termes peu élogieux. Ils attribuent sa bienveillance envers El Wazzan non pas tant à la charité chrétienne qu'à un calcul politique. L'objectif du pape était de maintenir l'Italie en équilibre entre les deux forces rivales : la France et l'Angleterre. En 1517, le pape Léon X projetait de mener une croisade contre les Ottomans dont l'expansion récente et rapide à l'est de la Méditerranée inquiétait la chrétienté. Il prévoyait d'attaquer l'Afrique du Nord en premier, sous le commandement de l'Empereur Maximilien 1^{er} avec le soutien de l'Empereur Charles Quint d'Espagne, Manuel 1^{er} de Portugal et François 1^{er} de France. En plus des motivations politiques, cette attaque était justifiée par le fait que l'Afrique du Nord était autrefois chrétienne et qu'elle devait le redevenir à la faveur d'une reconquête. En 1519, Khaireddine Barberousse mit en échec une importante expédition espagnole à Alger. Il devint par la suite le gouverneur virtuel d'une grande partie de la côte algérienne et fut nommé commandant de la marine ottomane par le puissant Sultan Selim (1512-1520) qui promit de lui envoyer une armée de janissaires à Alger. C'est dans ce contexte historique qu'une invasion turque de la Sicile et du sud de l'Italie fut appréhendée. Ainsi, l'arrivée inattendue d'un érudit maure disposé à collaborer avec le pape et ses conseillers en prodiguant des informations précieuses sur l'Afrique du Nord fut vue comme un don de Dieu. Zemon Davis évoque dans son livre la volonté d'El Wazzan de collaborer avec les ennemis de sa religion, ce qui n'était pas rare à cette époque et ne le désignait donc pas comme un opportuniste ou un traître. Si on se fie aux propos de Zemon Davis, c'est El Wazzan qui accepta de collaborer en fournissant d'importants renseignements aux Européens. Cette thèse contredit toutefois celle que soutiennent certains intellectuels maghrébins, dont Zhiri et Daoud-Brikci, selon qui l'objectif d'El Wazzan était seulement de faire connaître le continent, en dehors de toutes considérations politiques. Ces chercheurs estiment donc plutôt que le message et l'intention d'El Wazzan ont été détournés par le premier éditeur de la *Description* puis par les traducteurs.

1.4. Perception de la DA au Maghreb et l'ambivalence d'El

Wazzan /Léon

La perception de l'œuvre d'El Wazzan par certains intellectuels maghrébins, notamment Boucharb, Zhiri et Daoud-Brikci, est quelque peu mitigée. Abondant dans le sens de Zemon Davis, Ahmed Boucharb (2009 : 73-74) s'interroge sur la neutralité qu'il juge « troublante » d'El Wazzan à l'égard de la conquête ibérique, donc chrétienne, du littoral marocain (de 1415 à 1515). Boucharb note qu'El Wazzan n'émet aucun jugement de valeur à l'égard des envahisseurs et qu'il se montre modéré face aux actions de l'occupant. Il attribue le positionnement d'El Wazzan à sa captivité et au fait qu'il devait prendre en considération les attentes des savants, des princes et des seigneurs européens auxquels la *Cosmographia* était destinée. Aussi, évitait-il tout ce qui serait susceptible de les choquer. Boucharb rappelle, en outre, que d'anciens musulmans ont même révélé aux Portugais les chemins menant à leur propre village afin d'attester de la bonne foi de leur conversion (2009 : 75).

Tenant de cerner le projet d'El Wazzan, Zhiri affirme qu'il avait pour dessein de donner aux lecteurs européens suffisamment d'éléments pour comprendre la partie de l'Afrique qu'il évoque, à savoir le Maghreb (1991 : 33). Elle signale aussi que le titre de l'ouvrage, *Cosmographia dell'Africa*, est pour le moins trompeur car la majeure partie du livre est consacrée à l'Afrique musulmane et blanche tandis que l'Afrique noire n'occupe qu'une modeste place. Selon elle, le choix épistémologique d'El Wazzan est d'écrire un texte de géographie humaine. Il ne s'intéresse au climat que pour mieux comprendre ses conséquences sur l'agriculture, et donc, son influence sur la vie des hommes (Zhiri, 1991 : 39). Dans la même veine, Daoud-Brikci note que le but d'El Wazzan était de faire connaître aux Européens un continent et une géographie physique et humaine alors méconnus. El Wazzan aspirait à sauver un continent de l'oubli et à créer un pont entre l'Europe et l'Afrique (1996 : 18).

Pour notre part, nous ne pouvons nous ranger ni derrière les uns ni derrière les autres. Nous estimons qu'El Wazzan devait être contraint de jouer les équilibristes pour bien gérer sa position inconfortable d'ancien musulman converti au christianisme et que le pape Léon X a pris sous sa protection. À ce propos, El Wazzan lui-même nous donne assez d'indications pour éclairer notre lanterne lorsqu'il évoque son ambivalence dans la première partie de la DA. El Wazzan nous raconte au début du livre, où il évoque, en effet, les vertus et vices des Africains, l'étrange histoire d'un jeune homme arrêté pour un larcin et condamné à être fouetté par un bourreau qui se trouvait être un de ses amis. Cet homme espérait donc bénéficier de la compassion de son ami, mais ce ne fut pas le cas. Au contraire, le bourreau le frappa d'autant plus fort que l'homme s'écria : « Frère, pour un ami tu me traites bien mal ! » Et le bourreau de répondre tout en le rouant de coups : « Camarade, il faut que je fasse mon service comme je dois le faire. Il n'est pas question ici d'amitié » (Épaulard, 1980 : 65).

De même, on peut voir dans le conte métaphorique de l'oiseau amphibie une allusion au rôle difficile d'El Wazzan en tant que narrateur. Ce conte raconte l'histoire d'un oiseau qui pouvait vivre aussi bien dans l'eau avec les poissons que sur terre avec d'autres oiseaux. Ne voulant point payer l'impôt exigé par le roi des oiseaux, il s'envole pour se cacher dans les eaux parmi les poissons qui acceptent de l'accueillir. Une année plus tard, le moment de la perception des impôts venu, le roi des poissons lui demande de s'acquitter de sa redevance. L'oiseau sort de l'eau et revient chez les oiseaux. Toutes les fois qu'on vient lui demander l'impôt de la part du roi des oiseaux, il s'enfuit sous l'eau et revient sur terre lorsque le roi des poissons lui demande de payer l'impôt (Épaulard, 1980 : 66). El Wazzan conclut :

[...] partout où l'homme voit son avantage, il y court quand il le peut. Par suite, si l'on décrie les Africains, je dirai que je suis né à Grenade et non en Afrique. Et si c'est mon pays natal que j'entends critiquer, j'alléguerai en ma faveur que j'ai été élevé en Afrique et non à Grenade. Mais je suis assez bienveillant vis-à-vis des Africains pour ne relater de ce qui peut leur être reproché que les choses qui sont de notoriété publique et les plus manifestes aux yeux de chacun. (Épaulard, 1980 : 66)

Dans son livre, Zémon Davis dresse, à juste titre, le portrait d'un homme bénéficiant d'une double vision, menant de front deux mondes culturels, imaginant parfois deux publics, utilisant des techniques prises dans le répertoire arabe et musulman tout en y introduisant des éléments européens (2007 : 22). Ainsi, El Wazzan se montre neutre et impartial sur les récits des batailles opposant chrétiens et musulmans comme le note Boucharb, cependant il fait preuve de prudence, comme le souligne Zemon Davis (2007 : 175-176), lorsqu'il s'agit de fournir des informations sur les côtes africaines, probablement pour ne pas susciter la convoitise des navigateurs portugais. Toujours selon Zemon Davis, le silence d'El Wazzan lui permettait de garder l'Afrique et ses étendues pour lui, de la laisser aux musulmans et aux Africains plutôt que de la livrer aux Européens chrétiens.

1.5. La première édition de la *Descrizione dell'Africa*

Oumelbanine Zhiri, professeure de littérature à l'Université de San Diego et spécialiste de la Renaissance, a publié plusieurs ouvrages sur la vie et l'œuvre d'El Wazzan. L'étude du manuscrit original rédigé par El Wazzan lui-même ou par un copiste, retrouvé en 1931 et acquis par la Bibliothèque nationale de Rome, révèle, selon elle, le rôle de l'éditeur dans la préparation du texte à imprimer. Les différences qu'elle note entre les deux versions, le manuscrit (la *Cosmographia*) et l'édition de Ramusio (*Descrizione dell'Africa*), sont considérables. Un bon nombre de ces différences ne semblent pas idéologiques, mais obéissent plutôt à un souci stylistique de l'éditeur et à sa volonté de présenter un texte lisible et compréhensible à son lectorat. Cela dit, selon Zhiri (2001 : 163), l'ampleur des interventions de Ramusio est telle que cette édition peut être considérée comme une traduction plutôt qu'une simple révision. Elle note que chacune des 470 pages que compte le manuscrit comprend des déplacements, omissions et ajouts. Nous nous interrogeons sur la pertinence de la remarque de Zhiri qui voit cette édition comme une traduction. Bien que Ramusio ait procédé à une véritable transposition en langue italienne correcte dans le but de rendre le texte lisible, comme l'a souligné Épaulard (1980, vi), il n'en reste pas moins qu'il a réécrit le texte dans la même langue que le manuscrit original, en italien en l'occurrence. Il s'agit donc, à notre sens,

d'une révision, à la limite d'une traduction intralinguale, mais non d'une traduction au sens restreint de transfert interlingual.

Dans le même esprit, Daoud-Brikci considère l'édition de Ramusio comme une retraduction (1996 : 23), ce avec quoi nous ne sommes pas d'accord non plus, car une retraduction s'appuie sur le texte original. Or dans ce cas précis, il ne s'agirait que de notes prétendument rédigées en arabe et dont personne n'a encore retrouvé la trace.

Par ailleurs, comme le remarque Zhiri (2001 : 165), les interventions ne sont pas d'ordre purement stylistique. Ramusio n'a pas hésité à ajouter des comparaisons avec l'Europe et à supprimer des passages qui faisaient référence à la civilisation et à la culture arabes. De plus, l'éditeur rappelle constamment l'héritage et le passé chrétiens de l'Afrique du Nord. Ces reconstructions historiques revêtent une portée politique évidente. En faisant valoir que l'Afrique du Nord avait déjà été chrétienne, on suppose aussi que la « Reconquista » dans la péninsule ibérique pourrait lui permettre de le redevenir (Zhiri, 2001 : 167). Cette réécriture a donc donné une version « européanisée » de la DA, et c'est de ce texte que découlent les nombreuses traductions en langues européennes.

La préface au recueil *Delle Navigazioni e viaggi* signée par Ramusio, dédiée à son ami l'astronome et géographe Jérôme Fracastor, est très édifiante à cet égard, car elle nous renseigne sur le projet de cet éditeur. En effet, Hassan El Wazzan, comme nous l'avons déjà indiqué, est le seul auteur que Ramusio présente dans cette préface, privilège certainement attribuable à la valeur de l'œuvre et à la région décrite. Ainsi Ramusio écrit :

Qui peut mettre en doute que de nombreux seigneurs et princes n'aient pas à se complaire de cette lecture ? C'est à eux plus qu'à tout autre qu'il appartient de connaître les secrets et les particularités de cette partie du monde, tous les détails sur ces régions, leurs provinces et leurs villes, sur les interdépendances des seigneurs et des peuples qui l'habitent (...) je suis absolument certain qu'en lisant ce livre et en considérant ce qu'il contient et ce qui y est exposé, ils reconnaîtront que les informations qu'ils possèdent sont, auprès de celles-ci, brèves, insuffisantes et de peu de valeur. Tel est le fruit que les lecteurs tireront de cet ouvrage, pour la pleine satisfaction de ce qu'ils désirent. (Ramusio dans Épaulard 1980 : xv)

Zhiri estime que, compte tenu de l'époque, la « pleine satisfaction » à laquelle Ramusio fait allusion est politique. En effet, les Portugais étaient lancés dans l'aventure marocaine avec la prise de Ceuta, leur présence avait pour objectifs de contrôler le détroit, de lutter contre la piraterie et de répandre le christianisme. Les Espagnols, quant à eux, disputaient aux Turcs l'hégémonie en Méditerranée, et l'Afrique du Nord faisait partie des régions où ils s'affrontaient. Yves Lacoste a écrit en 1976 un essai qu'il a intitulé *la géographie, ça sert d'abord à faire la guerre* dans lequel il reproche aux hommes politiques d'occulter la dimension politique qu'ils font de la géographie. Faire connaître une région, selon Zhiri, signifie fournir les éléments pour construire une stratégie et dévoiler les points faibles d'une défense. Il est donc tout à fait concevable que la pleine satisfaction dont se réjouissait Ramusio n'ait qu'un sens politique. Pouvait-il en être autrement dans un contexte marqué par les croisades contre l'islam (Zhiri, 1991 : 63). La chercheuse affirme dans un autre article qu'El Wazzan aurait choisi d'écrire en italien, plutôt qu'en latin (langue officielle de l'Église) afin de toucher un plus grand lectorat et de rejoindre, en particulier, les hommes politiques. L'italien est une langue qu'El Wazzan avait apprise à Rome, mais qu'il ne maîtrisait pas (Zhiri, 2006 : 179).

On ignore les raisons pour lesquelles El Wazzan a entrepris le projet de décrire l'Afrique et donc de transmettre à l'Europe une bonne partie de la connaissance arabe sur le sujet. Mais tout laisse supposer qu'il avait été encouragé à le faire afin de transmettre ses connaissances sur une région qui était hautement stratégique dans la politique de l'époque. L'Afrique du Nord était une région dont les deux superpuissances de l'époque, l'Empire des Habsbourg espagnol et l'Empire ottoman, se disputaient le contrôle (Zhiri, 2006 : 177).

Dietrich Rauchenberger historien allemand, est aussi l'un des premiers à avoir étudié le manuscrit original et à l'avoir comparé à l'édition de Ramusio. Il est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Johannes Leo der Afrikaner* (1999). N'ayant aucune notion de la langue allemande et le livre n'étant pas traduit en français, nous nous sommes appuyée sur une recension produite en 2010 par Müller-Kosack en langue anglaise. On y apprend que Rauchenberger a relevé un grand nombre de discordances entre d'une part le manuscrit original (la *Cosmographia*) et

l'édition imprimée (la *Descrizione dell'Africa*), puis entre l'édition de Ramusio et la bonne trentaine de traductions et de rééditions découlant de cette édition. Rauchenberger soutient lui aussi que Ramusio est intervenu lourdement sur le texte édité. Même si la moitié des modifications qu'il a apportées visaient à alléger le texte et à corriger les erreurs de l'original, une bonne partie était subjective et connotée. Rauchenberger cite à titre d'exemple un passage du manuscrit original dans lequel El Wazzan compare les manières de se tenir à table des *nobles italiens* et celles des *nobles africains*. Dans l'édition de Ramusio, ce passage devient une comparaison entre *le plus pauvre des notables italiens* et *le plus puissant des gouvernants africains*. Ramusio a, en outre, supprimé le titre *Messer* (Monsieur, Seigneur) dont El Wazzan s'affublait. Rauchenberger voit dans cette omission une intention délibérée de réduire le personnage d'El Wazzan à celui d'un simple musulman africain et d'un informateur indigène (Rauchenberger, 2009b : 331).

1.6. La réception de la *Description de l'Afrique* à travers les siècles

Le sort de la DA et le traitement qui lui est réservé à travers les siècles ont fait l'objet de travaux par Rauchenberger et par Daoud-Brikci. Dans son article « Présence et absence de la Description de l'Afrique de Léon l'Africain dans ses traductions » (1996), la seconde recense toutes les éditions et les traductions de la DA ainsi que leur réception sur plusieurs siècles. Daoud-Brikci commence par affirmer qu'il n'y a aucun doute quant à l'intention de Ramusio (membre du Conseil des Dix) de pervertir le texte d'El Wazzan et d'en faire une œuvre exaltant la latinité de l'Afrique du Nord. Daoud-Brikci précise que la *Descrizione* constituait à l'époque le seul ouvrage d'envergure qui pouvait rivaliser avec les préceptes de la découverte de l'Amérique. Cet ouvrage, la *Cosmographia*, a été écrit, selon elle, dans l'espoir de créer un pont entre l'Europe et l'Afrique délaissée au profit de l'Amérique. Ce livre rédigé dans une langue véhiculaire voulait sauver le continent africain de l'oubli (Daoud-Brikci, 1996 : 18), mais les éditeurs et autres traducteurs ont sacrifié leurs ambitions littéraires au profit d'ambitions idéologiques (Daoud-Brikci, 1996 : 13). Ainsi, la DA s'est retrouvée au fil du

temps assiégée, annexée et naturalisée selon les différentes langues de sa traduction (Daoud-Brikci, 1996 : 22).

Tout d'abord, comme le relève Daoud-Brikci, l'édition italienne de Ramusio de 1550 (encore disponible de nos jours) connaîtra à elle seule six rééditions (1554, 1563, 1588, 1606, 1613, 1978) sur lesquelles on ne relève que des changements mineurs. La dernière en date, celle de Marisa Milanese parue en 1978, est jugée très bonne par Rauchenberger (cité dans Muller-Kosack, 2010 : 8). La première traduction française de la DA, dont le texte source est l'édition de Ramusio de 1554, est l'œuvre de Jean Temporal. Elle est publiée en 1556 à Lyon. Cette version connaîtra trois autres éditions (1564 à Leiden, 1830 et 1896 à Paris). L'édition de Temporal est décrite par Zhiri comme un très beau livre et une réussite littéraire. Comme le signale Zhiri, El Wazzan voulait déjà faire œuvre d'écrivain, il a trouvé un traducteur français qui renchérit sur ce désir (1991 : 67). Zhiri reconnaît toutefois que le traducteur a pris beaucoup de libertés par rapport à l'édition de Ramusio (1991 : 76), constat corroboré par Daoud-Brikci. Selon elle, Temporal a ajouté des commentaires de son propre cru, n'a pas hésité à exagérer les détails négatifs des Africains et à se moquer des mœurs de ce pays, annonçant de ce fait, selon elle, les prémices de l'orientalisme (Daoud-Brikci, 1996 : 24). La même année que la traduction de Temporal paraît une traduction latine par Jean Florian, recteur du collège d'Anvers, traduction que l'éditeur anglais Robert Brown (*Leo Africanus*, 1896 : lix) juge incomplète et négligée. Cette piètre traduction a néanmoins servi de texte de départ aux versions anglaise et néerlandaise, creusant ainsi la distance qui séparent celles-ci du manuscrit original. Les traductions du XVI^e siècle (française, latine, anglaise et néerlandaise), selon Daoud-Brikci (1996 : 25), opèrent une translation qui s'approprie l'œuvre et qui est réfractaire à toute interculturalité avec l'Afrique.

En 1600, la *Description* est traduite en anglais par John Pory, érudit géographe qui reprend les commentaires négatifs de Florian sur les Africains (Daoud-Brikci, 1996 : 25). Cette traduction qui porte le titre de *A Geographical Historie of Africa written in Arabiche and Italian*, présente El Wazzan comme un Maure converti (qui inspirera le personnage d'Othello de Shakespeare). Kim Hall explique dans son livre *Things of Darkness* (1995) que la traduction anglaise de John Pory décrit El Wazzan comme un Maure converti et un

informateur indigène. Cette œuvre est une source importante d'informations sur l'Afrique dont les Européens se servent pour exploiter et dominer ce continent. Bref, *Geographical Historie* est une préparation à l'aventure coloniale. Hall écrit:

The importance of Africanus goes beyond the information that England gleaned from his travels. Not only did Pory's translation of Geographical Historie provide an assessment of Africa's potential for colonization, it contributed to the developing sense of the unruly and diverse sexuality of Africans; and it gave England model for controlling the "meaning" of Africa and the seemingly inexhaustible difference it represented. (Hall, 1995: 29)

Daoud-Brikci renforce cette thèse lorsqu'elle affirme:

Dans sa dédicace au secrétaire d'Etat de l'époque, Sir Robert Cecil, Pory mentionne la visite de l'envoyé spécial britannique au Maroc, il décrit les côtes, les frontières, les forteresses espagnoles et portugaises établies en Barbarie, la course en méditerranée, les problèmes des captifs chrétiens, bref tout ce que Léon a peut-être volontairement omis. Dans la traduction anglaise, l'Afrique est réduite à la barbarie, c'est-à-dire l'Afrique du Nord et plus particulièrement l'Algérie, car c'est là que s'exerçait, après Constantinople, le pouvoir tout puissant de l'empire ottoman. Dans l'œuvre anglaise, le patrimoine archéologique gréco-latin est revalorisé. La Barbarie est d'abord gréco-latine avant d'être arabe ou turque. On ne parle plus de peuple africain mais de peuplades berbères, arabes et turques qui se haïssent. Les révélations sur les mœurs des Africains que Léon relate avec discrétion, retenue et tolérance, notamment l'homosexualité des soufis de Fes et de l'infidélité des femmes, sont décrites comme lubricité effrénée des Africains et Africaines. (Daoud-Brikci, 1996 : 26)

Rauchenberger, pour sa part, distingue cinq étapes dans les éditions et les traductions de la DA. La première, de 1550 à 1564, (première édition de Ramusio en 1550, sa réédition en 1554 et en 1563, traduction française de Temporal en 1556 et sa réédition en 1564, et la traduction latine de Florian en 1556) coïncide avec l'expansion des forces portugaises et espagnoles et se termine par la défaite des troupes portugaises. Cet épisode met fin à la tentative d'invasion du Maroc en 1578 et marque la défaite de l'Armada espagnole face aux Anglais en aout 1588.

La deuxième étape (qui voit la publication de six nouvelles éditions, dont les traductions allemande, latine et anglaise) correspond à la période allant de 1588 à 1665

pendant laquelle les forces maritimes européennes progressent du sud vers le nord. De la deuxième moitié du XVII^e siècle au début du XIX^e siècle (1665-1805), la situation de l'Europe est plus stable. Pendant cette période, aucune nouvelle traduction n'est publiée. Au début du XIX^e siècle, on assiste à un regain d'intérêt pour la DA lié à la colonisation de l'Afrique. Cinq nouvelles éditions paraissent à cette époque, dont une version allemande en 1805, une nouvelle édition française en 1830 (année de la colonisation de l'Algérie) préparée aux frais du gouvernement français, et une nouvelle édition italienne en 1837. La dernière étape enfin s'étend de 1940 à nos jours¹. Cette dernière période est marquée par la traduction française d'Alexis Épaulard (médecin et général de l'armée française) en 1956, deux années après le déclenchement de la guerre d'Algérie. Un tournant historique pour l'empire colonial français qui vient de perdre l'Indochine, le Canal de Suez, le Maroc et la Tunisie. Dans un contexte où la France se refuse de perdre l'Algérie, une traduction exaltant la latinité de cette région est de circonstance. Cette traduction vient donc apporter une pierre à l'édifice colonial qui s'effrite. En 1980, la traduction d'Épaulard est rééditée par la même maison d'édition avec le même paratexte que la précédente édition (1956). Ce geste est interprété par Daoud-Brikci comme un outrage à l'intégrité d'Hassan El Wazzan, de son œuvre, d'un peuple et d'un continent; comme l'expression du refus de dépasser le discours colonial (Daoud-Brikci, 1996 : 37). En tout, depuis 1940, neuf nouvelles éditions ont été produites, ce qui place à trente le nombre total d'éditions en huit langues de la DA depuis la première publication en 1550.

¹Daoud-Brikci nous éclaire sur le rôle des nouvelles éditions publiées à l'époque coloniale. La France et l'Angleterre se livrent à une guerre sans merci dans le bassin méditerranéen. Ainsi, la traduction anglaise de Pory est rééditée en 1846, soulignant de ce fait l'intérêt de l'Angleterre pour l'Afrique. En 1896, une réédition française voit le jour suivie d'une autre anglaise à la même année. Deux ans plus tard, en 1898, une réédition française est publiée. Ce chassé-croisé éditorial, comme le décrit Daoud-Brikci (1996 : 30), recommence alors que se manifestent de graves dissensions politiques entre la France et l'Angleterre à propos du Maroc. Le jeu éditorial entre l'Angleterre et la France cesse à la faveur d'une entente en 1911 qui octroie Gibraltar et l'Égypte à l'Angleterre, et le Maroc à la France.

1.7. Lectures et réemplois de la *Description de l'Afrique*

En plus d'être éditée, rééditée, traduite et retraduite, la DA a aussi été plagiée. Ainsi la *Description* a été la source principale d'une autre œuvre en espagnol parue au XVI^e siècle : *Descripcion General de Africa* de Luis Del Marmol, décrit par les spécialistes comme un expert des questions arabes et africaines. Dans cet ouvrage, l'auteur a recopié presque à la lettre de longs passages de la *Description* d'El Wazzan sans presque jamais citer son nom, ce qui fait dire à Berbrugger que « celui qui a pillé [la *Description de l'Afrique*] avec le plus d'impudeur est son compatriote le grenadin Marmol, qui le copie partout et ne prononce son nom qu'une seule fois [...] se gardant bien de laisser comprendre qu'il lui doit la majeure partie de ses renseignements» (Zhiri, 1991 : 165).

Fernando Rodriguez Mediano explique dans une étude intitulée « Luis del Marmol lecteur de Léon – Une appréhension espagnole de l'Afrique » (2009) que Marmol ne se borne pas dans son ouvrage à une simple description de l'Afrique, il aborde aussi l'histoire de l'islam. Il traite de l'histoire des musulmans et de l'Afrique, de tout ce que l'islam représentait alors pour l'Espagne. L'œuvre de Marmol s'inscrit donc dans une perspective impériale, comme en témoigne ce passage extrait de l'introduction rédigée par Marmol et traduite par Richelet en 1667 :

Mais il est certain que l'Espagne n'a été agitée de tant de maus, qu'a cause du voisinage de l'Afrique, dont les provinces ont esté consacrées par le sang d'un nombre presque infiny de martyrs. Néanmoins jusqu'icy personne n'a écrit l'Histoire de cette partie du monde, encore qu'il soit de nostre interest d'en avoir une entiere connoissance, soit pour la paix, acuse du commerce, ou pour la guerre, afin de la faire avec avantage. Il est vray que nos Coûtumes, nostre Religion, & nostre langue ont si peu de rapport avec la Langue, la Religion et les Coûtumes d'Afrique ; et nos Auteurs les plus excellents si peu de communication avec ces Barbares, qu'il ne faut pas s'estonner si nous n'en avons point encore de Relation particulière. (Marmol, 1677: préface traduite par Richelet).

En dernier lieu, il convient de souligner la contribution de l'orientaliste français Louis Massignon. Cet islamologue qui s'est spécialisé dans l'étude du Maroc était encore jeune

étudiant quand il entreprit de faire une recherche sur la *Description de l'Afrique* dans le cadre de l'obtention d'un diplôme d'études supérieures en 1902. Son travail intitulé *Tableau géographique du Maroc dans les quinze premières années du XVI^e siècle d'après Léon l'Africain*, est une véritable mine d'or pour tous les historiens et géographes s'intéressant au Maghreb. Il se présente comme un commentaire de la *Description* d'El Wazzan, dans lequel Massignon confronte l'édition italienne de 1550 publiée par Ramusio à la première traduction française de Temporal. Selon lui, le cadre de l'ouvrage d'El Wazzan est très européenisé bien que le fond « soit bien arabe » (Massignon cité dans Zemon Davis, 2007 : 13). Notons que l'étude de Massignon fut publiée en 1906, soit quelques années avant le début du protectorat français au Maroc (30 mars 1912), ce qui ne laisse aucun doute sur le but visé de l'ouvrage. L'auteur laisse d'ailleurs entrevoir ses préoccupations politiques dans l'introduction. Il les formule ainsi :

On reconnaîtra que l'avenir, après tout, n'est pas compromis. Un tel champ demeure forcément réservé aux énergies françaises sur cette terre marocaine, pourquoi ne pas reprendre cœur et espérer, si tout impose là-bas à nos efforts plus de méthode, de persévérance, de discipline. (Massignon, 1906 : xi).

Il est aussi important de signaler qu'en 1905, soit peu avant la publication de son travail sur le Maroc à la lumière de la DA d'El Wazzan, Massignon publie un article, dans la revue militaire *Armée et marine*, dont les conclusions sont on ne peut plus explicites. Il écrit :

Là, au-dessus de cette ville de cent mille habitants, qui n'a jamais cessé d'être le centre et le cœur de l'Islam dans le Nord-Africain, la mission française va pouvoir établir et fixer, plus aisément qu'auprès des villas européennes de Tanger, les conditions et les moyens de notre pénétration au Maroc. (Massignon cité dans Destremau et Moncelon, 2005 : 43)

À la lumière de ces travaux, il semble raisonnable de supposer que les traductions de la *Description de l'Afrique* ont souvent servi des desseins colonialistes et impérialistes et que les éditeurs et traducteurs de la *Description* ont œuvré dans le sens de l'instauration de l'empire européen en Afrique. Pour éprouver cette hypothèse, nous procéderons à l'analyse de la première traduction française de Temporal, éditée en 1556, et la retraduction faite par

Épaulard éditée la première fois en 1956, et rééditée en 1980 avec le même paratexte. Ces traductions ont déjà fait l'objet de deux études, l'une approfondie et l'autre plus superficielle. Dans la dernière section de ce chapitre, nous rappellerons donc les faits saillants de ces études, avant d'exposer en quoi le présent travail vient en quelque sorte compléter et enrichir ces analyses critiques.

1.8. La critique des traductions françaises de la *Descrizione*

Dans son ouvrage *l'Afrique au miroir de l'Europe : Fortunes de Jean-Léon l'Africain à la Renaissance* (1991), Zhiri se livre à une étude comparative de la traduction de Temporal et du texte source de Ramusio. Elle y relève les principales interventions du traducteur. La chercheuse analyse également l'édition de Ramusio qu'elle confronte à celle d'Épaulard afin de faire ressortir les principaux changements opérés par l'éditeur italien. L'étude de Daoud-Brikci (1996), quant à elle, porte notamment sur le paratexte des diverses traductions de la *Description* dont les deux traductions françaises.

1.8.1. La traduction de Temporal

Zhiri (1991 : 64) note que la traduction de Temporal a souvent suscité des éloges, et qu'elle est généralement en accord avec le sens du texte italien. Mais en la confrontant au texte de Ramusio, on y relève, selon elle, maintes erreurs, nombre d'entre elles concerne les chiffres. Aussi, 250 anni et 230 anni dans le texte italien sont transposés respectivement: vingt ans et vingt-trois ans dans le texte français. Selon Zhiri, le texte de Temporal fait état de bon nombre d'omissions, la plus importante étant celle qui concerne un chapitre entier, bien que ce chapitre soit bref. Mais ce qui distingue le plus la traduction de Temporal, c'est le délayage et l'ajout. Zhiri en cite quelques exemples éloquentes, dont la traduction de l'histoire du seigneur d'Azafi, ayant perdu son pouvoir à cause de l'amour qu'éprouvait sa fille pour un homme du peuple. En usant de métaphores et de commentaires de son cru, Temporal transforme cette

histoire en un texte romanesque. Là où la version italienne dit que le jeune homme, Haly « *per opera d'une schiava et della madre di lei giacque piu volte seco* [grâce à la complicité de sa mère et d'une esclave, Haly coucha plusieurs fois avec cette fille] », Temporal écrit que Haly,

[...]Par le moyen d'une esclave et la mere de ce seigneur fait tant qu'il eut commodité de se coupler avec sa dame dont entre ses bras (estant conduit par celui mesme qui doucement avoit navré leurs cœurs) se trouva jouyssant du principal point en amour prétendu et par luy longuement sollicité. (Temporal cité dans Zhiri, 1991 : 65)

Dans son analyse, Zhiri s'intéresse surtout à l'aspect stylistique de la traduction. Elle souligne que si Temporal extrapole à l'envi, il fait aussi preuve d'éloquence et d'imagination par l'emploi de métaphores et d'images. Il apporte au texte traduit une intensité qu'on ne trouve pas dans le texte original édité par Ramusio (Zhiri, 1991 : 67).

Dans son article, Daoud-Brikci estime que la traduction française de Temporal est une régression « parce que les choix épistémologiques du traducteur vont oblitérer le projet moderniste de Ramusio » (1996 : 24). Selon elle, l'œuvre est déclassée scientifiquement par son titre *Historiale de la Description*, mais mise en valeur par son paratexte, à savoir sept gravures, des manchettes, des cartes basées sur la toponymie proposée par Hassan El Wazzan.

1.8.2. La traduction d'Épaulard

Il convient d'abord de signaler qu'Épaulard a utilisé le texte de Ramusio comme texte source, mais il s'est aussi appuyé sur le manuscrit original de la *Cosmographia* retrouvé en 1931, de manière partielle. Épaulard a comparé les deux textes et apporté quelques corrections à la version de Ramusio. Par ailleurs, l'étude de Zhiri, portant notamment sur les lectures de la DA, date de 1991, période où elle n'avait pas encore consulté le manuscrit original d'El Wazzan. Dans son travail, cette dernière met en lumière les interventions de Ramusio en confrontant son texte à celui d'Épaulard. Les différences entre les deux textes ne sont pas insignifiantes. Comme le souligne Zhiri, Épaulard ne signale pas les corrections apportées au

texte de Ramusio et ne les explique pas non plus. L'auteure cite quelques omissions dans le texte édité, ainsi dans la troisième partie du livre, elle relève qu'El Wazzan intègre un chapitre sur les mystiques soufis désignés comme « questa setta » (cette secte) par Ramusio. Dans la traduction d'Épaulard, en revanche, Zhiri remarque la présence du mot « Es Sofia » (Soufisme) pour désigner cette secte. Zhiri s'interroge sur l'absence du mot « Es Sofia » dans la version de Ramusio, probablement due, selon elle, à une incompréhension de la part de l'éditeur du texte original ou du mot arabe « Essofia » (Zhiri, 1991 : 54). Ramusio omet aussi certains renseignements géographiques. Dans certains cas, il procède à des ajouts, comme à la quatrième partie du livre dans laquelle El Wazzan évoque la monnaie de Tunis, Ramusio donne l'équivalence italienne de la pièce tunisienne. Dans un autre passage, il apporte des renseignements complémentaires comme le montant des droits de douane payée par les marchands (Zhiri, 1991 : 57).

Dans son étude, Daoud-Brikci signale que la publication de la retraduction en 1956 marque un tournant historique et économique. Elle servait, selon elle, d'exutoire devant l'effondrement de l'empire colonial français qui perdait l'Indochine et ses colonies. L'Algérie était en pleine guerre d'indépendance, la publication de la DA semblait annoncer un « front de refus » d'abandonner cette terre. Daoud-Brikci ajoute que le paratexte renvoie à la mythologie européenne de l'Afrique. Elle qualifie de « réductrice » la biographie qu'Épaulard fait d'El Wazzan. Les notes du traducteur et de ses collaborateurs ne font qu'exacerber les différences anthropologiques entre les peuples d'Afrique du Nord et diminuer l'apport de la civilisation arabe à l'Afrique (1996 : 31-36).

Notre travail s'articule essentiellement sur les manipulations idéologiques dont les textes français ont fait l'objet. Nous ne confronterons les textes que pour mieux dégager les interventions d'ordre idéologique des traducteurs. Nous ne citerons donc pas les altérations qui nous semblent relever d'une autre logique. Cela nous amènera également à mettre en perspective le contexte historique lié à la parution de ces traductions. En outre, il nous paraît nécessaire d'examiner plus en détail le paratexte entourant les deux textes.

Chapitre 2

Cadre théorique et méthodologie de la recherche

La traduction et la politique sont indissociables depuis la nuit des temps, comme en témoigne l'histoire de la profession, notamment depuis l'époque du drogman. Ce dernier n'était autre que l'interprète officiel chargé de seconder les agents diplomatiques et consulaires dans l'empire ottoman. À l'époque coloniale, le traducteur faisait partie de l'armée française, comme nous le verrons ultérieurement. De nos jours, nombreux sont ceux qui se servent de leur rôle de traducteur pour recueillir les renseignements dans les zones de conflit. Pourtant, ce n'est que depuis une trentaine d'années que s'est développée une réflexion sur les enjeux politiques de la traduction. Cette réflexion constitue le socle théorique de notre mémoire. Le présent chapitre retrace les grandes lignes des travaux qui ont nourri cette réflexion avant de préciser les choix méthodologiques qui sous-tendent notre démarche.

2.1. L'orientalisme et les études postcoloniales

Comme mentionné dans le chapitre précédent, la traduction de la DA en 1556 par Temporal est considérée par certains, notamment Daoud-Brikci (1996 : 24), comme le premier ouvrage orientaliste. C'est donc un cheminement logique que d'inscrire la présente recherche dans le sillage des travaux d'Edward Said et plus généralement dans le courant des études postcoloniales.

Le postcolonialisme est le champ d'études qui examine et critique la vision occidentale, notamment eurocentrée, d'autres cultures, principalement celles ayant été assujetties au colonialisme. Ce courant, qui a fait son apparition dans le sillage des luttes de

libération du tiers-monde, s'appuie sur l'analyse des textes et a pour but de rompre avec la vision dominante forgée par l'Occident, en privilégiant le point de vue des dominés notamment à travers leurs résistances culturelles. Tout comme ceux de Said, les travaux de Frantz Fanon ont posé les balises de ce champ d'études. Frantz Fanon (1925-1961) est un psychiatre antillais qui a milité pour l'indépendance algérienne au sein du Front de libération nationale (FLN), le mouvement politique algérien engagé dans la lutte de libération contre la France coloniale. Il est notamment l'auteur de *Peau noire, masques blancs* (1952) et *Les damnés de la terre* (1961), préfacé par Jean-Paul Sartre. Ses ouvrages servent encore de référence aux militants anticolonialistes. Fanon aborde dans ses livres le traumatisme du colonisé et les effets de la domination sur les individus. Il traite aussi de la nécessité de se révolter et de lutter pour l'indépendance. Il écrit dans *Les damnés de la terre* :

L'existence de la lutte armée indique que le peuple décide de ne faire confiance qu'aux moyens violents. Lui à qui on n'a jamais cessé de dire qu'il ne comprenait que le langage de la force, décide de s'exprimer par la force. En fait, depuis toujours, le colon lui a signifié le chemin qui devait être le sien, s'il voulait se libérer. L'argument que choisit le colonisé lui a été indiqué par le colon et, par un ironique retour des choses, c'est le colonisé qui, maintenant, affirme que le colonialiste ne comprend que la force. (Fanon 1961 : 38)

Les études postcoloniales cherchent donc à repenser l'identité et la culture des dominés, que ceux-ci aient subi les affres du colonialisme ou des guerres impérialistes. À ce propos, il convient de préciser que Said distingue l'impérialisme, qu'il définit comme la pratique, la théorie et la mentalité d'une métropole dominatrice qui gouverne un territoire lointain de son corolaire, le « colonialisme », qui est l'installation d'une population sur un tel territoire. Il poursuit que ni l'impérialisme ni le colonialisme ne se résument à un acte d'acquisition ou d'accumulation. Tous deux sont soutenus voire propulsés par d'impressionnantes formations idéologiques, dont des discours assurant que certains peuples et territoires *ont besoin* d'être dominés et demandent à l'être (2000 : 44). Pour résumer, comme le suggèrent Ashcroft, Griffiths et Tiffin dans leur ouvrage *L'Empire vous répond. Théorie et pratique des littératures postcoloniales* (2012), le courant postcolonial s'intéresse à « toute culture affectée par le processus impérial à partir de la période de colonisation jusqu'à nos jours » (2012 : 14).

Dans son ouvrage fondateur *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident* (1980), Said étudie de manière approfondie le regard que porte l'Occident sur l'Orient et la façon dont les Occidentaux perçoivent le musulman ou l'Arabe. Selon lui, l'orientalisme est un style de pensée fondé sur la distinction ontologique et épistémologique entre « L'Orient » et « L'Occident ». C'est aussi un style occidental de domination, de restructuration et d'autorité sur l'Orient (1980 : 15). Said soutient qu'il faut étudier l'orientalisme en tant que discours afin de comprendre la discipline qui a permis à la culture européenne de gérer l'Orient des points de vue politique, sociologique, militaire, idéologique, scientifique et imaginaire (1980 : 15). Dans *Réflexions sur l'exil*, Said définit l'orientalisme comme un domaine de réflexion et d'analyse portant sur les suppositions idéologiques, les images et les fantasmes suscités par l'Orient (Said : 2008, 272).

Tout autant que l'Occident lui-même, l'Orient est une idée qui a une histoire et une tradition de pensée, une imagerie et un vocabulaire qui lui ont donné réalité et présence en Occident et pour l'Occident. [...] L'orientalisme est, pour ainsi dire, le résultat d'une construction idéologique créée par l'occident. C'est une représentation empreinte de stéréotypes. Cette conception de l'autre ne peut être sans conséquence, ni ne peut être dissociée du fait politique. (Said, 1980 : 17 et 24)

Pour Said, le regard négatif que l'Occident porte sur l'autre, i.e. l'Arabe, est lié à des projets politiques :

Je pense, pour ma part, que l'intérêt de l'Europe, puis de l'Amérique pour l'Orient était certes d'ordre politique, comme le montrent certains faits historiques évidents (...), mais la culture a créé cet intérêt ; c'est son action dynamique, jointe à de brutales raisons politiques, économiques et militaires, qui a fait de l'Orient cet objet varié et complexe qu'il est évidemment dans le domaine que j'appelle orientalisme. (1980 : 24)

L'orientalisme est une institution de domination de l'occident construite discursivement et une vision qui oppose l'Européen à l'Autre, justifiant par là même l'ambition coloniale de l'Europe. Selon Said, l'orientalisme est un discours doté d'une ambition géographique

considérable. C'est en se servant des aspects orientalistes véhiculés par la littérature occidentale, et ce qu'elle renferme comme rêves, images et vocabulaire, que l'Europe a pu avancer de façon matérielle en Orient. Saïd rappelle également la menace permanente que constitue l'islam pour l'Europe, il soutient que depuis la fin du VII^e siècle jusqu'à la bataille de Lépante² en 1571, l'islam, que ce soit sous sa forme arabe, ottomane, ou nord-africaine et espagnole, a dominé ou menacé la chrétienté européenne (Saïd, 1980 : 92). L'Orient est donc compris comme étant l'Orient islamique.

Barthélemy d'Herbelot publie en 1697 son œuvre majeure, la *Bibliothèque orientale*, un dictionnaire géographique et historique sur les civilisations musulmanes. Selon Saïd, la *Bibliothèque* d'Herbelot n'essaie pas de modifier les idées reçues sur l'Orient mais elle confirme l'Orient aux yeux des lecteurs. Herbelot n'a pas pour intention d'ébranler des convictions déjà solides. Aussi, sous l'entrée « Mahomet », on lit : « C'est le fameux imposteur Mahomet, Auteur et Fondateur d'une hérésie, qui a pris le nom de religion, que nous appelions mahométane » (cité dans Saïd, 1980 : 83). Saïd précise que *Mahometan* est une désignation européenne insultante. Comme nous le verrons dans les prochains chapitres, les termes « hérésie », « imposteur » et « Mahometan » reviennent souvent dans la première traduction française de l'ouvrage qui fait l'objet de notre recherche, *Description de l'Afrique*, lorsqu'il s'agit de décrire l'islam et ses adeptes.

En 1708, paraît le premier volume de *History of Saracens* de Simon Ockley où l'on apprend que c'est aux musulmans que les chrétiens européens doivent leur première connaissance de la philosophie, révélation qui ne manquera pas de choquer le public européen. En 1759, Anquetil-Duperron traduit l'*Avesta* à Surat et les *Upanishads* en 1786 à Paris, révélant ainsi pour la première fois l'Orient à l'Europe à la faveur de ses textes, de ses langues et de ses civilisations. Aux travaux d'Anquetil-Duperron succèdent ceux de William Jones, orientaliste et linguiste anglais versé dans les langues et les civilisations orientales (Saïd, 1980 : 93).

² Bataille de Lépante (7 octobre 1571) bataille navale au cours de laquelle Don Juan d'Autriche, à la tête des forces de la Sainte Ligue, remporta une brillante victoire sur les Turcs. (Encyclopédie Larousse)

La connaissance de l'Orient, selon Said, passe d'abord par l'étude des textes classiques, lesquels textes seront appliqués à l'Orient moderne confronté à la décrépitude et à l'impuissance politique. Les vastes connaissances accumulées par les orientalistes sont donc utilisées dans une perspective politique. Aussi, Said suggère que les préparatifs de Napoléon Bonaparte dans son projet de s'emparer de l'Égypte sont presque textuels. Bonaparte voyait la conquête de l'Égypte comme une entreprise réalisable parce qu'il « la connaissait tactiquement, stratégiquement, historiquement et, ce qu'il ne faut pas sous-estimer, textuellement, comme quelque chose de connu par la lecture des textes d'autorité européenne récents aussi bien que classiques » (Said, 1980 : 99).

Said ajoute que cette conquête se concrétise grâce à des expériences appartenant au domaine des idées et des mythes recueillis dans des textes. C'est ainsi que l'orientalisme comme spécialité est mis au service de la conquête coloniale. Bonaparte, remarque Said, s'est appuyé sur l'œuvre du comte de Volney, un voyageur français, auteur de *Voyage en Egypte et en Syrie* (1787), ouvrage dans lequel Volney expose son hostilité envers l'islam en tant que religion et système d'institutions politiques. Il devient clair que les œuvres des orientalistes ne peuvent se dissocier des enjeux du pouvoir. Savoir rime avec pouvoir. À ce propos, Henry Laurens (2004 : 118) écrit: « Il est ainsi évident que l'orientalisme pris comme un tout, y compris dans ses dimensions artistiques qui s'obstinent à reproduire les authenticités locales en refusant les signes de la modernité, est étroitement associé au système colonial ».

C'est dans cette perspective que nous analyserons les traductions françaises de la *Descrizione*. Nous tâcherons de faire ressortir les passages dans lesquels nous estimons la traduction biaisée, orientée et empreinte de présupposés idéologiques. Il convient de noter que nous nous livrons à une critique des traductions dans une perspective permettant de mieux les revisiter et les repenser. De fait, nous souscrivons parfaitement à ce que Said écrit dans la postface signée, quinze ans après la parution de l'édition anglaise en 1978 de son ouvrage phare, *L'Orientalisme*.

Ce que je cherchais dans *L'Orientalisme*, c'était une nouvelle manière de concevoir les séparations et les conflits qui ont stimulé pendant des générations l'hostilité, la guerre et le contrôle impérialiste. Et en fait, l'une des conséquences les plus intéressantes des études postcoloniales a été une nouvelle lecture des travaux canoniques sur la culture, non pas pour les rabaisser ou les couvrir plus ou moins de boue, mais d'examiner de nouveau certaines de leurs affirmations, en dépassant l'emprise étouffante de la dialectique binaire maître-esclave. (Said, 2003 : 380)

2.2. Le virage culturel en traductologie

Dans son article « The Translation Turn in Cultural Studies » (1998), Susan Bassnett souligne que la traductologie doit tenir compte des réseaux culturels source et cible, étant donné que la traduction n'a jamais lieu dans un vide. Cet élargissement de la perspective, associée à ce que l'on appelle le « tournant culturel » a contribué à rapprocher la traductologie des sciences sociales, notamment de l'anthropologie, des études culturelles et de la sociologie. Cet élargissement a permis d'étudier de plus près les enjeux idéologiques liés à la traduction, notamment à travers l'importation de théories et idées issues des études postcoloniales. Les écrits de Maria Tymoczko, dont s'inspirera le présent mémoire, sont représentatifs de ce courant.

Dans *Translation and Power* (2002), Maria Tymoczko et Edwin Gentzler expliquent que c'est à partir des années soixante-dix que les chercheurs et intellectuels ont commencé à explorer la relation existant entre la traduction et le pouvoir. Dans un collectif intitulé *The Manipulation of Literature* édité en 1985 par Theo Hermans, de nombreux traductologues dont Gideon Toury, André Lefevere, Susan Bassnet et Maria Tymoczko suggèrent que les traductions, plutôt que d'être des sources secondaires et dérivées, sont des outils littéraires de première importance dont les institutions sociales et éducatives, les maisons d'édition et même les gouvernements se servent pour « manipuler » une société donnée afin de « construire » une sorte de « culture » voulue. Pour ce faire, le texte source, lui-même, subit une manipulation afin de parvenir à la représentation souhaitée. Les auteurs de ce collectif affirment que les

églises font des commandes de traductions de la Bible, les gouvernements financent les traductions des épopées nationales pour servir leurs propres intérêts idéologiques et culturels.

Tymoczko suggère que la traduction, tout autant que le traducteur, est partielle. Elle écrit:

Translations are inevitably partial; meaning in a text is overdetermined, and the information and meaning of a source text is therefore always more extensive than a translation can convey. Conversely, the receptor language and culture entail obligatory features that limit the possibilities of the translation, as well as extending the meanings of the translation in directions other than those inherent in the source text. As a result, translators must make choices, selecting aspects or parts of a text to transpose and emphasize. Such choices in turn serve to create representations of their source texts, representations that are also partial. This partiality is not merely a defect, a lack, or an absence in a translation – it is also an aspect that makes the act of translation partisan: engaged and committed, either implicitly or explicitly. (Tymoczko, 2000: 24)

Dans « Ideology and the Position of the Translator. In What Sense is a Translator ‘In-Between’? » (2003), elle remet en question le concept de l’entre-deux (in-betweenness), cet espace-tiers que le traducteur occuperait. Elle va à contre-courant du discours en vogue qui conçoit le traducteur comme un agent opérant entre deux langues, entre deux cultures, entre le texte source et le texte cible, etc. Tymoczko conteste cette conception, qui réduit le sujet traduisant à un simple médiateur travaillant de façon individuelle et indépendante. Elle évoque la pratique de traduction en Chine où une équipe de traducteurs se charge de faire le travail sous le regard attentif d’un superviseur idéologique (2003 : 198). Tymoczko soutient que la traduction est un parti pris, et de fait, elle est engagée. Comme tout engagement, elle requiert une action collective (publication et diffusion du texte traduit par exemple). Un discours sur l’espace tiers fait ombre à la nécessité d’une telle action. La chercheuse rejette donc la notion d’impartialité du traducteur ainsi que celle de sa fidélité. En dernier lieu, elle confirme que l’idéologie du traducteur est bel et bien tributaire de la position de celui-ci, position qui n’est certainement pas un entre-deux « a space in-between » (2003 : 201).

Dans « Translation: Ethics, Ideology, Action », Tymoczko (2006) souligne que la traduction n’est pas qu’un simple exercice de transfert linguistique, mais une activité éthique,

politique et idéologique. Elle évoque quelques équivalents du mot « traduction » dans d'autres cultures. La traduction n'est pas simplement une *translatio*, qui signifie déplacement ou transfert. Elle cite le mot arabe « tarjama » dont l'acception originelle est « biographie ». Elle explique que l'association de ce mot à un genre narratif, à une biographie nous apporte un éclairage sur le rôle du traducteur, il est celui qui « dit », suggérant ainsi qu'il reformule à sa manière le texte « dit » (*the powerful potential of the translator's agency as one who 'tells' and hence frames the material 'told' »*) (2006 : 449). Elle donne aussi l'équivalent igbo (langue parlée au Nigéria) du mot « traduction », à savoir « *tapia* » : constitué de *ta* : raconter et *pia* : détruire, en d'autres termes déconstruire et raconter (d'une autre façon). Cette liberté de traduction se manifeste par exemple dans l'histoire d'Adam et Ève dans la tradition nigériane où Adam est représenté comme un grand fermier africain (2006 : 450).

Tymoczko signale que les études descriptives ont établi un lien entre les choix du traducteur et le contexte historique et géopolitique qui l'entoure. Il va sans dire que la traduction est influencée, voire façonnée, par un ensemble d'éléments sociopolitiques et historiques. Les interventions des traducteurs se manifestent dans les changements apportés au texte traduit. Elle cite comme exemple les passages non traduits qu'elle considère souvent révélateurs de la politique de traduction. Le traducteur, tout comme l'interprète, donne à leurs mots une forme dictée par les circonstances du moment.

La pratique de la traduction peut aussi bien être imbriquée dans le discours du colonisateur qui s'en sert pour étendre son empire, comme le démontre Éric Cheyfitz (1991), que dans le discours du colonisé, pour lequel l'activité traduisante est un moyen d'affirmer son nationalisme, et ce faisant d'accéder à l'indépendance. La traduction peut donc servir à asseoir une domination, comme elle peut devenir l'expression d'une résistance face au pouvoir. Tymoczko souligne également que la culture est un concept englobant divers phénomènes et événements hétérogènes auxquels le traducteur est lié par ses affiliations culturelles, ethniques et idéologiques.

En somme, l'idée que le traducteur se contente d'extraire fidèlement la substance d'un discours pour la transposer dans une autre langue sans aspérités, dans le seul but de servir au

mieux la communication est pour le moins trompeuse. Le traducteur ne peut rester neutre ni se mettre en marge du contexte et des intentions du texte original. La traduction est par essence subjective et, plus souvent qu'autrement, orientée idéologiquement. Tymoczko souligne que cet engagement ne se manifeste pas uniquement dans les stratégies de traduction, mais également dans les éléments d'ordre paratextuel accompagnant la traduction, dont la préface, les annotations, les recensions, etc. (2000 : 25).

2.3. Méthodologie

2.3.1. Le corpus

Notre étude porte sur les deux traductions françaises de la *Description de l'Afrique* : la traduction de Jean Temporal éditée en 1556 et celle d'Alexis Épaulard, parue la première fois en 1956 et rééditée en 1980 avec le même paratexte que l'édition précédente. Nous confronterons ces deux traductions avec la version modernisée de Ramusio, *Descrizione dell'Africa* qui a servi de texte de départ aux deux traductions. Nous nous servirons plus précisément de l'édition de *Descrizione dell'Africa* préparée par Marica Milanesi et publiée en 1978 dans *Navigazioni e viaggi*. Rauchenberger indique que cette édition de Milanesi tient compte du manuscrit de 1526 pour quelques rares passages (2009c : 381). Notre choix s'est porté sur l'édition de Milanesi en raison de sa disponibilité et de l'accessibilité de son italien. Le texte de la première traduction française que nous analyserons est l'édition de Jean Temporal datant de 1556, disponible en ligne dans la bibliothèque numérique Gallica. Le français employé dans cette édition est vieilli, ce qui rend l'entreprise plus ardue. Pour ce qui est de la retraduction d'Épaulard, nous nous appuierons sur la réédition de 1980.

2.3.2. Les éléments d'analyse : paratexte, sujet traduisant et contexte

Notre analyse s'opèrera à trois niveaux : étude des traductions et en particulier des paratextes les accompagnant, étude des contextes (historique et politique) dans lesquels ces traductions ont vu le jour et prise en compte de la position des traducteurs dans ce contexte, l'objectif étant finalement de dégager le « projet » politico-idéologique qui sous-tend chacune de ces traductions.

Dans *Seuils*, Genette (1987) explique que le texte se présente rarement à l'état nu et dépourvu de renfort. En effet, le nom de l'auteur, le titre, la préface, les illustrations, etc. sont autant d'éléments qui le *présentent* et le *rendent présent* (1987 : 7). Le critique ajoute :

le paratexte, sous toutes ses formes, est un discours fondamentalement hétéronome, auxiliaire, voué au service d'autre chose qui constitue sa raison d'être, et qui est le texte. Quelque investissement esthétique ou idéologique ('beau-titre', préface-manifeste), quelque coquetterie, quelque inversion paradoxale [...], un élément de paratexte est toujours subordonné à son texte. (Genette, 1987: 17)

Le paratexte vise à encadrer la lecture. C'est ce qui assure au livre un sort conforme au vœu de l'auteur (traducteur) (Genette, 1987 : 411).

Genette écrit à ce propos :

L'action du paratexte est bien souvent de l'ordre de l'influence, voire de la manipulation, subie de manière inconsciente. Ce mode d'agir est sans doute de l'intérêt de l'auteur, non toujours du lecteur. Pour l'accepter, mais aussi pour le refuser, mieux vaut le percevoir en toute lumière. (1987 : 412)

Dans la même veine, Tahir Gürçağlar soutient qu'il est important d'étudier le paratexte des textes traduits car « *analyzing the paratextuel elements of translated texts will furnish us with interesting information on several points where the texts themselves remain silent* » (2002 : 59). L'analyse du paratexte nous pousse à nous poser des questions auxquelles nous n'aurons probablement pas de réponse, il reste que, comme le souligne Tahir Gürçağlar : « *all*

we ask of research models is that they generate questions. That is why paratexts deserve more attention in current research models in translation history » (2002: 59). Ainsi l'étude des éléments paratextuels des deux traductions françaises de la *Description* représente le cœur de notre analyse. Nous nous intéresserons en particulier aux préfaces, aux notes ainsi qu'à l'iconographie.

Pour ce qui est de la préface, Genette la définit comme « toute espèce de texte liminaire (préliminaire ou postliminaire), auctorial ou allographe, consistant en un discours produit à propos du texte qui suit ou qui précède » (1987 : 164). La liste des parasyonymes de « préface » est très longue, toujours selon Genette : introduction, avant-propos, prologue, préambule, etc. Genette explique que la préface a pour fonction d'assurer une bonne lecture du texte (1987 : 200). L'emplacement préliminaire de la préface est monitoire. Il nous recommande *pourquoi* et *comment* nous devons lire ce livre (Genette, 1987 : 200). Il s'agit, toutefois, d'une instance de communication inégale, voire boiteuse, car l'auteur y propose au lecteur le commentaire anticipé d'un texte que ce dernier ne connaît pas encore (1987 : 240), ce faisant, il impose sa propre grille de lecture.

2.3.2.1. La traduction de Temporal

Dans le cas de la première traduction, nous nous pencherons sur les passages traitant des coutumes et de la vie sociale des Africains, car nous estimons que la manière dont Temporal décrit la religion et les coutumes de l'Africain est révélatrice de sa perception de l'autre. Les parties abordant la géographie et le climat ne sont pas, à notre sens, celles qui suscitent le plus la verve du traducteur. Nous procéderons donc à une étude comparative de certains passages du texte français et ceux du texte italien de Ramusio. Il est question de repérer les déplacements et les changements opérés dans cette traduction par rapport à l'œuvre de Ramusio, comme nous l'avons déjà indiqué, ce travail a déjà fait l'objet d'une étude de la part de Zhiri qui s'est surtout attardée aux particularités stylistiques de la traduction. Pour notre part, nous tenterons plutôt de faire ressortir les interventions d'ordre politique et idéologique du traducteur.

De plus, nous étudierons le paratexte entourant cette première traduction. Nous ne disposons pas du livre imprimé de la traduction de Temporal ni de celui de l'édition italienne de Ramusio, nous nous servirons donc des ouvrages en format électronique disponibles en ligne. Notons que la traduction de Temporal contient des illustrations dont l'ouvrage original est dépourvu. Nous nous interrogerons, de fait, sur la présence de cette iconographie et sur le message qu'elle pourrait véhiculer. Nous nous attarderons aussi sur d'autres éléments paratextuels tels que le titre, la préface, la dédicace, etc.

Par ailleurs, cette traduction est publiée dans un contexte historique important, qui est celui de la Renaissance, époque où l'Afrique était encore méconnue. Temporal est non seulement traducteur, mais aussi éditeur et imprimeur, il va donc de soi qu'il a le souci d'assurer une bonne distribution du livre.

2.3.2.2. La retraduction d'Épaulard

Au chapitre quatre, nous aborderons la retraduction de la DA réalisée par Alexis Épaulard en pleine époque coloniale. Pour ce qui est de la retraduction, notre analyse sera essentiellement paratextuelle, bien que nous comptions confronter certains passages du livre avec le texte de Ramusio, ce dernier en plus du manuscrit original de Léon a servi de base à cette retraduction. Comme précédemment mentionné, nous n'avons aucun accès à ce manuscrit (qui se trouve actuellement à la Bibliothèque de Rome), et nous ne disposons pas non plus du texte en format électronique, car celui-ci est introuvable en ligne. L'analyse textuelle portera sur un seul chapitre du livre. Le chapitre en question est la septième partie du livre intitulée, le *Pays des Noirs*. Selon Casajus (2009 : 103), le texte traduit par Épaulard diffère assez peu, quant au fond, du texte original découvert par Angela Codazzi. Cette partie du texte primitif de Léon a aussi été traduite et publiée par Dietrich Rauchenberger. Le fait que le texte d'Épaulard ne diverge pas de l'original laisse supposer que Ramusio n'est pas intervenu lourdement dans cette partie de l'ouvrage. Nous pouvons donc nous adonner à une analyse débarrassée de « l'écran ramusien », comme l'écrit Codazzi, citée par Rauchenberger (2009a : 149). Ce

chapitre est pertinent également car Léon y évoque pour la première fois Tombouctou, ce mythe géographique qui a suscité l'exploration et dont les richesses faisaient rêver les Européens. La dernière édition de la DA est riche en annotations que nous étudierons avec une attention particulière. L'analyse de l'introduction d'Épaulard est des plus utiles, car elle nous renseigne sur le projet de traduction de son auteur. Nous aborderons aussi d'autres éléments paratextuels qui nous semblent essentiels à la compréhension de l'œuvre.

Le contexte historique de cette retraduction occupe également une grande partie de notre analyse. Tout comme pour la première traduction, nous ferons appel aux éléments biographiques du traducteur, mais aussi des trois collaborateurs ayant participé à l'élaboration et à l'édition de l'ouvrage.

Chapitre 3

Analyse de la traduction de Jean Temporal

Le présent chapitre porte sur la traduction de Jean Temporal. Cette traduction a déjà fait l'objet d'une analyse comparative approfondie de Zhiri. Celle-ci s'est intéressée essentiellement à la dimension stylistique de la traduction. Dans son livre *L'Afrique au miroir de l'Europe : Fortunes de Jean-Léon l'Africain* (1991), Zhiri relève plusieurs passages qui attestent de la plume fleurie du traducteur ainsi que de sa tendance au délayage et à l'ajout. Selon elle, « Temporal allonge le texte, mais sans altérer la signification de façon notable » (Zhiri, 1991 : 65). Le présent chapitre se concentre plutôt sur les déplacements de nature idéologique. Par ailleurs, nous nous intéresserons aussi au paratexte de la traduction, soit l'ensemble des éléments qui entourent le texte – titres, avis au lecteur, illustrations, etc. – cette partie du texte n'ayant pas été traitée dans l'étude de Zhiri.

Même si elle est entachée d'un grand nombre d'erreurs – de l'avis de Zhiri (1991 : 64) et de Massignon (1906 : 26) Temporal était fâché avec les chiffres –, la traduction de Temporal est considérée comme excellente pour son époque, selon Épaulard (1980 : v). En effet, bien qu'il dénombre pas moins de 400 passages altérés, Massignon la considère comme la « Vulgate » de Léon. Outre les erreurs numériques, portant sur les dates et les distances notamment, Massignon relève des fautes de transcription des noms des lieux (1906 : 26). Malgré tout, elle n'en demeure pas moins une réussite littéraire. Charles Schefer, qui a réimprimé la traduction de Temporal en 1896, écrit dans son introduction : « La traduction de Jean Temporal, malgré de très légers défauts, rend bien le sens du texte italien et son exactitude en a déterminé la réimpression » (1896 : xxxvii). Il précise, en outre, que Temporal était un lettré dont le style était plus aisé et plus clair que celui des écrivains de l'époque et dont l'orthographe était plus simple que celle adoptée par ses contemporains. Ceci explique, sans doute, les commentaires élogieux dont elle a fait l'objet.

Zhiri corrobore la thèse de ses prédécesseurs, elle soutient que la traduction est bonne et que, dans son ensemble, elle est en accord avec le texte de Ramusio, malgré quelques contresens (1991 : 64). Le traducteur a fait de son œuvre une version romancée et fleurie, assez éloignée du texte original du point de vue de la forme. Dans certains passages, il se laisse emporter par sa verve poétique, allongeant le texte à sa guise et faisant même œuvre de création à certains endroits.

Afin de comprendre le projet traductif de Temporal et les enjeux idéologiques de cette traduction, il est important de connaître les réseaux culturels dans lesquels il évoluait.

3.1. Courte présentation du traducteur

Faute d'éléments biographiques suffisants, nous avons puisé l'essentiel de nos informations dans la préface de Charles Schefer, auteur d'une édition annotée de la DA en 1896, et nous nous sommes appuyée sur un mémoire de master rédigé en 2013 par Bastien Risoan de l'Université de Lyon intitulé : *Jean Temporal : Libraire de la Renaissance lyonnaise (1549–1571)*. D'après ce mémoire, Jean Temporal est un imprimeur-libraire lyonnais dont la date de naissance est inconnue. Il a exercé son métier à Lyon de 1550 à 1571, période qui correspond à l'âge d'or de l'imprimerie humaniste à Lyon. Il a publié une cinquantaine de titres, ce qui fait de lui un libraire d'importance moyenne, mais il est surtout connu pour être le premier traducteur du géographe vénitien Ramusio et aussi le premier éditeur de Jean-Léon l'Africain en France. Il compte à son actif beaucoup d'éditions littéraires, notamment des textes poétiques.

Nous remarquons cependant que le domaine de la politique et les écrits touchant à l'actualité constituent une partie non négligeable de sa production (publications et éditions). Ses titres tels que *Discours de la guerre de Malte adressé au Roi par Villegagnon* ou *le Double d'une seconde lettre de Simeoni*, sur la prise du château de Vulpian, ou encore les discours écrits sur la prise de Calais nous laissent penser que Temporal portait un intérêt particulier à la politique. Dans une épître adressée au Dauphin contenue dans le second tome

de *l'Historiale description de l'Afrique*, Temporal écrit qu'il a fait transmettre le premier tome par le truchement du « seigneur d'Urfé », ce qui présuppose qu'il bénéficiait de certains privilèges auprès du Roi.

Il va sans dire que le point de vue du traducteur, Jean Temporal, est fortement influencé par sa position d'imprimeur-libraire. Cet élément joue un rôle de premier plan, car il contraint, en quelque sorte, Temporal à traduire un livre qui doit bien se vendre, donc à même de répondre aux attentes des lecteurs de la Renaissance, friands d'exotisme pour la plupart d'entre eux.

Enfin, il est utile de préciser que Temporal était un partisan de l'église réformée. Il a commencé sa carrière dans l'atelier de la maison d'une des plus importantes familles réformées de Lyon, en 1558, il était aussi un des témoins et signataires d'un testament et d'un contrat de mariage protestants (Zemon Davis, 2007 : 371-72).

3.2. Contexte historique et perception européenne de l'Afrique

Avant de l'analyser, il convient de replacer cette traduction dans son contexte historique. Par contexte, nous entendons le climat idéologique qui prévalait à l'époque de la Renaissance et la représentation que se faisaient les Européens du peuple africain. Il est donc nécessaire de cerner la perception européenne de l'Afrique musulmane en particulier et de l'Afrique en général.

Temporal est fortement marqué par la vision eurocentrée de la Renaissance, laquelle voit dans l'Européen l'homme civilisé par excellence et dépeint l'Africain comme un indigène sauvage. À l'époque, les éléments dont on disposait sur l'Afrique étaient fort limités et ses représentations relevaient plus du fantasme qu'autre chose. Au Moyen-âge, certaines légendes décrivaient les Africains comme des cyclopes de plusieurs mètres de hauteur, des unijambistes ou des individus dotés de cornes ou de queues. Les théologiens voyaient dans la noirceur de leur peau une malédiction divine (Muscadin, 2011).

On observe des prolongements de cette perception jusqu'au début du XV^e siècle, comme le souligne Zhiri (1991 : 17). De l'antiquité jusqu'au XVI^e siècle, la vision européenne de l'Afrique a peu changé. L'Afrique se caractérise par la présence de peuples humains monstrueux. D'aucuns soutiennent que les Africains s'accouplent avec la première rencontrée, détruisant ainsi la lignée. D'autres les assimilent aux bêtes. Ainsi, Boëmus (humaniste allemand de l'époque) écrit qu'il y a « peu de différence en manière de vivre entre eux et les bestes » (cité dans Zhiri, 1991 : 23).

Par ailleurs, l'image des musulmans d'Afrique n'est guère plus élogieuse. Bouattour écrit, dans son article « L'image de l'Islam dans les Pensées de Pascal », que l'image des musulmans d'Afrique dans l'imaginaire chrétien est un héritage des années de conflits et de guerres ayant opposé les uns aux autres tout au long du Moyen-âge. La littérature de l'époque représentait les sarrasins comme des gens cruels constituant une puissance expansionniste redoutable. La chute de Grenade (1492) et l'expulsion des Maures provoquent d'importants exodes de musulmans vers l'Afrique du Nord au XVI^e siècle. Les conquêtes ottomanes en Europe au XVI^e siècle renforcent aussi la lutte séculaire entre la Croix et le Croissant. En somme, l'Africain musulman représentait en général l'ennemi et l'infidèle qu'il fallait combattre (Bouattour, 2003 : 345).

3.3. Analyse comparative de la traduction

Il est question dans ce chapitre de relever les exemples qui corroborent cette appréciation. Nous avons donc cru bon de limiter l'analyse aux passages abordant les mœurs des Africains, leur accoutrement, leurs coutumes, et leur religion, en somme, caractéristiques susceptibles de marquer l'altérité des Africains en général et ceux de la Berbérie en particulier. Ce choix est justifié par le nombre important d'interventions du traducteur dans les chapitres en question, interventions que nous estimons être influencées par la perception que l'Occident avait de l'Afrique à cette époque.

À propos de la traduction de Temporal, Daoud-Brikci remarque, à juste titre, que Temporal rétablit dans sa traduction la mythologie européenne sur l'Afrique dans la splendeur de la réfutation, la péjoration et la dévaluation. Elle situe cette traduction entre la parodie et le travestissement, tant elle est truffée d'anecdotes grivoises grossissant à l'envi les défauts des Africains et se moquant sans vergogne de leurs mœurs. Elle marque de ce fait le début de l'orientalisme (Daoud-Brikci, 1996 : 24-25).

Afin de mieux saisir la nature et l'ampleur de ces interventions, nous présentons ci-dessous quelques exemples. Pour chaque extrait commenté, nous citons également la traduction française.

3.3.1. L'image de l'islam et des musulmans dans le texte de Temporal

Les chapitres traitant de la religion musulmane sont particulièrement intéressants. En effet, à ce titre, El Wazzan cherchait clairement à concilier les religions musulmane et chrétienne, faisant preuve de pondération et d'équité quand il s'agissait de parler de l'une ou de l'autre (Zemon Davis, 2007 : 177). Le texte d'El Wazzan est empreint de culture musulmane, mais ne transmet pas l'expression pleine d'une croyance. En parlant des montagnards de Bornou, par exemple, El Wazzan écrit qu'ils n'ont aucune foi, ni chrétienne, ni juive, ni musulmane (Épaulard, 1980 : 480). Cet exemple est révélateur du respect manifeste de Léon pour les trois religions du Livre. Or, nous remarquons que dans ces passages évoquant la question des croyances et religions, Temporal ajoute très souvent des appréciations de son cru, lesquelles font apparaître une certaine aversion du traducteur pour la religion musulmane. Par exemple, dans le chapitre portant sur la religion des anciens Africains, il est écrit dans le texte italien :

268 di Legira. Allora, andati a predicare in quelle parti alcuni discepoli di Maumetto, con le loro persuasioni tirarono gli animi degli Africani a quelle legge. (Ramusio, 1978 : 43)

Ce que Temporal traduit par :

Jusques au temps que la **damnable** secte mahométane commença à se divulguer en l'an de l'Hégire deux cent soixante et huit. À cette heure-là, étant venus prêcher en les parties des disciples de Mahomet, firent tant par paroles **déceptives** et **fausses** exhortations qu'ils attirèrent les cœurs des Africains à leur **méchante satanique loi**. (Temporal, 1556 : 29-30, nous soulignons)

En l'an 268 de l'hégire, des disciples de Mahomet sont venus prêcher dans ces régions et ont amené par persuasion les âmes de ces Africains à leur foi. (Traduction libre)

L'hostilité de Temporal se manifeste aussi dans le chapitre portant sur l'origine et la filiation des Égyptiens, notamment dans le passage suivant :

Infine, doppo la pestilente venuta di Maumetto, il detto reggno fu preso da'maumettani. (Ramusio, 1978 : 446)

Depuis la **pernicieuse** venue de Mahomet, les sectateurs de sa **damnable** et **réprouvée hérésie** s'emparèrent de ce royaume (d'Égypte). (Temporal, 1556 : 336, nous soulignons)

Enfin, après la venue pestilentielle de Mahomet, les Mahométans se sont emparés du royaume (d'Égypte). (Traduction libre)

À l'adjectif « pestilente », déjà connoté, se substituent des qualificatifs encore plus péjoratifs tels que « pernicieux », « damnable » et « réprouvé ».

Dans un autre passage, quand El Wazzan évoque la grande dévotion des Africains de la Berbérie, Temporal, encore une fois, s'éloigne quelque peu du texte original

Vanno continuamente a fare ordinarie orazioni nei tempi, sostenendo un fastidio da non credere, di lavar par cagione delle dette ovazioni molte membra, e alle volte lavano tutti il corpo. (Ramusio, 1978 : 61)

Ils vont ordinairement en leurs temples pour en iceux faire leurs oraisons accoutumées, quoi faisant ils ont des **appréhensions** qui leur causent de **grandes facheries**, pour ne pouvoir se persuader que les prières soyent suffisantes pour leur purger tous les membres. (Temporal, 1556 : 42, nous soulignons)

Ils vont, de façon continuelle, faire leurs prières dans les temples et supportent avec une incroyable patience l'ennui des ablutions rituelles; allant jusqu'à se laver tout le corps parfois. (Traduction libre)

Nous remarquons que Temporal fait un ajout qui altère le sens du texte. El Wazzan parle d'ennui, Temporal dévie, à notre sens, et détourne le texte en ajoutant « appréhensions » et « grandes fâcheries ».

Dans le chapitre abordant les sectes musulmanes, notamment les mystiques soufis de Fez, El Wazzan évoque l'homosexualité masculine chez ces mystiques, en dénonçant de façon crue la sodomie. Il conclut le chapitre en exprimant son refus d'en dire davantage sur ces pratiques qu'il juge peu orthodoxes. Là où El Wazzan fait preuve de réserve, Temporal devient prolix et n'hésite pas à extrapoler.

E ho visto più cose particolari ch'io mio vergogno a narrarle. (Ramusio, 1976 : 226)

Vous assurant que la honte me contraint de mettre sous silence plusieurs autres choses particulières, auxquelles j'ai pris garde, autant ou **plus abominables** comme **teméraires**, et **méritaient cruelle punition**. (Temporal, 1556 : 168, nous soulignons)

J'ai vu d'autres choses particulières dont j'aurais honte de parler. (Traduction libre)

3.3.2. L'image de l'Afrique et de ses habitants dans le texte de Temporal

Dans un autre passage du livre où il est question des qualités des Africains, Temporal se montre éloquent lorsqu'il s'agit d'énoncer les vertus des Berbères, mais peu disert et très laconique quant à celles des Arabes, se démarquant ainsi d'El Wazzan qui use de beaucoup de qualificatifs flatteurs à leur endroit dans le texte source. L'objectif de Temporal est d'exacerber les différences entre les Berbères autochtones et les Arabes conquérants et de rabaisser les seconds.

Coloro che abitano ne' padiglioni, cioè gli Arabi e i pastori, sono uomini liberali, pieni di pieta, animosi, pazienti, conversabili, domestici, di buonavita, obedienti, osservatore di fede, piacevoli e di allegra natura. (Ramusio, 1978 : 62)

Quant à ceux qui habitent aux pavillons c'est à savoir les Arabes et pasteurs, ce sont des gens grandement adonnés à libéralité, plaisans, pitoyables, et de joyeuse nature. (Temporal, 1556 : 43)

Ceux qui vivent sous les tentes, à savoir les Arabes et les bergers, sont des hommes généreux, pleins de compassion, courageux, patients, sociables, familiers, de bonne vie, obéissants, pieux, aimables et d'un caractère jovial. (Traduction libre)

Au sujet des bergers africains dont le portait dressé par El Wazzan était déjà peu enviable, Temporal ajoute un commentaire de son cru qui vient grossir le trait une fois encore.

E si pur si trova alcuno chi senta qualche poco di odore di divozione, non avendo né legge né sacerdote né regola alcuna è costretto a viveri come gli altri. (Ramusio, 1978 : 64)

Et si par cas fortuit ils avaient (**ce qui ne se voit guère souvent**) qu'il se trouve quelqu'un lequel soit le moins du monde touché de religion : à faute de reigle et de prestre, est contraint d'enfuire les autres en leur brutale manière de vivre. (Temporal, 1556 : 45, nous soulignons)

Si, d'aventure, il s'en trouve un ayant un petit sentiment de dévotion, il se verra contraint de vivre comme les autres, faute de règles, de principes religieux et de prêtres. (Traduction libre)

Quant aux coutumes des nomades du désert, El Wazzan indique que les gens du désert ont le visage entièrement recouvert d'un voile et que seuls leurs yeux sont visibles. Ces hommes ne quittent jamais leur turban même lorsqu'ils mangent. Là encore, Temporal inscrit son propre point de vue, en qualifiant cette pratique de nouvelle et d'étrange.

Quando mangiar vogliono, per ogni volta che si mettono il mangiare in bocca scuopono la bocca, e mangiato che hanno se la tornano a coprire. Adducono esser di questo uso la ragione che, si come é vergogna all'uomo di mandar il cibo fuori, cosi é vergogna quando lo mette dentro. (Ramusio, 1978 : 35)

Parquoi leur venant envie de manger, toutes les fois qu'ils portent le morceau en la bouche, ils la découvrent, puis soudainement la retournent couvrir : allegans, pour leur raison touchant cette **étrange nouveauté**, que tout ainsi que cest grand vitupere à l'homme de jeter la viande hors du corps, le semblable est de la mettre dedans, à la veue d'un chacun. (Temporal, 1556 : 22-23, nous soulignons)

Ils ne quittent jamais leur voile même lorsqu'ils mangent, chaque fois qu'ils prennent une bouchée, ils se découvrent la bouche et la recouvrent aussitôt. Ils donnent à cet usage la raison suivante : il est tout aussi honteux pour un homme d'expulser sa nourriture que de l'absorber. (Traduction libre)

Dans un autre extrait, El Wazzan décrit les montagnards de Beni Iesseten comme des hommes aucunement instruits et dépourvus de tout bons sens. Il les compare à des moutons, ce qui n'est pas sans rappeler l'expression « mouton de panurge » désignant une personne qui suit et imite sans se poser de questions. Temporal se montre ainsi moins subtil qu'El Wazzan dans son analogie, puisqu'il compare pour sa part les habitants d'Afrique du Nord à des « bêtes » « brutales » et « sottés » :

E sono come le pecore, nelle qualli non é nè giudicio nè intelleto. Mi racconto il cancellieri del signore di Dubdu una piacevole novella, nella quale si contiene la natura di costoro. (Ramusio, 1978 : 305)

[...] qui **ressemblent aux betes**, qui n'ont sens ny entendement. Le chancelier du seigneur me fait le conte d'une plaisante nouvelle, pour laquelle se peut cognoitre le **naturel brutal** de cette **idiote**, et **sotte** generation. (Temporal, 1556 : 228, nous soulignons)

Ces gens sont semblables aux moutons, ils sont dépourvus de jugement et d'intelligence. Le chancelier du seigneur de Dubdu m'a raconté une histoire plaisante qui décrit bien leur nature. (Traduction libre)

3.3.3. Représentation de la femme dans le texte de Temporal

Dans un texte intitulé « Jean-Léon et les femmes » (2009), Jocelyne Dakhliya se demande si l'univers féminin est un des points saillants de la différence culturelle et de la conscience d'une altérité au XVI^e siècle. La représentation de l'élément féminin dans la traduction de Temporal mérite toute notre attention, car la façon dont le traducteur dépeint la femme ne laisse pas de surprendre. Nous ne pouvons donc éluder cet aspect de l'analyse, que ce soit dans le texte ou dans le paratexte.

C'est peu dire que d'affirmer que l'univers féminin, tel que transposé dans la traduction de Temporal, est exotique à souhait et qu'il renferme tous les poncifs et stéréotypes liés à la femme orientale, baignant dans un univers où se mêlent sensualité et fantasmes. Par exemple, El Wazzan consacre un passage aux femmes de la ville d'El Medina, à leur beauté et à leur libertinage. Il affirme alors qu'elles accordent volontiers leurs faveurs aux étrangers. Temporal brosse un portrait moins nuancé de ces femmes dont le caractère libertin se transforme en lubricité.

Le femine di questa città sono bellissime e bianche, e volentieri, quando le possono, usano segretamente con forestieri. (Ramusio, 1978 : 128)

Les femmes de cette cité sont fort belles, blanches : Et toutes en général merveilleusement envieuses d'expérimenter si les étrangers ont point d'avantage sur les hommes de par-delà, portans quelque marchandise qui fût divisible et mieux seans en leur boutique. Ce qu'elles savent bien faire (se rendant résolues de ce doute) et se donner un peu de bon temps à la rengette, quand elles se sentent le temps, et lieu commodes. (Temporal, 1556 : 94)

Les femmes de cette ville sont très belles et blanches. Quand l'occasion le permet, elles accordent bien volontiers et en toute discrétion leurs faveurs aux étrangers. (Traduction libre)

Si Zhiri décèle dans ce passage un exemple d'allongement du texte et l'emploi d'une figure de style, en l'occurrence la métaphore (1991 : 66), nous y voyons aussi une exagération des défauts des femmes nord-africaines contribuant à en brosse un portrait dégradant. L'exotisme que Temporal décrit est explicitement érotique et libertin, un univers qui se veut en tous points éloigné des bonnes mœurs de la société européenne. Ce faisant, Temporal prend part à l'émergence d'une idéologie eurocentrique et pose, par là même, les jalons de l'orientalisme.

Dans un extrait portant sur les femmes de Fez, Temporal effectue un ajout des plus éloquents par le truchement d'une anecdote de son cru.

[...] *ma quando escono fuori portano braghese lunghe tanto che cuoprano tutte le loro gambe, e un drappo al costume di Soria, che cuopre loro il capo e tutta la persona.* (Ramusio, 1978 : 207)

Quand elles sortent elles portent des pantalons tellement longs qu'ils leur couvrent toutes les jambes et un voile, à la manière des femmes de Syrie, qui les couvre de la tête au pied. (Traduction libre)

Mais quand elles viennent à sortir dehors, elles se mettent des marines si longues, quelles leur couvrent toute la greve des jambes, puis avec un voile à la mode de Surie, se couvrent toute la teste et le corps : Et entre autres j'en vis une qui estoit là venue cependant que on dansoit, bravement acoutrée, portant un acouplement de diverses couleurs doré et argenté et ceinte au dessus des hanches : aussi portoit des marines fort belles, bordées et accoustrées d'une sorte qu'il la faisoit merueilleusement bon veoir, avec ce qu'elle portoit en teste un accouplement fort brave, avec ses cheveux qui partie luy pendoyent en bas, et partie entortillez au tour avec quantités de perles, et à forces pierreries dont ceux qui estoient en presence s'en ebaissoient aussi bien que moy. (Temporal, 1556 : 151-52)

Nous nous interrogeons sur la présence du « je » dans cette histoire. Renvoie-t-il à El Wazzan ? Ou est-ce Temporal lui-même qui se met en scène ?

La traduction de Temporal plonge donc le lecteur dans une ambiance étrange et fascinante où exotisme rime avec érotisme, l'abandon de la femme suggérant une lascivité impossible à concevoir à l'époque, en Occident. Ainsi, Temporal se fait en quelque sorte le précurseur de l'orientalisme littéraire, bien avant son expression consacrée dans la traduction des *Mille et une nuits* par Galland. L'image de la femme à laquelle renvoie son texte est aux antipodes de la pruderie et de la pudibonderie occidentales. Ces déplacements reflètent une attitude de supériorité culturelle. Temporal contribue à façonner ce que Said appelle « une idée européenne de l'Orient » présumant que celui-ci est radicalement différent (Said, 1980 : iv). Selon Said, la vision orientaliste accentue la différence entre ce qui est familier (l'Europe, l'Occident, « nous ») et ce qui est étranger (l'Orient, « eux ») (Said, 1980 : 59), une perception erronée sur laquelle s'est basée la domination occidentale et qui a justifié, plus tard, la « mission civilisatrice » du colonialisme.

3.4. Analyse du paratexte

L'étude du paratexte nous renseigne aussi sur les choix du traducteur et sur son orientation idéologique, d'autant que dans ce cas-ci, traducteur et éditeur ne font qu'un. Zemon Davis, citée par Rissoan (2013 : 24), indique que les choix éditoriaux d'un imprimeur peuvent relever d'une appréciation pragmatique du marché ou d'un engagement idéologique.

Tout d'abord, il est utile de donner un aperçu de la disposition du livre. Celui-ci se divise en neuf parties dont la première contient des informations géographiques, ethnographiques et climatiques et la dernière se résume à l'étude des fleuves et productions naturelles. Les parties intermédiaires contiennent des descriptions des régions, des villes et des montagnes. Ce livre suit un plan simple et clair à tel point que Louis Massignon le décrit comme un « manuel pratique de la géographie de l'Afrique du Nord, où les détails sur chaque région sont si bien groupés que Ramusio en a formé aisément des paragraphes sans que les coupures ne fussent apparentes » (Massignon, 1906 : 42).

Temporal ajoute de nombreux éléments paratextuels à la DA dont deux dédicaces au Dauphin, un poème intitulé « Sommaire commendation de l'histoire Africaine », un avis au lecteur apportant des explications sur une mesure utilisée par El Wazzan (mille), un autre avis au lecteur intitulé « Jean Temporal au lecteur », un poème élogieux adressé à Ramusio, un texte adressé aux amateurs de géographie, ainsi que des gravures. Notons que tous ces éléments, qui se trouvent au début de l'ouvrage, ne sont pas paginés. La traduction, en revanche, est numérotée.

La vision de l'Afrique héritée de l'antiquité et du Moyen-âge infléchit fortement le projet de traduction de Temporal. À bien regarder les éléments liminaires, nous remarquons que Temporal ne se départit pas de l'héritage antique dans sa vision de l'Afrique. Aussi, écrit-il son premier poème:

Ne restait que l'APHRIQUE asséchée
 Qui pour avoir esté trop peu cherchée
 Des voyageurs, a esté moins notoire
 Fors par JUBAL et sa royalle histoire
 Et par Carthage aux Rommains ennemie.
 Car peu de gens sont passez en Libye
 Outre les ports et les premiers rivages,
 Fust par terreur des grandz bestes sauvages,
 Fust pour la paour des serpents veneneux
 Ou des deserts bruslans et areneux
 Desfaillants deau et de tout fruict goustable,
 D'ond estimée estoit inhabitable,
 Mais maintenant, par terre et mer ouverte
 Est amplement l'Afrique decouverte :
 Si tres avant qu'oultre la mer profonde,
 Si est trouvé un autre nouveau monde
 Lequel jamais anciens Geographes
 N'avoient cogneu, ne les Historiographes (Temporal, 1556)

Ce poème montre comment les Européens rêvaient et imaginaient l'Afrique « un continent et un peuple qu'on dit sauvage », comme l'écrit Temporal. Dans cet imaginaire, le continent africain se distingue par son aridité et sa sécheresse. Il s'apparente à un désert caniculaire où des êtres étranges et bizarres cohabitent avec des animaux aux formes monstrueuses : fourmis géantes, dragons, licornes, etc. comme l'attestent certaines légendes médiévales. Cette méconnaissance de l'Afrique nourrissait les mythes les plus insolites, comme l'idée que les Africains étaient les oubliés de Dieu. Cependant, dans la partie du poème qui suit, Temporal contredit ces idées, il écrit :

Dond en ce livre est la description
 Par le recit et la narration
 De Jean Leon qui par brave entreprise
 Et plus haut fait la hardiesse à prince
 Des airs, des eaus se soubmettre au dangiers
 Pour decouvrir les pays estrangiers,
 Les meurs, les gens, et les sauvages hommes
 Envers lesquels plus sauvages nous sommes (Temporal, 1556)

Il conclut en s'adressant au lecteur :

Parquoy Lecteur à l'Auteur grace rends,
 Et des labeurs d'un autre le fruit prens.

En discourant en repos domestique
Des yeux d'esprit les regions d'Aphrique :
Ou tu verras mainte novalité
Avec plaisir joint à utilité
Car (comme on dict les vieux proverbians)
Toujours Aphrique apporte cas nouveaux (Temporal, 1556)

Ce poème révèle l'ambiguïté de la position de Temporal concernant l'Afrique. Bien qu'il réfute la vision longtemps acceptée de l'Africain sauvage, il ne peut s'empêcher à la fin de reconnaître que l'Afrique est une terre de nouveautés : « Toujours Aphrique apporte cas nouveau ». Au fond, il ne peut se départir de la perception dominante qui veut que l'Afrique ne cessera jamais de surprendre par ses bizarreries et ses étrangetés. À ce propos, Zhiri souligne que le recueil de Ramusio marque une date dans la littérature géographique moderne, mais que la traduction de Temporal représente un net recul, car l'éditeur ne renonce ni à l'autorité de la tradition ni à l'image de L'Afrique transmise par les siècles (1991 : 76).

3.4.1. Le titre

Le titre est un élément significatif du paratexte puisqu'il attire, en premier, l'attention du lecteur. L'édition italienne du recueil de Ramusio est intitulée *Navigazioni e viaggi*, la première partie porte le titre de *Della descrizione Dell'Africa e delle cose notabili che quivi sono* [Description de l'Afrique et des choses notables qui s'y trouvent]. Celle de Temporal se présente ainsi : *Historiale description de l'Afrique, tierce partie du monde...escrite de notre temps par Jean-Léon, Africain*.

Daoud-Brikci estime, à raison, que ce changement de titre mine la valeur scientifique du livre (Daoud-Brikci, 1996 : 24). En effet, si on se fie au titre français, la DA cesse d'être un récit géographique à caractère scientifique servant de référence aux grands géographes et explorateurs et devient plutôt un « simple » récit historique à caractère très subjectif. Par ailleurs, l'ajout « Tierce partie du monde » renvoie à l'œkoumène hérité de la tradition médiévale qui plaçait l'Afrique derrière l'Asie et l'Europe. Cette division est clairement définie par Paul Orose, prêtre du V^e siècle, dans son *Histoire contre les païens* où il établit une

description du monde reprise par de nombreux auteurs. Il énumère l'Asie en premier, suivie de l'Europe. L'Afrique occupe la dernière position du monde car Orose la décrit comme « mineure en tout, dans sa configuration et dans sa population : parce qu'elle aurait à la fois moins d'espace par nature et davantage de déserts du fait de l'inclémence du ciel » (cité dans Janvier, 1982 : 52). Aussi l'Afrique est-elle perçue comme moins habitée, donc plus hostile que l'Asie et l'Europe. Cette altérité et cette étrangeté s'expriment aussi dans les gravures peu flatteuses qui accompagnent l'*Historiale description de l'Afrique*. Notons enfin que Temporal, à l'instar de Ramusio, ne fait nullement mention du nom arabe de Jean-Léon. En revanche, il le fait suivre du qualificatif « africain », ce qui place d'emblée Léon/El Wazzan sous le signe de l'Autre, de celui qui n'est pas Européen. Ce qualificatif sera par la suite indissociable du nom de Léon.

Dans le sous-titre, Temporal précise que l'œuvre est « écrite dans notre temps par Jean-Léon, Africain, premièrement en langue Arabesque, puis en Toscane, et a présent mise en François ». Le nom de l'auteur de la traduction italienne, Ramusio, n'est pas mentionné. Cette omission tend à gommer le rôle de Ramusio et son travail. Dans la même veine, Temporal clôt le poème adressé à Ramusio en ces termes : « Et ton honneur soit en langue acoublée. Par toy éterne, et par moy TEMPORAL ». Les majuscules indiquent l'importance que se donnait Temporal comme traducteur et éditeur de *Historiale Description*, par opposition au « par toy eterne » qui renvoie à Ramusio, dont le nom n'est même pas mentionné. Ces majuscules sont aussi révélatrices d'une visibilité assumée par le traducteur.

3.4.2. L'iconographie

La présence de plusieurs gravures dans *Historiale Description* nous semble aussi porteuse d'un discours idéologique qui renforce celui qui se dégage du texte. En règle générale, l'iconographie nous renseigne sur le projet éditorial. Elle vise essentiellement à orienter le lecteur et à infléchir la lecture, d'où la mise en garde de Genette : « Attention au paratexte ! » (Genette, 1987 : 413). Son rôle est essentiellement manipulateur et vise à influencer le lecteur (Lane, 1991 : 93).

L'étude de l'iconographie est d'autant plus nécessaire que le recours à la gravure semble original chez Temporal (Rissoan, 2013 : 48). Nous avons dénombré environ une vingtaine de gravures, dont un bon nombre sont anonymes. La première représente une carte de l'Afrique. Temporal a accompagné son texte de figures allégoriques représentant l'Afrique, l'Égypte, la ville d'Alexandrie et le Nil. Ces gravures sont de facture romaine impériale et datent de l'époque de l'Empereur Hadrien, comme le précisent les légendes. Les autres gravures représentent notamment l'accoutrement des femmes et des hommes africains : habitants de Fez et du Caire, un cortège nuptial lors d'une cérémonie de mariage, un portrait d'un eunuque chargé de garder la Reine de Fez, une cueillette de dattes et une chasse au crocodile, une gravure d'un arbre de café, et une autre d'un chameau. Ces dessins sont anonymes pour la plupart et ne comportent aucune indication quant à leur origine. Ils représentent toutefois des scènes décrites par El Wazzan dans le texte. Les gravures viennent donc appuyer le texte. Même si elles renforcent le discours idéologique eurocentrique du texte, il n'en demeure pas moins qu'elles frappent l'esprit encore plus que le texte. Le pouvoir de l'image dépasse celui des mots, comme l'énonce Denis Diderot dans *Le Prospectus de l'Encyclopédie* : « Un coup d'œil sur l'objet ou sa représentation en dit plus long qu'une page de discours » (cité dans Charon et al, 2004 : 224).

Ces illustrations n'existent pas dans le texte original de Ramusio. Leur présence dans le livre de Temporal a pour but d'élargir, de connoter et de prolonger l'argument textuel. Elles appuient les thèses défendues dans le texte. Elles renforcent la perception d'étrangeté et d'anormalité qu'avaient les Européens à l'endroit de l'Afrique et de ses habitants. Ce faisant, elles valident le discours de l'altérité absolue porté par le texte. Certaines d'entre elles évoquent l'aspect primitif de l'homme africain, tandis que d'autres jouent la carte de l'exotisme en dépeignant la femme orientale comme objet de tous les désirs.

Par exemple, Le premier chapitre du livre s'ouvre sur une figure allégorique de l'Afrique dont la légende indique ceci : « Le portrait et figure de l'Afrique selon une antique médaille de l'Empereur Adrian, en bronze de l'une des médailles de Monsieur le Bailly du Choul » (Temporal, 1556 : 1).



Cette image représente une courtisane vêtue d'une stola vaporeuse laissant deviner ses attributs. Tout d'abord, cette tenue vestimentaire, d'origine romaine, suggère l'antériorité romaine en Afrique du Nord. Il s'agit ici de faire valoir l'héritage romain de la Berbérie pour signifier que cette région était d'abord latine avant la conquête musulmane. Par ailleurs, cette femme à la pose lascive symbolise la sensualité de la femme africaine. La corne d'abondance réfère à l'opulence des terres africaines. Ce portrait incarne l'exotisme et la concupiscence associés à la femme africaine, par opposition à la pruderie et à la vertu de la femme occidentale de l'époque.

La gravure reproduite ci-dessous, présentant une figure allégorique du Nil, est significative, à tous points de vue.



Cette illustration met en exergue le caractère sauvage et rustre de l'indigène. Il est impossible de définir avec précision l'animal aux pieds de l'homme. Peut-être s'agit-il d'une hyène ou d'un chien avec le corps d'un cochon symbolisant l'anormalité et la monstruosité du continent et des êtres qui s'y trouvent. Enfin, la représentation de l'aborigène nu dominant un crocodile et arborant une espèce de verge végétale à la forme phallique réduit l'homme africain à sa capacité de procréer, tout comme l'animal. En somme, cette image nous montre l'homme dans un état de barbarie et de sauvagerie, en totale opposition à l'occidental civilisé.

Néanmoins, les illustrations ne sont pas toutes représentatives de l'abondance et de la fertilité des terres africaines. Bien au contraire, nombre d'entre elles dépeignent des paysages marqués par l'absence de végétation et par la désolation. Ces images tranchent avec la fertilité légendaire des terres africaines, tant elles évoquent la sécheresse et l'aridité. En somme, elles brossent un portrait d'un continent sauvage, stérile et caniculaire. L'iconographie insérée est aussi fortement liée aux mythes anciennement ancrés de la bestialité, de la nudité et de l'animalité de l'homme africain. Ainsi, quelques gravures, comme pour mieux refléter le caractère primitif de l'Africain, nous montrent des hommes drapés d'un morceau de tissu couvrant à peine les parties intimes, souvent brandissant des flèches ou des fourches, pour bien signifier qu'ils ne vivent que de chasse et de cueillette.

La représentation d'arbres aux troncs coupés et dépourvus de feuilles nous amène aussi à nous interroger sur le sens de ces images. En effet, le recours à la symbolique de la nature morte ne nous semble pas être un choix anodin. Le lecteur est vite frappé par le paysage tragique, pour ne pas dire apocalyptique, que lui offrent ces gravures. Dans toutes les cultures, l'arbre est synonyme de fertilité et de régénérescence. Dans son livre *L'Arbre dans le paysage*, Jean Mottet souligne que pour l'Occident chrétien, l'arbre tient de la transcendance, du divin de sorte que croix et arbre de vie ne font qu'un (2002 : 6). Nous sommes donc en droit de penser que ces portraits ne servent qu'à exprimer davantage les poncifs en vigueur à l'époque d'une terre abandonnée de Dieu, ténébreuse et caniculaire.

Il est indéniable que ces images contribuent à forger des clichés à l'encontre des Africains et font de leurs femmes des objets de fantasmes. Tout y est : bêtes invraisemblables, chameaux, crocodiles, nudité, chaleur, palmiers, désert, femmes tantôt dénudées tantôt couvertes et en dernier lieu, l'incontournable eunuque.

3.4.3. Illustration de la femme voilée

Comme nous l'avons déjà mentionné, nombre de gravures figurant dans la traduction de Temporal représentent les costumes des habitants de l'Afrique, particulièrement ceux de Fez et du Caire. Si la femme est décrite à certains endroits comme sensuelle, d'autres gravures la représentent couverte de la tête aux pieds. Ainsi, Temporal a inséré des gravures montrant des femmes voilées du Maghreb et du Caire qui se couvrent même le visage, dénotant la volonté de cacher la femme du regard des autres. El Wazzan écrit à propos des femmes du Caire : « Sur le visage, elles portent un petit linge noir, et fort subtil : mais aucunement âpre, ressemblant, à le veoir, être tissu de cheveux, sous lequel elles peuvent veoir les personnes, sans qu'elles puissent de nul être vues au visage » (Temporal, 1556 : 353-354).

Dans un livre intitulé *L'Écriture du Levant à la Renaissance : enquête sur les voyageurs français dans l'Empire de Soliman le Magnifique*, Frédéric Tinguely (2000) explique que la représentation de la femme voilée par les écrivains-voyageurs du XVI^e siècle témoigne de la présence d'un regard. La femme se dérobe à ce regard et c'est l'invisibilité qui se donne en spectacle. L'œil du voyageur est relégué au second plan et c'est le regard oriental qui occupe le centre de la relation, de sorte qu'on fait confiance au voyageur-écrivain non pas parce qu'il *a vu*, mais parce qu'il *a été vu*. C'est cette perception qui intervient fréquemment dans l'évocation de la femme orientale voilée. Elle ravit au voyageur occidental sa position de voyeur et le contraint à jouer un rôle passif. L'Européen ressent son invisible présence qui se manifeste comme « être du regard », concept qui hante le discours orientaliste (Tinguely, 2000 : 182-83). En somme, comme le remarque Lestringant, la femme orientale, qu'elle soit intégralement nue ou complètement voilée, représente pour l'homme européen la forme la plus parfaite de l'altérité (Lestringant, 2008 : 281). Voilée ou dénudée, la femme orientale est toujours placée sous le signe de l'autre et du mystère.

Ensemble, ces illustrations servent un discours idéologique univoque dont le but est de persuader le lecteur de la supériorité de l'homme occidental, comme le dit Jean-Marie Seillan (2006) dans son livre intitulé *Aux sources du roman colonial*. Ce discours vise à hiérarchiser

les « races » sous les rapports physique, intellectuel, éthique, esthétique, religieux, sexuel, etc. afin d'illustrer la supériorité de la race blanche et son droit de faire partager ses valeurs aux autres, de gré ou de force (Seillan, 2006 : 384).

Le tableau d'ensemble (texte et illustrations) de cette traduction, donne à voir une image très négative de l'Afrique et de ses habitants, qu'il s'agisse, comme nous l'avons souligné, de leur religion, de leur portrait moral ou physique ou de leur accoutrement. Tout contribue à les représenter de façon dénigrante et péjorative. En ce sens, notre conclusion rejoint celle de Rissoan:

On voit que la réception du livre, par le truchement des images qu'ajoute justement Jean Temporal, donne peu à peu plus d'importance aux éléments d'exotisme, d'étrangeté, d'anormalité. En regard de la modernité de l'épistémologie de Ramusio, cela peut sembler un net recul : mais cela donne profondément raison à Franck Lestringant qui affirme que pour l'homme de la Renaissance, l'Afrique est le continent des monstres, de la nature dérégulée, en bref de l'altérité absolue. (Rissoan, 2013 : 51)

Ce chercheur ajoute que l'*Historical description de l'Afrique* adopte une posture complexe face à l'exotisme. Les images de l'étrangeté (l'image du monstre) qui frappent l'imagination, semblent avoir pris le pas chez certains lecteurs sur la discursivité, et sur le projet de fonder une science géographique, tel que Jean Temporal le présente dans son avis au lecteur et dans son poème à Ramusio (Rissoan, 2013 : 53). En dernier lieu, rappelons que la traduction de Temporal a marqué aussi l'histoire du colonialisme, car elle a été rééditée en 1830, année de la conquête de l'Algérie, aux frais du gouvernement français, ce qui ne laisse aucun doute sur l'importance de cette œuvre et du discours idéologique qu'elle véhicule.

Chapitre 4

La retraduction d'Alexis Épaulard

L'ouvrage qui fera l'objet du présent chapitre est la réédition datant de 1980 de la retraduction de la DA signée par Alexis Épaulard et publiée pour la première fois en 1956. Cette retraduction devait paraître en 1949. Mais le décès d'Épaulard la même année (1949) et la difficulté de retrouver le manuscrit ont retardé la publication de six ans, comme le soulignent ses trois collaborateurs, Henri Lhote, Théodore Monod et Raymond Mauny, dans l'introduction. Ce manuscrit fut finalement remis entre les mains du Professeur Terrasse, Directeur de l'Institut des Hautes Études Marocaines, grâce à la diligence de Mme Épaulard, toujours selon ses trois collaborateurs (1980 : xii).

En ce qui concerne l'analyse de la retraduction, nous nous concentrerons en grande partie sur le paratexte et sur la traduction de la septième partie du livre, *Pays des Noirs*. Il est important de signaler que la retraduction de la *Descrizione* a déjà été étudiée par Zhiri. Celle-ci a comparé la version d'Épaulard avec celle de Ramusio, elle a notamment relevé les principales corrections apportées par Épaulard. Notons que, selon Zhiri, cette retraduction se base essentiellement sur le livre de Ramusio, même si le traducteur affirme : « nous avons pu collationner les deux textes à la Bibliothèque nationale de Rome et il nous a été possible d'apporter au texte de Ramusio les corrections qui nous ont paru essentielles » (Épaulard, 1980 : vii). Les textes que le traducteur mentionne sont le manuscrit de la *Cosmographia* retrouvé à Rome en 1931 par Angela Codazzi et sa version éditée et imprimée par Ramusio. Épaulard (1980 : vii) remarque qu'en interprétant un passage du texte du manuscrit, la *Cosmographia*, en français, on obtient exactement le même résultat qu'en traduisant le même passage du texte de Ramusio, *Descrizione dell'Africa*. Il n'y avait donc aucun intérêt majeur à utiliser le texte du manuscrit, selon lui.

Rauchenberger (2009a : 154), pour sa part, confirme qu'Épaulard s'est référé très peu au texte du manuscrit, comme l'indiquent les registres de la *Biblioteca Nazionale Centrale*

Vittorio Emanuele II de Rome. En effet, Épaulard a séjourné à Rome du 6 au 20 juin 1939, il avait donc très peu de temps à sa disposition pour bien étudier le manuscrit. Le 7 juin, il écrit à Codazzi : « Je me suis logé à côté de la Biblioteca Vittorio Emanuele et je me suis hâté d’aller prendre connaissance du manuscrit que vous allez publier. Évidemment, ma traduction du texte de Ramusio devient sans objet » (cité dans Rauchenberger, 2009a : 154). Le 12 septembre 1946, il lui écrit de nouveau : « N’ayant du texte du manuscrit de Rome que le chapitre sur les rivières, si gracieusement communiqué par vous, j’ai dû me contenter du texte de Ramusio, éclairé çà et là par les notes que j’ai pu prendre sur le manuscrit de Rome » (cité dans Rauchenberger, 2009a : 154). Rauchenberger souligne enfin que la traduction d’Épaulard reproduit la plupart des erreurs de Ramusio, bien que le traducteur prétende être parti du texte du manuscrit de 1526 (2009c : 381).

Dans sa préface, Épaulard soutient que sa traduction est presque littérale. Il écrit, en effet: « Nous avons constaté que ce dernier [Le texte de Ramusio] est d’un italien très facile, s’adaptant à une traduction presque littérale en français » (1980 : vi). Il confirme plus loin : « Nous nous sommes efforcé de rendre notre traduction aussi littérale que possible, même aux dépens de la langue française » (1980 : x). De fait, selon nous, une lecture de surface ne révèle pas de grandes différences entre l’édition de Ramusio et la version d’Épaulard, du moins en comparaison à la première traduction de Temporal. Alors que ce dernier laissait parfois libre cours à son imagination, comme on l’a vu dans le chapitre précédent, la traduction d’Épaulard est assez exacte. Pour les besoins du présent mémoire, nous avons procédé à une étude comparative de la septième partie du livre, intitulée *Pays des Noirs*.

L’intervention et la subjectivité du traducteur ne se manifestent pas tant dans le texte lui-même que dans le paratexte, notamment dans la préface et les annotations. Ainsi, pour mieux cerner le projet du traducteur et la portée idéologique de son travail, il nous a paru important de mettre en lumière ces éléments paratextuels (préface, notes de bas de page, maison d’édition, illustrations, contexte historique, etc.) d’autant que ceux-ci ont été relativement peu étudiés. En effet, Daoud-Brikci (1996) les mentionne en passant, sans les analyser véritablement. Au sujet de cette retraduction, elle affirme :

Plus que jamais, dans sa version et sa réédition du XX^e siècle, la *Description* donne l'impression d'une peau de chagrin ou d'un palimpseste gratté plusieurs fois et sur lequel le traducteur Alexis Épaulard a réécrit avec le trope de l'ironie, de l'abus et de la brutalité, dans un fond et une forme d'expression intérimaires, jugeant Léon et son œuvre selon des critères contemporains. (Daoud-Brikci, 1996 : 22)

Pour sa part, Zemon Davis voit en la traduction d'Épaulard la dernière présentation « coloniale » significative de Jean-Léon l'Africain. Selon elle, la version de la DA établie par Épaulard se fonde sur le travail de Louis Massignon et d'Angela Codazzi, mais sans en adopter l'esprit. Elle ajoute qu'Épaulard a utilisé le manuscrit italien original en plus de l'édition de Ramusio, ce qui fait de sa traduction un « amalgame » de ces deux textes. Ce faisant, Épaulard ignore les différences marquées entre les deux versions. Zemon Davis remarque en outre qu'à l'instar de Massignon dans sa thèse, Épaulard analyse les affirmations de Léon et les corrige quand il le juge nécessaire. Pour ce faire, le traducteur s'est entouré d'une équipe de spécialistes français des études subsahariennes. Enfin, elle mentionne qu'Épaulard aimait à penser que Léon n'avait jamais quitté sa vie chrétienne en Italie (Zemon Davis, 2007 : 14-15).

4.1. Les différentes composantes du paratexte

4.1.1. Le titre

Hassan El Wazzan achève l'écriture de son livre qu'il intitule *Libro della Cosmographia dell'Africa*, le 10 mars 1526. Ramusio le publie dans ses *Navigazioni e Viaggi* sous le titre de *Descrizione dell'Africa et cose notabili che quivi sono* [Description de l'Afrique et des choses notables qui s'y trouvent]. Rauchenberger (2009b : 331) considère que substituer le terme « *Descrizione* » (description) à « *Cosmographia* » est dépréciatif et dénote une tendance de la part de Ramusio à réduire l'apport de Léon. La traduction d'Épaulard, elle, porte le titre de *Description de l'Afrique*. Bien qu'il ait consulté le texte du manuscrit original, Épaulard n'a pas redonné à l'œuvre son titre original. En outre, la mention « Tierce partie du monde » qui

figurait dans le titre de la traduction de Temporal disparaît. Le titre de la retraduction d'Épaulard se singularise aussi de celui de Temporal et de celui de la version anglaise de John Pory, publié en 1600³, par sa concision. Le choix d'un titre court indique sans doute la volonté du traducteur d'accrocher le lecteur. Le titre est le premier élément paratextuel qui s'offre aux lecteurs. Genette, citant Lessing, écrit : « Un titre ne doit pas être comme un menu ; moins il en dit sur le contenu, mieux il vaut » (1987 : 95). Le titre a donc pour fonction d'annoncer le contenu sans le dénoncer pour autant.

Nul doute que la sobriété du titre suscite l'intérêt des curieux et les incite à en savoir davantage sur le continent africain. En omettant l'adjectif *Historiale*, Épaulard inscrit son œuvre dans un registre plus scientifique. Ce faisant, il distingue son œuvre en regard du texte de Temporal et aussi du texte original qui met l'accent sur les choses notables qui se trouvent en Afrique, et de ce fait n'annonce pas une étude exclusivement géographique de l'Afrique.

Par ailleurs, Épaulard, contrairement à ses prédécesseurs Temporal et Pory, ne mentionne pas dans le titre la version arabe du texte. La mention suivante : « Illustré de 11 cartes hors-texte et 4 planches hors-texte » que l'on trouve au-dessous du nom du traducteur et des annotateurs confère également un caractère scientifique à l'ouvrage et le situe d'emblée dans un contexte géographique. Il y a une raison également historique au raccourcissement du titre. En effet, Genette souligne que les titres-arguments se sont éteints au début du XIX^e siècle. L'abréviation des titres-sommaires, caractéristiques de la Renaissance et du Classicisme, était prévue et inévitable (1987 : 74-75). Selon lui, le principal agent de la « dérive titulaire » est le public, et plus précisément le public posthume, que l'on nomme *postérité*. « Son travail – ou plutôt, en l'occurrence, sa paresse – va généralement dans le sens d'un raccourcissement, d'une véritable érosion du titre » (Genette, 1987 : 74).

³*A geographical historie of Africa, written in Arabicke and Italian by Iohn Leo a More, borne in Granada, and brought vp in Barbarie. Wherein he hath at large described, not onely the qualities, situations, and true distances of the regions, cities, townes, mountaines, riuers, and other places throughout all the north and principall partes of Africa; but also the descents and families of their kings ... gathered partly out of his owne diligent obseruations, and partly out of the ancient records and chronicles of the Arabians and Mores. Before which, out of the best ancient and moderne writers, is prefixed a generall description of Africa, and also a particular treatise of all the maine lands and isles vndescribed by Iohn Leo, translated by John Pory, London, Georg Bishop (Daoud-Brikci, 1966 : 40)*

4.1.2. La maison d'édition

La retraduction d'Épaulard a été publiée à Paris par la Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve. D'après le site de cette maison d'édition⁴, il s'agit d'une des plus anciennes maisons d'édition orientaliste en France. Elle a pour vocation d'étudier les richesses culturelles et religieuses des anciennes civilisations d'Afrique, d'Amérique et d'Asie. Cette maison d'édition est spécialisée dans l'histoire, la philosophie, la spiritualité, l'ethnologie, la linguistique, et aussi dans le domaine des anciennes civilisations d'Afrique, d'Amérique et d'Asie.

Adrien Maisonneuve (1897 – 1968) était à la tête de cette maison lors de la parution de la traduction d'Épaulard en 1956. Il a publié de nombreux travaux sur le Proche-Orient, l'Extrême-Orient et l'Inde, dont un dictionnaire sanskrit-français. Son fils Jean, qui lui succède en 1972, est notamment l'éditeur d'*El Boukhari*, recueil canonique des hadiths (les dits du prophète de l'islam) traduit par Houdas et Marçais. Dans le dictionnaire des Orientalistes⁵ de langue française en ligne, on apprend, de la plume de Messaoudi et Schmitz (1998), qu'Octave Houdas est un arabisant ayant à son actif la traduction et l'édition de grands textes arabes sur l'Afrique noire. Il est héritier de la tradition de l'Orientalisme philologique qu'il est le premier à appliquer aux textes historiques de l'islam africain. Il est aussi l'auteur d'un ouvrage intitulé *Ethnographie de l'Algérie*. William Marçais, quant à lui, est aussi un orientaliste arabisant qui fut l'élève d'Octave Houdas à l'École des langues orientales. Il a travaillé au bureau des Affaires indigènes du ministère de la guerre avant de créer la chaire d'arabe maghrébin de l'École des langues orientales qu'il dirige de 1920 à 1927. Il est à l'origine d'importants travaux sur les dialectes locaux du Maghreb (Merlin, 1957 : 402-11).

⁴ <http://www.maisonneuve-adrien.com/> consulté le 20 décembre 2015

⁵ <http://dictionnairedesorientalistes.ehess.fr/> consulté le 23 novembre 2015

Il va sans dire que la *Description de l'Afrique* cadre parfaitement avec la ligne éditoriale de cette maison. Par ailleurs, le frontispice de la maison d'édition est pour le moins expressif. Daoud-Brikci écrit à ce propos :

Le frontispice de la maison d'édition, la Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien-Maisonneuve, est illustré par le continent américain avec en gros plan un Amérindien. Le vieux continent regroupe tout à la fois l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Un Asiatique y figure. Un Arabe déterritorialisé - de toute évidence un Maghrébin, vu le burnous et le turban - joue de la flûte entre les deux mondes. Les trois sujets sont dans la splendeur de leurs costumes exotiques. (Daoud-Brikci, 1996 : 35)

Le personnage asiatique figurant sur le frontispice est manifestement un Chinois. Cet élément ne peut être réduit à un simple dessin sans connotation tant il est empreint d'exotisme. De plus, une pareille image situe la maison d'édition, et par conséquent ses ouvrages, dans leur contexte socioculturel. En effet, nous sommes en droit de nous interroger sur l'absence d'entité géographique à laquelle le Maghrébin est censé appartenir. Il est placé entre deux territoires sans toutefois faire partie d'aucun.

4.1.3. La préface d'Épaulard

La préface d'Épaulard se présente sous forme d'une introduction rédigée par le traducteur. Comme l'explique Genette (1987 : 200), la préface a pour objectifs d'obtenir une bonne lecture et d'obtenir que cette lecture soit bonne. Genette ajoute que ces objectifs sont liés au caractère auctorial de la préface, l'auteur, en l'occurrence le traducteur, est le seul intéressé à une bonne lecture (1987 : 200). L'un des effets de la préface de la DA est que le traducteur nous impose sa propre grille de lecture en façonnant une image d'El Wazzan qui remet en question la légitimité de celui-ci en tant qu'historien et géographe. Épaulard commence par expliquer pourquoi il a entrepris de traduire la DA, qu'il présente comme un ouvrage d'une exceptionnelle valeur ayant eu un succès mérité. Il juge que la première traduction française de Temporal est excellente pour son époque, mais précise aussi :

Sa langue a naturellement vieilli et pris, peut-être, de ce chef, un charme particulier tel que, même de nos jours, les érudits préfèrent en général citer des passages entiers de ce texte plutôt que de se référer au texte italien. On s'est contenté en France, de cette traduction de Temporal. Pourtant à l'examiner de près, elle présente certains défauts très nets. Son archaïsme est maintenant une gêne pour le lecteur ordinaire. Le lettré qui la confronte avec le texte de Ramusio ne manque pas d'y relever maintes erreurs et des obscurités. Elle n'est pas un bon instrument de travail. La traduction de l'ouvrage de Ramusio serait tout entière à reprendre. (Épaulard, 1980 : v)

Épaulard a donc entrepris de retraduire la DA pour livrer « une traduction moderne, aussi précise et fidèle que possible » (Épaulard, 1980 : v). Il mentionne qu'au début, sa traduction devait avoir comme source le manuscrit original, mais que ce projet est resté un vœu pieu, le manuscrit annoté et publié par Angela Codazzi n'ayant jamais vu le jour.

Nous avons longtemps attendu la publication du manuscrit pour présenter sa traduction et non celle du texte de Ramusio. Mais nous avons constaté que ce dernier est d'un italien très facile, s'adaptant à une transcription presque littérale en français. Si l'on prend un passage du texte du manuscrit et qu'on s'efforce de l'interpréter en français compréhensible, on obtient exactement le même résultat qu'en traduisant directement le même passage du texte de Ramusio. Il n'y avait donc aucun intérêt majeur à utiliser le texte du manuscrit. Cependant Ramusio d'une part, le copiste de l'autre, ont commis des erreurs de lecture de l'original dont ils se sont servi, erreurs qui ne sont pas toujours les mêmes et la confrontation des textes permet d'en corriger un bon nombre. Grâce à la très grande bienveillance de Mme Angela Codazzi, nous avons pu collationner les deux textes à la Bibliothèque nationale de Rome et il nous a été possible d'apporter au texte de Ramusio les corrections qui nous ont paru essentielles. (Épaulard, 1980 : vii)

Comme précédemment mentionné, Épaulard était médecin et général de l'armée française, ce qui laisse penser qu'il était en partie imprégné de l'idéologie coloniale dominante de son pays, notamment dans un contexte historique aussi particulier que celui ayant entouré la publication de cette traduction. En effet, alors que la parution était prévue en 1949, cette traduction a été publiée à titre posthume en 1956, soit deux ans après le déclenchement de la

guerre d'indépendance algérienne. Nous aborderons dans les prochaines pages le contexte historique entourant la parution de cette traduction.

Dans un passage éloquent de son introduction, Épaulard dévoile sa perception des Arabes en des termes peu élogieux. Il signale par exemple qu'El Wazzan est un observateur doué d'un esprit réellement moderne et d'une grande impartialité, tout en suggérant que ce dernier nourrissait une véritable aversion envers les « Arabes », qu'il considérait responsables de la ruine de la Berbérie (à l'instar d'Ibn Khaldoun). Épaulard explique par la suite que les Arabes du XVI^e siècle étaient les descendants de tribus ou de fractions de tribus arabes turbulentes, dont le calife fatimide d'Égypte s'était débarrassé en les envoyant exercer la rapine dont ils tiraient leurs moyens de subsistance au Maghreb vers 1050. Le traducteur fait ici allusion aux tribus des Banu Hilal, qu'il désigne comme un peuple de brigands autorisés par les Fatimides à envahir l'Afrique du Nord où ils pouvaient ravager les lieux devenus incontrôlables à la suite de l'insurrection de la dynastie berbère des Zirides. Ne pouvant concevoir qu'un esprit aussi éclairé qu'El Wazzan puisse être arabe, Épaulard ajoute : « Léon, même s'il était, ce qui est bien possible, de très lointaine descendance arabe, se fût certainement froissé d'être désigné sous ce nom et assimilé ainsi à ces gens, à moitié gendarmes, à moitié brigands, dont bon nombre infestaient les campagnes du Nord de l'Afrique » (Épaulard, 1980 : x).

En fait, Épaulard fait preuve d'ambivalence à l'égard d'El Wazzan. Sa préface contient une biographie dans laquelle il dresse un portrait peu flatteur d'El Wazzan, biographie que Daoud-Brikci juge réductrice, humiliante et péjorative (1996 : 35). À de nombreuses reprises, le traducteur doute de la véracité des propos d'El Wazzan, notamment sur certains de ses voyages et même s'il admet qu'El Wazzan n'était pas un agent diplomatique sans importance, il ne reconnaît pas réellement sa fonction d'ambassadeur. Aussi, écrit-il :

Il semble peu certain qu'il ait été chargé d'une ambassade auprès de Sélim, le Sultan de Constantinople, comme on l'a cru. Il n'aurait pas voyagé en si simple appareil, allant par exemple acheter lui-même et seul des cordes de tente au souk de Mascara. Comme il nous dit s'être trouvé à Rosette avec le Grand Turc Sélim, il n'aurait pas manqué de nous en parler longuement. (Épaulard, 1980 : viii)

Plus loin, Épaulard met en doute la véracité du voyage d'El Wazzan à Tunis, puis il émet des commentaires montrant qu'il doute aussi de ses connaissances géographiques et historiques. Dans des mots à peine voilés, il va parfois jusqu'à le présenter comme un fabulateur et un plagiaire : « Il a parfois pris à son compte des narrations de voyageurs inexacts ou mal interprétées. Il a même parfois mal relu ses notes. Le texte de Léon ne peut guère être suivi qu'à la lumière d'un commentaire détaillé » (Épaulard, 1980 : x). À propos des ambitions d'El Wazzan, Épaulard écrit :

Il avait aussi projeté ou même écrit un abrégé des chroniques musulmanes, dont il parle souvent, ce qui peut faire croire que cet ouvrage a été réellement rédigé, une histoire moderne d'Afrique, une rhétorique arabe, une grammaire arabe, etc...Jusqu'à ces temps derniers, il n'avait été retrouvé de lui que la partie arabe d'un vocabulaire polyglotte, écrit à Bologne en janvier 1524 et qui figure à la Bibliothèque de l'Escurial. (Épaulard, 1980 : ix)

Selon Daoud-Brikci (1996 : 35), Épaulard insinue que « [s]'il [Léon] cite souvent ses propres ouvrages, c'est dans le but de faire croire qu'il les a réellement écrits, la preuve étant qu'ils sont introuvables ». Épaulard conclut sa préface en remerciant ses trois collaborateurs : Théodore Monod, Henri Lhote et Raymond Mauny, ainsi que d'autres spécialistes du Maghreb et de l'Afrique tels que Lévi-Provençal et Marçais, dont les connaissances sur les questions d'Afrique font autorité. Il va sans dire que cette préface contribue grandement à discréditer l'auteur et son ouvrage. Elle constitue un échantillon d'un discours colonial qui se développera dans les notes de bas de pages. Néanmoins, Épaulard reconnaît en El Wazzan un homme doté d'un esprit moderne, d'une justesse de vue et d'une grande impartialité. Il affirme en outre que son œuvre possède de très hautes qualités et apporte une documentation des plus précieuses, malgré les nombreuses erreurs qui l'entachent (Épaulard, 1980 : x).

Par ailleurs, les trois collaborateurs d'Épaulard ont également coécrit une brève introduction dans laquelle ils renforcent les propos du traducteur sur l'importance de l'œuvre d'El Wazzan, qui reste toujours d'actualité, selon eux, en raison de sa qualité et de la somme considérable de renseignements qu'elle contient (1980 : xii). Ils précisent aussi que cette nouvelle édition est destinée aux Africanistes, car « l'essor pris par les recherches historiques

concernant l’Afrique rendait nécessaire de mettre à leur disposition cet ouvrage qui reste une source précieuse pour l’étude du passé de ce continent, après avoir été la base des connaissances géographiques sur cette partie du monde pendant plusieurs siècles » (Monod, Lhote, Mauny, 1980 : xii).

4.1.4. L’iconographie

Comme indiqué dans le titre, cette édition de la *Description* est illustrée de quatre planches hors-texte et de onze cartes hors-texte dont la carte dressée d'après Jean-Léon l'Africain/ El Wazzan par Johann Matthias Haas, cartographe allemand. La présence de cartes n’est sûrement pas fortuite. Car quel est le rôle de la carte si ce n’est de découvrir, de dévoiler de nouvelles terres et de les nommer ? Dans *Culture et impérialisme*, Edward Said note que « l’impérialisme est un acte de violence géographique, par lequel la quasi-totalité de l’espace mondial est explorée, cartographiée et finalement annexée » (2000 : 320). Même si la géographie est un remarquable outil au service de la connaissance, elle peut aussi être un instrument au service d’une idéologie expansionniste.

Les quatre planches représentent une civette, une girafe, des crocodiles et un chameau d’Asie. Nous nous interrogeons sur la pertinence du chameau d’Asie dans un ouvrage traitant du continent africain. Deux des dessins sont l’œuvre de Dapper, les deux autres sont respectivement d’Ambroise Paré et de Prosper Alpin. Nous nous sommes aussi interrogée sur la présence d’un portrait d’une girafe signé par Ambroise Paré, où l’on voit une girafe marcher guidée de deux hommes. Ambroise Paré (1510 -1590), chirurgien français considéré comme le père de la chirurgie moderne, est également l’inventeur de plusieurs instruments. En 1573, il écrit un ouvrage intitulé *Des monstres et prodiges*, d’où est extraite la figure de la girafe. Il considérait la girafe comme un animal monstrueux. Nous avons peine à comprendre pourquoi Épaulard a choisi cette figure tirée d’un ouvrage qui traitait des monstres. Serait-ce lié aux poncifs qui voient en l’Afrique le continent des monstres? Ou est-ce simplement lié au fait qu’on associe généralement cet animal au continent africain?

4.2. Le contexte politico-historique

Dans la partie de l'introduction dont les collaborateurs sont coauteurs, Lhote, Monod et Mauny soulignent avoir repris et ajouté certaines notes, surtout celles concernant le Soudan et le Sahara (1980 : xii). Un d'entre eux, Henri Lhote, a même inscrit ses initiales sur certaines des notes de son cru. Henri Lhote, chargé de l'édition, était aussi le plus virulent, selon Casajus. Ce dernier explique que l'argumentation de Lhote est avocassière tant elle se présente comme un procès instruit à l'encontre de Léon, accusé d'affabulations à longueur de pages (Casajus, 2009 : 104).

Cette édition est publiée la première fois en 1956, année marquée par la décolonisation du Soudan, par l'indépendance des deux protectorats maghrébins (la Tunisie et le Maroc) et par la guerre d'indépendance de l'Algérie qui s'était déclenchée deux ans auparavant, l'Algérie à laquelle la France refusait d'accorder l'indépendance. En somme, la retraduction a vu le jour en plein mouvement de décolonisation du Maghreb. C'est à la lumière de ce contexte historique que l'on doit interpréter les commentaires d'Épaulard et de ses collaborateurs.

Nous possédons malheureusement peu d'éléments biographiques sur Alexis Épaulard. Il n'existe, à notre connaissance, aucune biographie de lui et aucun travail scientifique (mémoire ou thèse) le concernant. Nous savons toutefois qu'il a été l'auteur d'une thèse de médecine déposée en 1901 et intitulée *Vampirisme : nécrophilie, nécrosadisme, nécrophagie*. Selon Zemon Davis (2007), Épaulard a passé quelques années au Maroc en tant que médecin et officier du protectorat français. Il est décédé le 22 septembre 1949, selon une note figurant dans l'introduction de la DA (1980 : xii). Épaulard était donc médecin général et traducteur militaire. Si sa vie est peu documentée, il existe en revanche des études sur le rôle des traducteurs et interprètes militaires dans l'histoire.

4.2.1. Traducteurs et interprètes militaires

Jan Vandersmissen (2014) distingue trois périodes dans la traduction des récits de voyage portant sur l'Afrique : celle de la découverte scientifique de l'Afrique au siècle des lumières, celle de l'exploration à la fin du XVIII^e siècle et celle de la percée de la science impérialiste à l'époque napoléonienne. Il remarque également que le rôle des orientalistes dans le développement de ces connaissances est loin d'être négligeable. Il ajoute que certaines fonctions officielles de l'État ont participé à la traduction des récits de voyage relatifs à l'Afrique. C'est le cas des Secrétaires-Interprètes du Roi en langues orientales qui exercent une fonction officielle au service de la diplomatie française et que l'on nomme communément les « drogman ». Ces derniers ont traduit de nombreux récits de voyages. Au XVIII^e siècle, le gouvernement britannique par le truchement de l'*African Association*, organisation fondée par des hommes riches et influents (1743-1820), avait établi un programme d'exploration de l'Afrique et envoyé des aventuriers en mission sur ce continent. Ces opérations ont vite suscité un intérêt chez les Français qui n'ont pas tardé à traduire dans leur langue les récits publiés par l'*African Association*. À l'époque, l'Afrique représentait des avantages économiques certains pour les Européens. La concurrence entre Français et Britanniques sur ce terrain était alors à son paroxysme, notamment avec la conquête de l'Égypte par Napoléon. On comptait alors sur les services offerts par les diplomates et les interprètes. Au début du XIX^e siècle, on assiste à une intensification des opérations et des interventions. C'est la période des grandes expéditions scientifiques à caractère militaire, notamment en Égypte et en Algérie, expéditions qui donneront lieu à des récits de voyages écrits dans un contexte de guerre.

Selon Vandersmissen, en 1830, avec la conquête française de l'Algérie, la valeur informative des récits de voyage est à nouveau mise en exergue. On publie les anciens récits des voyageurs français et on en traduit d'autres, comme celui de Thomas Shaw paru en 1830 *Voyage dans la régence d'Alger ou description géographique, physique, philologique, etc. de cet état par le Dr. Shaw*. Le traducteur ne s'est pas contenté de traduire, mais a augmenté le récit de notices géographiques (Vandersmissen, 2014). La traduction de Temporal, publiée aux frais du gouvernement français en 1830, s'inscrit dans la même dynamique.

Les travaux de Vandersmissen montrent le rôle que les traducteurs ont joué dans la politique expansionniste des puissances française et britannique en Afrique. Dans le même esprit, Guidère (2015) précise que les traducteurs avaient une formation militaire à l'époque coloniale. Alain Messaoudi (2010 : 106) indique également que dans un contexte de guerre permanente, le besoin de savoirs nouveaux sur l'Algérie s'affirmait. Il incombait à l'interprète militaire de traduire, de rassembler et de vérifier les informations nécessaires pour gagner la guerre et s'assurer le contrôle du terrain. Messaoudi cite l'exemple de De Slane, connu pour être le traducteur d'Ibn Khaldun. En tant que traducteur, De Slane considérait qu'il était de son devoir de rectifier les erreurs d'Ibn Khaldun, d'éclaircir les passages ambigus et de fournir les notions et les indications pour la pleine compréhension du plan de l'ouvrage. Messaoudi remarque que l'interprète avait pour fonction de collecter les savoirs sur l'Algérie, ses langues, ses populations et son histoire et de les mettre à la disposition du public français, mais il était aussi porteur d'une mission civilisatrice qui consistait à diffuser en Algérie ce que les élites françaises considèrent comme le « progrès » que ce soit en enseignant le français aux indigènes ou bien en publiant des ouvrages en arabe véhiculant le projet civilisateur. Cette visée se manifeste clairement dans la retraduction d'Épaulard et dans le travail de ses collaborateurs.

C'est dans ce sillage que nous pouvons analyser le texte livré par Épaulard, pas la traduction en elle-même comme nous l'avons indiqué, mais les importantes notes qui l'accompagnent dont une grande partie traite des toponymes et corrige les inexactitudes d'El Wazzan. Épaulard souligne qu'il a ajouté des commentaires historiques afin d'offrir au lecteur une compréhension des faits admis par l'histoire. Il précise également qu'il a pris soin de donner une équivalence raisonnable des chiffres relatifs aux monnaies, poids et mesures en français moderne. Ses propres recherches, complétées par les indications fournies par des experts, ont permis d'identifier de nombreuses nouvelles localités. Il signale cependant que d'autres restent encore à trouver et que certaines n'ont pas encore d'orthographe établie (1980 : xi). Ces propos ne sont pas anodins. Ils témoignent, comme le souligne Messaoudi (2010), d'un changement de perspective et notamment de la volonté de constituer un savoir « colonial » sur la région et d'imposer la langue française comme unique langue, comme il

l'explique dans un article sur la contribution des interprètes militaires à la constitution d'un corpus savant en Algérie.

Il s'agit d'adopter une transcription simplifiée, compréhensible pour des employés dont on ne suppose plus qu'ils doivent connaître la langue arabe, pensée à partir de la logique de la langue française parlée et écrite, et qui par conséquent efface des distinctions fondamentales dans la langue originale. Des interprètes qui avaient œuvré pour une meilleure connaissance des textes et des parlers arabes se retrouvent participer à une entreprise où la langue du colonisateur, le français, sert désormais de référence commune unique. Dès la fin du Second Empire, l'image que symbolise Ismaÿl Urbain, celle d'un interprète militaire médiateur travaillant pour une Algérie également arabe et française, n'est plus représentative. Le temps des années 1840, où plusieurs interprètes avaient exprimé un attachement complexe, peut-être double, à leur mère patrie et au pays nouveau qu'ils découvraient, est passé. Les interprètes sont sollicités pour leurs connaissances dans la mesure où elles peuvent faciliter l'adaptation de la société indigène à la norme française. (Messaoudi, 2010 : 110)

Nous ne comptons plus le nombre de fois où Épaulard propose, voire impose, l'orthographe d'une ville au détriment de celle employée par El Wazzan. Par exemple, à la page 324, Telensin devient Tlemcen (n.b.p 1 : « Nous orthographierons désormais Tlemcen »), puis Ohran devient Oran, Guajida devient Oujda, Mostaghanim devient Mostaganem, etc. Le but pragmatique de ces changements est de faciliter la prononciation des noms par les francophones, mais cette francisation des toponymes a également une portée symbolique.

4.3. Les collaborateurs d'Épaulard

Les collaborateurs sans lesquels, selon Épaulard, « cet ouvrage n'aurait même pas pu paraître » (1980 : xi) sont Théodore Monod, professeur au Muséum national d'Histoire naturelle et directeur de l'Institut français d'Afrique Noire à Dakar, Raymond Mauny, un proche collaborateur de Monod, ainsi que Henri Lhote, attaché au Musée de l'Homme. Daoud-Brikci (1996 : 28), citant Verlet, indique que pour le commun des mortels, ces trois personnages

étaient surnommés les « Trois mousquetaires du désert ». Il existe plus de données biographiques sur ces trois collaborateurs, notamment sur Lhote, qui était chargé de l'édition, que sur Épaulard lui-même⁶.

4.3.1. Henri Lhote (1903-1991)

Henri Lhote est un préhistorien français connu notamment pour avoir recensé et fait connaître les peintures et les gravures du Tassili en Algérie. Dans sa biographie intitulée *Henri Lhote : Une aventure scientifique au Sahara*, Monique Vérité remarque en introduction que les ouvrages de Lhote révèlent « un tempérament autoritaire et une pensée fortement enracinée dans l'idéologie coloniale » (2010 : 8). Dans le chapitre concernant les missions tassiliennes de Lhote entre 1956 et 1962, contexte marqué par la guerre d'Algérie et la fin du protectorat de certains pays du Maghreb, on apprend que Lhote a pour mission de prospecter la région du Tassili-n-Ajjer, riche en peintures et en gravures. L'objectif était d'inventorier de façon méthodique les sites existants. Ce projet avait un double intérêt à la fois archéologique et politique : « Montrer que malgré les moments difficiles imposés par la guerre d'Algérie, la recherche scientifique désintéressée n'en était pas arrêtée pour autant et que le rôle de la France se poursuivrait » (Vérité, 2010 : 166). Toujours selon Vérité, le travail de Lhote s'inscrit dans la dynamique ouverte par la nouvelle politique française en Algérie et la mise en valeur du Sahara. C'est aussi sa manière, à titre personnel, de participer à la lutte pour le maintien de la France en Algérie (2010 : 166).

Le rôle politique de Lhote se précise dans une correspondance datant du 18 juillet 1959, adressée au Général Jacquier, commandant des forces interarmées au Sahara. Dans cette lettre, citée par Vérité, Lhote écrit :

⁶ En préface, Épaulard cite d'autres experts de l'Afrique dont Robert Ricard, professeur à la Sorbonne, Gaston Wiet, Directeur du Musée arabe du Caire, spécialiste de l'Égypte et chargé de revoir la partie de l'ouvrage concernant ce pays. M. Poinssot à Tunis, Marçais à Alger, Lévi-Provençal, professeur à la Sorbonne, M. Colin, professeur à l'École des langues orientales ; M. Marcy, un berbérisant renommé, et M. René Grousset de l'Académie française.

Il y aura lieu d'aménager le trajet sur le plateau, d'éviter si possible quelques passages encaissés où une embuscade serait trop facile et vous aurez là une rocade qui mettra le Tassili à l'abri des coups de main des fellaghas, si jamais il leur prenait à nouveau fantaisie d'y revenir. (Lhote cité dans Vérité, 2010 : 213)

Au Général qui l'interroge sur l'existence de petites bandes du FLN venant de Libye et séjournant dans le Tassili, Lhote répond en date du 13 août par un rapport de trois pages indiquant que le périmètre du Tassili n'est pas touché par la propagande indépendantiste. Durant cette période d'accession des pays africains à l'indépendance, Henri Lhote assumait le rôle de conseiller et de commis de l'État pour les questions touchant au Sahara (Vérité, 2010 : 214). Ces renseignements attestent du rôle politique d'Henri Lhote pendant la période coloniale.

4.3.2. Théodore Monod (1902 - 2000) et L'Institut français d'Afrique noire (IFAN)

Selon l'encyclopédie Larousse en ligne⁷ et la biographie de Jean Claude Hureau intitulée *Le siècle de Théodore Monod* (2002), Théodore André Monod est un scientifique naturaliste, explorateur, érudit et humaniste français. Ce passionné du désert se voit confier en 1938, la direction de l'Institut français d'Afrique noire (IFAN) qui vient d'être créé à Dakar et qu'il dirigera pendant plus de vingt-cinq ans. Il met à profit son séjour en Afrique pour effectuer, entre 1953 et 1964, six longues traversées du Sahara à pied et à dos de chameau. Il est considéré comme l'un des plus grands spécialistes du Sahara au XX^e siècle. Tout aussi passionné par l'histoire africaine, il publie près de 200 textes dans le domaine des sciences humaines, en archéologie, ethnographie, histoire, linguistique, etc. (Hureau, 2002 : 119). Il se définit comme un pacifiste non violent. Il est connu pour ses positions antimilitaristes. Il signe en 1960 « Le Manifeste des 121 » dont le titre est « Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie », compromettant ainsi son nom pour demander aux jeunes gens de refuser de servir en Algérie. Monod a entretenu une grande amitié avec Louis Massignon,

⁷ http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Théodore_Monod/133723 consulté le 23 novembre 2015

célèbre orientaliste français que nous avons évoqué au début du mémoire notamment pour le travail analytique qu'il a fait de la traduction de la *Descrizione dell'Africa* par Temporal. Monod, tout comme Raymond Mauny, est encore en poste à l'IFAN lors de la parution de la *Description* en 1956.

Marie-Albane de Suremain (2007 : 153) retrace l'histoire de cet institut créé en 1936 et dont le projet inaugural réside, entre autres, dans la constitution d'un musée ethnographique dédié à la production et à la diffusion des connaissances sur l'Afrique Occidentale Française (AOF). C'est donc un centre de recherche et de documentation scientifique consacré à l'étude de l'homme, des êtres vivants et de leur environnement physique (Robequain, 1942 : 212). Après l'indépendance des pays africains, en 1966, l'institut sera rebaptisé Institut fondamental d'Afrique noire. Selon de Suremain, la création d'un tel musée peut être lue comme une version coloniale d'un intérêt scientifique et patrimonial pour les cultures populaires. Elle ajoute que ce musée a été le fleuron d'une politique culturelle qui comportait une dimension clairement coloniale, comme en témoigne l'extrait du discours inaugural d'Albert Charton en 1936:

La science est auxiliaire de la colonisation. Il faut une science à l'Afrique (...) pour que le France connaisse son Afrique (...) dans ses ressources, dans sa réalité humaine. Il le faut pour que l'Afrique se révèle à elle-même, pour que les indigènes instruits acquièrent avec une meilleure connaissance de leurs pays, l'amour de leur sol, qui en fera davantage encore nos collaborateurs et nos associés. (Charton cité dans Suremain, 2007 : 153)

Ainsi, comme le souligne de Suremain, dans cette perspective coloniale, la science est censée enseigner aux Africains la connaissance et l'amour de leur propre sol, afin qu'ils s'associent davantage à l'œuvre de la mise en valeur coloniale. Il s'agit aussi, selon de Suremain, de sauver les traces d'une culture africaine menacée par l'ouverture aux échanges mondiaux, l'acculturation « civilisatrice » des indigènes dont les mœurs pures, les traditions et les religions allaient s'altérer et même disparaître (2007 : 154). La fonction initiale de l'IFAN était de placer en première ligne la recherche portant sur l'ethnologie et la sociologie indigène. Ces objectifs ont été nettement infléchis sous la direction de Théodore Monod qui a recadré

les travaux de l'institut dans un contexte d'inventaire scientifique de l'Ouest africain (Suremain, 2007 : 156).

4.3.3. Raymond Mauny (1912-1994)

Raymond Mauny arrive au Sénégal en 1937 pour travailler dans les services du Gouverneur général. Il y fait la rencontre de Théodore Monod qui venait de recevoir la charge de l'IFAN. Mauny intègre l'Institut en 1949 comme assistant et c'est en son sein qu'il mène, à partir de 1949, ses travaux sur le Moyen Âge africain. En 1962, au bout de vingt-cinq années de service, il quitte l'IFAN et Dakar pour enseigner l'histoire de l'Afrique précoloniale à la Sorbonne, où il crée le Centre de recherches africaines qu'il anime jusqu'en 1977. En 1970 paraît son ouvrage *Les Siècles Obscurs de l'Afrique Noire : histoire et archéologie*, source d'information sans égale (Brasseur, 1981 : 3).

L'apport de ces trois historiens africanistes à la retraduction d'Épaulard est immense. Leurs mises au point critiques, que ce soit dans la description topographique, la classification ethnique ou l'histoire de l'Afrique ont permis à la retraduction de devenir une référence majeure. En outre, nous nous permettons de conclure que les travaux de ces trois spécialistes s'inscrivent dans le contexte d'une géographie coloniale. Selon Lacoste (2008 : 239), cette géographie est le fait des Européens qui ont besoin de connaître le pays dans lequel ils s'aventurent et qu'ils veulent conquérir, c'est pour cette raison qu'ils se doivent de saisir les caractéristiques des populations locales qu'ils dominent.

De plus, Monique Vérité, biographe de Lhote, souligne que les expéditions assignées à Lhote sont la mise en pratique de la méthodologie qui s'impose alors en ethnologie et qui favorise le travail de « terrain ». Cette approche postule que l'étude des sociétés ne progresse que grâce à l'apport d'éléments nouveaux découverts sur le « terrain » et obéit aussi, à ce moment-là, à l'urgence de sauver la culture des peuples « exotiques » voués à disparaître sous les coups de boutoir de la pénétration occidentale (2010 : 92).

En revanche, il nous semble important de signaler que les chercheurs menant ce genre d'études ne sont pas forcément colonialistes, nous citons comme exemple Théodore Monod. À ce propos, Lacoste écrit : « Nombre de géographes qui avaient participé au développement de la géographie coloniale comprendront et soutiendront même les mouvements d'indépendance » (2008 : 241).

En somme, pour asseoir sa mainmise, l'empire colonial s'appuie sur des savoirs combinant aussi bien la géographie physique que la géographie humaine telle que les localisations, la toponymie, la cartographie et l'inventaire des ressources, la géologie, l'archéologie et l'ethnographie. Bref, il s'agit d'une politique scientifique dont l'objectif est de mieux connaître le terrain pour mieux le contrôler.

4.4. La confrontation de la traduction d'Épaulard à celle de Ramusio

Nous avons choisi de comparer les versions qu'offrent Épaulard et Ramusio du chapitre sept de la DA intitulé *Pays des Noirs* (Épaulard, 1980 : 401-485). Ce choix est principalement motivé du fait que ce chapitre, dans sa version originale, soit celle du manuscrit d'El Wazzan lui-même, a fait l'objet d'une monographie de Dietrich Rauchenberger (1999). Ce dernier est arrivé à la conclusion que la version originale ne différait pas de beaucoup de celle de l'édition de Ramusio. Ce constat nous permet ainsi de nous débarrasser, en partie, du filtre ramusien dans notre analyse et de concentrer notre étude sur les interventions d'Épaulard. Casajus (2009 : 103) affirme également que le texte édité de Rauchenberger diffère assez peu, quant au fond, du texte de la *Cosmographia* d'El Wazzan. Nous ne pouvons malheureusement pas nous appuyer sur le texte allemand édité de Rauchenberger afin de nous faire notre propre idée, car nous ne possédons pas cette langue. Nous nous sommes référée à la recension en langue anglaise de Gerhard Müller-Kosack (2010). Cette recension comporte un passage du texte traduit par Rauchenberger que nous avons confronté au texte d'Épaulard. Cette comparaison nous permet d'établir que les deux textes sont très proches. Müller-Kosack affirme, toutefois :

« *It seems that the main intention of Ramusio as the editor and publisher of Leo's work on Africa was to distance Leo Africanus from his social and geographical closeness to black Africa in order to make him more acceptable to European readers of the time* » (2010 : 8).

L'examen de la partie de la *Cosmographia* concernant l'Afrique noire comporte, selon Rauchenberger (2009 : 153), de nombreuses fautes d'orthographe, certaines sont imputées principalement à la confusion entre les voyelles de la part d'El Wazzan, par exemple « Lebia » pour « Libia ».

Dans ce chapitre de la *Cosmographia*, El Wazzan décrit la situation géographique, les habitants et le système gouvernemental de l'Afrique. Ses propos à l'endroit des Noirs sont d'une rare véhémence. En introduction, il indique que les anciens géographes n'ont presque rien écrit sur la terre des Noirs, demeurée méconnue jusqu'à l'an 380 de l'hégire (calendrier musulman correspondant à 990 J.C.), date de l'arrivée des musulmans dans cette région. Il écrit :

Ma nell'anno 380 di legira furono scoperti, e la causa fu questa, che allora luntana e tutto il popolo di Libia per causa d'un predicatore si fece maumettano, e venne ad abitare in da Barberia. (Ramusio, 1978: 426)

[Ils ont été découverts en l'an 380 de l'hégire, parce qu'alors les Lumtuna et toute la population de Lybie, à cause d'un prédicateur, se firent mahométans et s'installèrent en Berbérie.] (Traduction libre)

Épaulard, quant à lui, écrit :

Mais ils ont été découverts après l'année 380 de l'hégire parce qu'alors les Lumtuna et toute la population de Libye se firent **mahométans** grâce à la **propagande** d'un prédicateur qui, au surplus, **poussa** les Lumtuna à la conquête de toute la Berbérie. (1980 : 461, nous soulignons)

« Propagande » vient du latin *congregatio de propagandafide*, congrégation pour propager la foi, de *propagare*, propager. La première acception du mot est d'ordre religieux alors que le sens moderne est plutôt péjoratif. Selon le Larousse, ce nouveau sens date de la

Première Guerre mondiale, où il désigne la désinformation ainsi qu'un moyen d'endoctrinement des citoyens. La retraduction d'Épaulard a été éditée la première fois en 1956, soit quelques années après la fin des deux Guerres mondiales. Le traducteur n'ignorait sûrement pas la charge idéologique de ce mot. L'emploi d'un tel mot est d'autant plus réfléchi qu'Épaulard accompagne son texte d'une note de bas de page où il explique que cette propagande religieuse au Soudan septentrional était le fait de marchands musulmans qui commerçaient avec les Noirs. Elle a commencé bien avant le X^e siècle, « c'est en 430 H / 1038 J.C. que le fakih Abd Allah Ben Yasin vint endoctriner la tribu de Godala. Il prêcha la guerre sainte et entraîna les tribus sahariennes à la conquête des pays du nord » (Note 3 : 461). Épaulard signale aussi la probable méprise d'El Wazzan sur la date, à savoir 480 H au lieu de 380 H (p. 461). De plus, nous signalons l'emploi du terme « mahometans » par Épaulard, que Said décrit comme une désignation européenne insultante des musulmans (2003 : 83). Dans un article paru en 2015, sur le site de France TV⁸, Frédérique Harrus retrace l'histoire de ce terme, largement utilisé jusqu'à la première moitié du XVIII^e siècle. On apprend que cette appellation était encore en vigueur jusqu'au début du XX^e siècle avant de tomber en désuétude. Elle avait alors une connotation péjorative suggérant une religion rétrograde. L'utilisation répétée de ce terme, pour le moins désuet et insultant, dans la retraduction nous renseigne sur le parti-pris d'Épaulard.

Dans un autre passage (Épaulard, 1980 : 461), El Wazzan affirme que les hommes habitant la Terre Noire se conduisent comme des bêtes, n'ayant ni roi, ni seigneurs, ni gouvernement et encore moins de coutumes. Il ajoute que certains d'entre eux adorent le soleil, d'autres révèrent le feu et une autre partie est chrétienne à la manière des Égyptiens, comme c'est le cas des gens de la région de Gaogao (1980 : 462). Bien que le texte source ne dise pas autre chose, dans l'édition d'Épaulard, ce passage est accompagné d'une note de bas de page dans laquelle le traducteur explique que l'information portant sur l'existence d'une partie chrétienne est erronée : « Si cette information a quelque valeur, il aurait existé des Noirs chrétiens monophysites au Soudan oriental » (Épaulard, 1980 : 462). Ceci nous amène à

⁸ <http://geopolis.francetvinfo.fr/islam-islamique-islamisme-islamistes-le-poids-de-ces-mots-la-50743> consulté le 20 décembre 2015

penser qu'Épaulard ne pouvait concevoir que des êtres aussi primitifs et sauvages aient pu être chrétiens.

Le procédé est répété un peu plus loin lorsqu'il est écrit que « les commerçants de la Berbérie commencèrent à se rendre dans ce pays pour y négocier diverses marchandises, si bien qu'ils en apprirent les langues » (Épaulard, 1980 : 462). Si, là encore, le traducteur reprend assez littéralement les propos de l'auteur, c'est pour mieux le contredire dans une note de bas de page dans laquelle il ajoute : « Il semble au contraire que la destruction d'Aoudaghoust et l'effondrement de la puissance du royaume de Ghana, dus aux Almoravides, ont porté la plus grave atteinte à la prospérité de la route commerciale de l'Ouest, par l'actuelle Mauritanie » (Épaulard, 1980 : 462). Les Almoravides sont une dynastie musulmane d'origine berbère qui, après avoir conquis le Maghreb central jusqu'à Alger, étendit sa domination sur l'Andalousie en 1086. Tout comme Épaulard a attribué la ruine de la Berbérie aux Arabes dans sa préface, il rend les Berbères responsables de l'effondrement du royaume de Ghana. Ce faisant, il divise les Africains en diverses ethnies et attise les tensions en exacerbant les différences anthropologiques entre Berbères, Arabes et Noirs, pour paraphraser Daoud-Brikci (1996 : 36).

Plus loin, dans une note de bas de page rédigée par Henri Lhote, nous relevons l'emploi de termes méprisants à l'égard des Noirs. À propos de Gober, nom d'une tribu libyenne dont les origines remonteraient aux Coptes, ayant émigré en Aïr (Niger) vers le VII^e siècle et qui s'est mêlée aux autochtones, Lhote écrit : « Aujourd'hui ils sont complètement négroïdisés, de sang et de mœurs » (Épaulard, 1980 : 472). Bien que l'adjectif négroïde comporte des connotations péjoratives selon son sens moderne, il n'en a pas toujours été ainsi. Il qualifie ce qui présente certaines caractéristiques propres à la race noire. Ce n'est donc pas ce mot qui pose problème, mais l'altérité suggérée par Lhote qui voit le Noir comme différent par son sang et ses mœurs.

Dans un autre passage traitant du royaume d'Agadez où on apprend que les marchands se faisaient escorter par les esclaves sur certaines routes infestées par de nombreuses tribus qui parcouraient le désert, Épaulard fait un ajout des plus éloquents. Dans la version de Ramusio,

El Wazzan décrit les gens de ces tribus comme pauvres et voleurs : « *I quali sono infestati da diversi popoli del deserto, come da Zingari, poverissima e ladra gente* » (Ramusio, 1978 : 435). Épaulard traduit ainsi : « Les passages sont infestés par une infinité de tribus qui parcourent le désert. Ces gens qui ressemblent aux *zingari* les plus pauvres attaquent continuellement les marchands et les assassinent » (Épaulard, 1980 : 473). Comme pour mieux marquer la différence et s'éloigner de la comparaison avec les *zingari* employée par El Wazzan, Épaulard a cru bon d'ajouter une annotation où il précise que « les *zingari* italiens sont nos **modernes** Bohémiens errants ou Romanichels, d'origine indoue » (Épaulard, 1980 : 473). Cette configuration idéologique s'exprime également dans un autre passage sur la population de Casena qu'El Wazzan décrit de façon fort dégradante. Il dit en effet : « *Il popolo è negrissimo, e ciascuno ha il naso sconciamento grosso* » (Ramusio, 1978: 437). Cette grosseur indécente (*sconciamento*) voire obscène dans le texte d'El Wazzan devient chez Épaulard « abominable ». Il grossit davantage les traits des Noirs qui, si on se fie au mot qu'il emploie, suscitent l'horreur. Aussi, écrit-il : « La population est très noire : les gens ont le nez abominablement gros » (Épaulard, 1980 : 477).

En outre, nous remarquons dans les notes de bas de pages que le traducteur tente de minimiser le rôle d'El Wazzan, il ne peut s'empêcher de le voir comme un fabulateur, comme l'atteste cette annotation accompagnant la description d'Agades par El Wazzan. Henri Lhote note que le Général Épaulard ne croyait pas cette description :

car il y a par ailleurs des 'trous' trop évidents dans sa description de la région comprise entre le Niger et le Nil ; il faut toutefois reconnaître qu'il était bien renseigné sur la localité et de façon fort judicieuse. Léon mentionne qu'il a été au Bornou. Peut-être est-ce là qu'il a obtenu les informations, mais Épaulard repoussait également cette hypothèse. (Épaulard, 1980 : 474)

4.5. Les annotations

Dans la section précédente, nous avons cité quelques notes de bas de page qui ne concernent que la septième partie du livre. Dans la présente section, nous étudions plus en détail les

annotations accompagnant le texte. Comme nous avons eu l'occasion de l'indiquer, Épaulard se rend visible essentiellement dans le paratexte, sa présence transparait dans la préface et dans les notes de bas de pages où sa subjectivité se révèle tout autant que son mépris envers l'auteur de la *Cosmographia*. Il s'interroge à longueur de pages sur la véracité des propos d'El Wazzan et se montre dubitatif quant à ses « prétendus » déplacements.

En décrivant la ville de Gafsa, El Wazzan souligne que l'air y est extrêmement mauvais et que ses habitants sont pauvres et méchants et refusent toute amitié avec les étrangers. C'est pourquoi, selon lui, ils sont honnis de toute l'Afrique (Épaulard, 1980 : 444). Épaulard ajoute en note que cette assertion est une preuve qu'El Wazzan s'est bel et bien rendu dans cette ville et a dû certainement être mal reçu, d'où ses remarques désobligeantes qui ne sont, selon Épaulard, qu'un exemple de vengeance coutumière propre aux écrivains arabes (Épaulard, 1980 : 445). Il invoque donc dans cette note les origines arabes d'El Wazzan, qu'il avait pourtant mises en doute dans sa préface. À propos de la description de la ville de Tougourt par El Wazzan, Épaulard mentionne en note :

[...] cette description est tellement contraire à la réalité qu'on est obligé d'admettre que l'auteur a été renseigné par un mauvais plaisant. On ne peut même pas croire qu'il ait commis une quelconque confusion, aucune autre localité de ces régions n'ayant l'ensemble de ces particularités, el-Goléa n'en présentant que quelques-unes. (Épaulard, 1980 : 437)

Il en va de même pour la ville de Tozeur qu'El Wazzan n'aurait jamais visitée, selon Épaulard. El Wazzan écrit que cette ville a été bâtie dans le désert de Numidie sur un petit cours d'eau qui vient de certaines montagnes du côté Sud. Épaulard le contredit, précisant, toujours en note :

cette erreur grossière prouve que l'auteur n'a pas vu Tozeur et écrit d'après des renseignements mal notés : Tozeur est sur le bord et au Nord du chott Djerid, l'ancienne sabkha Takmart, et l'origine de son cours d'eau, le Ras-El-ayoun, la tête des sources est caractéristique. (Épaulard, 1980: 442)

Quant à la description de la ville de Ngaous, Épaulard estime que le tableau enchanteur dressé par El Wazzan ne correspond pas à la réalité de la région et qu'une partie de cette description est faite d'après des renseignements flatteurs (Épaulard, 1980 : 363).

4.5.1. Les références à l'antiquité romaine de l'Afrique du Nord

Nous nous proposons d'étudier dans cette partie du chapitre les nombreuses mentions de l'antiquité et de l'héritage romains du Maghreb auxquels Épaulard et ses trois collaborateurs font souvent référence. Comme nous l'avons souligné, la dernière édition de la DA est riche en notes de bas de page qui nous renseignent davantage sur l'histoire des villes et leur localisation, mais qui apportent aussi de nombreuses corrections à certaines affirmations d'El Wazzan jugées fausses par Épaulard et ses collaborateurs. Par exemple, beaucoup de données relatives aux distances des villes ont été corrigées. Par contre, le traducteur et ses trois collaborateurs se montrent plus discrets lorsqu'il s'agit d'informations fournies par El Wazzan sur l'étymologie romaine de certaines villes du Maghreb, quand bien même celles-ci fussent parfois erronées.

El Wazzan a écrit un livre destiné aux Européens et il est probable que le souci de plaire à ces derniers ait parfois primé sur son impartialité. Rappelons qu'El Wazzan a rédigé la *Cosmographia* alors qu'il était captif, catholique converti et encore sous la protection du pape. Federico Cresti écrit à ce propos que l'enthousiasme de Léon ou vraisemblablement de ceux qui ont participé à la rédaction du texte affleure lorsqu'il traite des noms des villes du Maghreb auxquelles il attribue souvent une étymologie romaine (2009 :130).

Au tout début du livre, El Wazzan évoque l'origine du nom *Afrique* appelée en arabe *Ifrichia* et qui provient, selon lui, du mot arabe *faraca* dont la signification est « séparer » (1980 : 4). Épaulard, quant à lui, affirme dans une de ses notes que les Romains nommaient *Afer*, pluriel *Afri*, l'indigène de la province punique de Carthage qu'ils détruisirent pour créer la Provincia Africa : province des *Afer* que les Arabes ont transformée en *Ifrikiya*. En fait,

l'étymologie du mot *Afrique* reste toujours à déterminer, elle fait l'objet de nombreuses hypothèses. Certains lui attribuent une origine latine, d'autres une origine arabe ou encore berbère.

Dans le chapitre concernant la ville de Seglemesse (Sijilmassa), El Wazzan accorde à tort une étymologie romaine à cette ville, information qu'Épaulard et ses collaborateurs, pourtant spécialistes réputés d'Afrique du Nord, n'ont pas contestée. Le passage se lit comme suit :

D'après certains de nos auteurs, cette ville aurait été fondée par un capitaine romain, qui parti de la Maurétanie, aurait conquis toute la Numidie et serait allé à l'Ouest jusqu'à Messa. Il l'aurait bâtie et lui aurait donné le nom de Sigillum Messe parce qu'elle était la dernière de l'Etat de Messa. (Épaulard, 1980: 429)

Cette information est fautive, car cette ville fut fondée, selon de nombreux historiens, par la tribu berbère des Meknassas en -757 et beaucoup d'entre eux, à l'instar de Chebri et Mezzine, ont établi l'origine berbère du nom « Sijilmassa » dont la signification serait « lieu où domine l'eau » (Averous, 2009 : 225). Épaulard renforce les affirmations d'El Wazzan dans une de ses notes en signalant que certains vestiges de la ville de Sijilmassa ont été considérés comme romains, même s'ils n'ont pas été authentifiés (1980 : 425, n26).

El Wazzan indique, en outre, dans un chapitre sur l'écriture employée par les Africains que « les historiens arabes croient de façon ferme que les Africains n'ont pas eu d'autre écriture que celles en caractères latins. Ils disent que quand les Arabes conquièrent l'Afrique, ils n'y trouvèrent pas d'autre écriture que la latine » (Épaulard, 1980 : 47). Cette information n'est pas démentie par le traducteur ni par ses collaborateurs. Elle est même confortée plus loin dans une des notes : « Le nom de Tifech est un excellent exemple de transcription latine des phonèmes berbères, le p présentant ici le f bilabial et le s de la chuintante ch » (Épaulard, 1980 : 371). Nous sommes d'autant plus en droit de nous interroger sur l'absence de mise au point critique de la part de Lhote, auteur d'un essai intitulé *Les Touaregs du Hoggar* où il

aborde les inscriptions en tifinagh (première écriture berbère) qu'il a localisées au Tassili. Cet ouvrage a été publié en 1944, soit bien avant la publication de la retraduction de la DA.

Dans un article intitulé « Lybique : écriture et langue », Salem Chaker (2008) nous éclaire sur l'écriture des Berbères et nous explique pourquoi les historiens arabes n'évoquent jamais son existence :

Les Berbères possèdent une écriture alphabétique (consonantique) qui leur est propre depuis la protohistoire. Les inscriptions les plus anciennes ont pu être datées du VI^e siècle avant J.-C. (Camps 1978). Cette écriture est attestée durant toute l'Antiquité, aux époques punique et romaine. Le témoignage le plus explicite et le plus exploitable en est l'ensemble des inscriptions bilingues, punique/libyque puis latin/libyque. Cette écriture est précisément mentionnée par des auteurs latins tardifs du V^e et VI^e siècle après J.-C. (Chaker, 2008 : 1)

Il ajoute :

On est assuré que l'alphabet berbère a perduré en Afrique du Nord proprement dite au moins jusqu'à la fin du monde antique. En revanche, les auteurs arabes médiévaux n'évoquent jamais l'existence d'une écriture chez les Berbères ; on peut donc penser que celle-ci était sortie de l'usage au Maghreb avant l'établissement définitif des Arabes (début du VIII^e siècle). Il est en effet difficile d'admettre que les Arabes, qui ont été de fins observateurs et descripteurs de la Berbérie, aient pu omettre de mentionner l'existence d'une écriture indigène s'ils en avaient eu connaissance. On doit cependant tenir compte du fait que les témoignages arabes conséquents sur l'Afrique du Nord sont tous postérieurs de plusieurs siècles à la conquête. Et il ne faut pas exclure non plus que l'écriture berbère ait pu être très tôt frappée d'anathème pour des raisons religieuses – *peut-être dès la période chrétienne* –, comme étant liée au paganisme car son utilisation principale était funéraire, donc relevant de la sphère du religieux. (Chaker, 2008 : 1)

Toujours dans ce souci de forger l'idée d'une Afrique romaine, Épaulard ou ses collaborateurs ne se privent pas de rappeler l'antériorité romaine en Afrique du Nord en soulignant, à longueur de notes, l'étymologie latine des villes du Maghreb ou leur éventuelle appartenance romaine.

Concernant les origines des Berbères, El Wazzan indique qu'il existe diverses hypothèses sur ce sujet : certains disent qu'ils descendent des Palestiniens, d'autres leur prêtent des origines sabéennes, d'aucuns soutiennent que ce peuple vient d'Asie. Épaulard, quant à lui, signale dans une note de bas de page que la science moderne se préoccupe des apports évidents de populations nordiques parmi les Berbères et il s'étonne que seules les migrations orientales aient été envisagées (Épaulard, 1980 : 11-12). Plus loin, El Wazzan affirme qu'on trouve quelques mots de l'arabe dans la langue berbère, ce qu'Épaulard appuie dans une note, en indiquant que certains dialectes berbères sont imprégnés d'arabe. Toutefois, il ajoute qu'on y trouve aussi des termes latins et sémites (Épaulard, 1980 : 16).

S'agissant d'une localité située en Lybie du nom de « Nun », Épaulard souligne dans une note de bas de page que ce sont les anciens navigateurs européens qui l'ont baptisée ainsi : Cap Noun (Épaulard, 1980 : 4). Dans la note qui suit, il indique que les Européens savaient déjà que les Portugais contournaient l'Afrique pour atteindre les Indes. Puis il ajoute que « les Arabes étaient restés à leurs conceptions géographiques des siècles antérieurs » (Épaulard, 1980 : 4), réitérant l'idée d'une supériorité européenne.

Traitant du château de Temzegzet, El Wazzan indique qu'il se dresse sur un rocher, Dans une note de bas de page, Épaulard corrige l'orthographe du nom du château qui devient alors « Timzizdegt », (« filtre » en berbère). Il précise cependant qu'il s'agit de ruines de l'ancienne colonie romaine de Tubuscutu (1980 : 326).

Dans un passage sur Haresgol, El Wazzan écrit que cette ville a été bâtie par les Africains. Épaulard corrige encore une fois l'orthographe (écrivant plutôt « Archgoul ») et dans un souci de faire ressortir le passé romain de la région, il souligne qu'en 206 av. J.-C., une rencontre fortuite a eu lieu entre le général Romain Publius Scipion et son ennemi le général carthaginois Asdrubal (1980 : 330-331). Enfin, alors qu'El Wazzan attribue la construction de la ville de Mediia aux Africains, Épaulard souligne que cette ville renferme de nombreux vestiges romains (1980 : 337).

Dans la même veine, alors qu'El Wazzan se contente de souligner que la ville de Batha a aussi été bâtie par les Africains, Épaulard ajoute en note que cette ville se situe sur la rive gauche de la Mina, à proximité de Rélizane où il existe quelques ruines considérées comme romaines (1980 : 339). Il en va de même pour Tlemcen. El Wazzan écrit que « l'histoire ne dit pas qui l'a fondée », Épaulard fait remarquer en revanche qu'à l'époque des Romains, elle était baptisée Pomaria (1980 : 331). S'agissant de la ville de Tenez, bâtie par les Africains selon El Wazzan, Épaulard ajoute qu'elle s'élève sur les ruines romaines de la ville de Cartennas (1980 : 346). Il en va de même pour beaucoup d'autres villes, à l'instar d'Alger, appelée Gezeir, bâtie par une tribu africaine du nom de Mezganna. Épaulard reprend El Wazzan et écrit : « En réalité la ville romaine portait le nom d'Icosium » (1980 : 347).

Notons également que lorsqu'El Wazzan indique les origines romaines des villes, comme c'est le cas à de nombreuses reprises, Épaulard renchérit en établissant une étymologie latine des noms des villes. Ainsi Sétif vient du Sitifis romain (p. 362) Ngaous du Niciues romain (p. 363) Collo de Chullu romain (p. 364) ou encore, Skikda baptisée ainsi par les Arabes dont le nom provient de la ville romaine de Rusicade (p. 364). Toutefois, Épaulard reprend parfois El Wazzan lorsque ce dernier prête à tort une étymologie latine à certaines villes, comme par exemple la ville de Mila, dont le nom dérive, selon El Wazzan, du mot latin Mela, signifiant « pomme ». Épaulard estime que cette étymologie est fantaisiste et souligne que le nom latin de cette ville était Mileu, Miléou, terme évidemment berbère, selon lui (p. 369).

4.6. Conclusion

Comme le souligne Daoud-Brikci, le grand parti qu'El Wazzan et la *Description* ont tiré de cette traduction, c'est le rétablissement de certains passages tronqués au cours des siècles passés et l'ajustement des dates de l'hégire à celles du calendrier actuel (1996 : 36). Cependant, l'œuvre, tout comme son auteur, se voit dépréciée du fait de nombreuses corrections et des commentaires peu flatteurs établis par Épaulard et ses trois collaborateurs.

Au-delà du manque d'objectivité dont Épaulard et ses collaborateurs, notamment Henri Lhote, font montre et au-delà de la configuration idéologique « colonialiste » qui ressort de leurs interventions, que reproche-t-on le plus au traducteur et aux éditeurs ? Nous remarquons que ce qui pose réellement problème c'est leur façon d'appréhender le récit d'El Wazzan: de ne pas voir le passé avec les yeux du passé, mais à travers les lunettes du présent. En tant qu'historiens, ils se devaient d'étudier le texte d'El Wazzan selon la perspective de l'époque. Dominique Casajus écrit à ce propos :

[...] Les trois éditeurs de la traduction d'Épaulard se sont évertués à établir que les informations de l'auteur étaient de seconde main. Leurs doutes ne portent d'ailleurs pas seulement sur le royaume d'Agadez, mais s'étendent également aux régions qu'il appelle la Libye (*Libia*) et à une partie de celle qu'il appelle la Terre des Noirs (*terra di Nigri*). (Casajus, 2009 : 103)

Il poursuit en ajoutant que « les voyageurs, les historiens, les ethnologues ne voient que ce que le savoir dont ils disposent leur permet de reconnaître et de nommer » (Casajus, 2009 : 204). Pour appuyer son argumentaire, il écrit :

Assurément imprécis, le tableau du Sahara que Léon nous a laissés n'est pas, on le voit, en totale contradiction avec ce qu'on écrit les autres auteurs arabes. En revanche, il est difficile de le mettre en rapport avec le Sahara tel que nous le connaissons aujourd'hui. Mais, est-ce surprenant, et l'entreprise aurait-elle seulement un sens ? Rappelons-nous la remarque de Gérard Lenclud : les noms que nous mettons sur la réalité orientent le regard que nous portons sur elle. (Casajus, 2009 : 116)

Casajus précise aussi qu'El Wazzan nommait les peuples à l'aide du lexique disponible à son époque. En somme, cette distanciation a fait défaut au traducteur et à ses collaborateurs. Et c'est principalement pour cette raison qu'une relecture et une retraduction de la DA s'imposent.

Conclusion générale

Jamais nous n'avons mieux perçu combien les réalités historiques et culturelles sont bizarrement métissées, comment elles participent d'une multiplicité d'expériences et de domaines souvent contradictoires, débordent les frontières nationales, défient la logique policière du dogmatisme simpliste et de la vocifération patriotique. Loin d'être des entités monadiques, monolithiques, autonomes, les cultures intègrent de fait plus d'éléments "étrangers", d'altérités, de différences qu'elles n'en rejettent consciemment. (Said, 2000 : 51).

L'espace imparti à ce mémoire ne nous permettait pas d'analyser plus à fond la première édition de Ramusio. Nous avons concentré notre travail sur les deux traductions françaises de 1556 et de 1956. Nous espérons néanmoins avoir réussi à démontrer que les textes de Temporal et d'Épaulard, pour références majeures qu'ils soient, n'ont pas été utilisés seulement pour leur valeur documentaire, mais surtout pour conforter des desseins expansionnistes et colonialistes visant à exercer une emprise sur l'Afrique.

Au fil de la lecture des deux versions et en étudiant les caractéristiques autant sur le plan formel que sur le fond de ces ouvrages, nous constatons que les traducteurs n'ont pas adopté les mêmes stratégies. Comme indiqué auparavant, le texte de Temporal marque le début de la littérature orientaliste. Le contexte historique aidant, la Renaissance en l'occurrence, Temporal renforce le dispositif de fabrication d'altérité : the « othering », néologisme proposé par Spivak (1985). Le texte, appuyé par un paratexte conséquent, participe à l'établissement d'un discours européen sur l'Africain, le Musulman, et plus généralement l'Oriental. Cette représentation de l'Autre servait de base à la projection de la puissance occidentale en Afrique.

Même si l'orientalisme a vécu sa pleine apogée aux XVIII^e et XIX^e siècles, notamment à partir de la parution de la traduction des *Mille et Une Nuits* par Antoine Galland (1704 –

1717), Temporal n'en est pas moins orientaliste. Il suit les traces de Guillaume Postel (1510 – 1581), professeur de langue arabe et orientaliste de la première heure, selon Barthold (1947 : 129). Il se passionnait pour l'islam et la littérature orientale, se targuant de pouvoir traverser toute l'Asie jusqu'à la Chine sans interprète. Barthold écrit, en outre, que « les occupations scientifiques se mêlaient chez lui à des plans fantastiques dans le domaine de la politique et de la propagande religieuse » (1947 : 129).

La retraduction d'Épaulard, quant à elle, se présente à notre sens, comme une recontextualisation. L'ouvrage est remis au goût du jour à la faveur d'un appareil critique et paratextuel (notes et commentaires) qui l'enrichit, certes, mais qui prend aussi le pas sur le texte. La *Description* d'El Wazzan ne se suffit plus à elle-même, elle ne semble présenter d'intérêt qu'avec cet encadrement. Dans un contexte marqué par la passion politique et une vague de décolonisation à laquelle la France tente de résister, cette traduction vient conforter la légitimité de la France de se présenter comme héritière de l'empire romain en Afrique du Nord. C'est dans le sillage des textes de Louis Bertrand que nous pouvons situer la retraduction d'Épaulard. En effet, l'œuvre de ce dernier se fonde sur l'exaltation des racines latines de l'Afrique du Nord dans le but de justifier la présence française en Algérie et en Afrique du Nord. Il écrit dans la préface de son livre *Les villes d'or : Algérie et Tunisie romaines* : « Je crois avoir introduit dans la littérature romanesque l'idée d'une Afrique latine toute contemporaine, que personne, auparavant, ne daignait voir » (Bertrand, 1921 : 6). Carole Boidin écrit à ce propos que « pour défendre ce postulat, Louis Bertrand accompagne avec enthousiasme la promotion politique des sciences archéologiques en Algérie et exhume lui-même, dans divers écrits, les preuves de cette identité latine ayant survécu aux siècles d'occupation arabe » (2012 : 22).

Il ressort de cette recherche que le destin de la DA est étroitement associé à l'histoire des conquêtes européennes en Afrique, et plus particulièrement au Maghreb. Dans *L'Histoire du Maghreb. Un essai de Synthèse*, Abdallah Laroui (1970 : 213) qualifie la *Description* d'œuvre de premier plan. Il soutient qu'El Wazzan donne à ses nouveaux coreligionnaires une description étonnamment exacte d'une bonne partie de l'Afrique du Nord, cet ouvrage servira jusqu'au XIX^e siècle à dresser les plans de toutes les explorations et de toutes les conquêtes

européennes. En somme, la fortune de ce texte est de servir d'abord à établir les avant-postes coloniaux. C'est la raison pour laquelle Daoud-Brikci (1996 : 38) estime qu'il faut libérer la DA de l'emprise de l'esprit de la Renaissance, premier souffle du capitalisme européen et de ses stratégies impérialistes. La priorité, selon elle, est de décoloniser le *Description*.

Par ailleurs, la critique à laquelle nous nous sommes livrée n'a de sens que si elle nous invite à repenser la traduction de la *Description*, en privilégiant un mode qui atténuerait les clivages entre Orient et Occident, traduction qui, à l'image de l'auteur du texte original, Hassan El Wazzan/Léon l'Africain, rapprocherait et ne diviserait pas.

Il est impératif de revenir au texte du manuscrit original découvert par Angela Codazzi et qui a fait l'objet d'une étude des plus minutieuses de la part de l'érudit allemand, Rauchenberger. Celui-ci atteste que ce manuscrit est d'une précision remarquable, imputant ainsi les innombrables erreurs du texte à l'édition de Ramusio et à toutes celles qui lui succèdent (Pouillon, 2009 : 26).

Il convient, par conséquent, d'entreprendre un travail rigoureux et scientifique loin de toute récupération, instrumentalisation, ou autre opportunisme. Pour ce faire, Il faut s'extraire de toute dichotomie ou de toute pensée binaire où se confrontent Orient et Occident, islam et christianisme. Il est également important de tenir compte de la double culture de l'auteur et d'inscrire son texte dans une dynamique d'échanges et de transmission. Car comme l'atteste Zhiri, la DA est un texte destiné aux lecteurs européens mais écrit selon la tradition historiographique et géographique arabe (1995 : 41), ou comme l'écrit Al Hajwi, cité par Roussillon (2009 : 339), la *Description* est un livre « arabe par sa matière, européen par son style » dans lequel El Wazzan/ Léon « répand avec profusion sur l'humanité en Europe les lumières des connaissances arabes, sans distinguer entre arabe et non-arabe ».

Comme le remarque Rauchenberger (2009b : 331), aucune entrave ne pourrait empêcher de rendre aujourd'hui tout son statut à cet auteur, et de ne plus voir en lui un informateur indigène, comme se le représentaient les Européens. Il est tout aussi important, à notre sens, que certains intellectuels maghrébins cessent de voir en El Wazzan un renégat ou un apostat,

mais le considèrent plutôt comme un historien géographe dont le remarquable apport a permis à l'Afrique de ne pas sombrer dans l'oubli. Il est temps de faire sortir Hassan El Wazzan de l'ombre de Jean-Léon l'Africain pour qu'enfin El Wazzan/Léon vive pleinement et sereinement cette double identité.

Aujourd'hui plus que jamais, il est nécessaire de réhabiliter cette œuvre sans pareille, d'autant que, selon Zhiri, « aucun écrivain n'a su renouveler le savoir sur l'Afrique et prendre la place de Léon comme auteur de référence en la matière. Ce n'est pourtant pas, pour certains, faute d'essayer » (1995 : 39). Raison pour laquelle, nous appelons de nos vœux à une relecture et à une retraduction dépassant les frontières culturelles et religieuses.

Bibliographie

Sources primaires

Africano, G.L. 1978 *Della descrizione dell’Africa e delle cose notabili che quivi sono*. Traduit de l’italien par Ramusio dans G.B. Ramusio. *Navigazioni e viaggi*, édité par Marica Milanese. Turin, Einaudi.

Africain (l’), J.L. 1980. *Description de l’Afrique*, traduit de l’italien par Alexis Épaulard. Paris, Librairie d’Amérique et d’Orient Adrien Maisonneuve.

African (l’) J.L. 1556. *Historiale description de l’Afrique, tierce partie du monde, contenant Ses Royaumes, Régions, Villes, Cités, Châteaux et forteresses : Iles, Fleuves, Animaux, tant aquatiques que terrestres : coutumes, loix, religion et façons de faire des habitants, avec pourtraicts de leurs habits : ensemble autres choses memorables, et singulieres nouveautés : écrite de nôtre tems par Jean Léon African, premièrement en langue Arabesque, puis en Toscane, et a present en François*, traduit par Temporal, J. dans *Historiale description de l’Afrique*, Lyon, T.1.

African (l’) J.L. 1896. *Historiale description de l’Afrique*, traduit par Temporal dans C. Schefer. *Recueil de voyages et de documents pour servir à l’histoire de la géographie*. Paris, Leroux.

Sources secondaires

Andrea, B. (2001). Assimilation or Dissimulation? Leo Africanus' Geographical Historie of Africa' and the Parable of Amphibia. *ARIEL: A Review of International English Literature*, 32(3). 7-23. Consulté le 20 novembre 2015.

<http://ariel.ucalgary.ca/ariel/index.php/ariel/article/viewFile/3635/3575>

Ashcroft, B., Griffiths, G. et Tiffin, H. (2012). *L’Empire vous répond: Théorie et pratique des littératures postcoloniales*, traduit de l’anglais par J. Y. Serra et M. Mathieu-Job. Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux.

Averous, J.-L. (2009). *Cri d’amour: récit*. Paris, Société des Écrivains.

Barthold, V. V. (1947). *La découverte de l’Asie : histoire de l’orientalisme en Europe et en Russie*, traduit du russe par B. Nikitine. Paris, Payot.

Bassnett, S. (1998). The translation turn in cultural studies dans S. Bassnett et A. Lefevere (eds). *Constructing cultures: Essays on literary translation*. (pp.123-140). Clevedon/Philadelphia, Multilingual Matters.

Bertrand, L. (1899). *Le Sang des Races*. Paris, Ollendorff.

- Bertrand, L. (1921). *Les villes d'or : Algérie et Tunisie romaines*. Paris, Fayard.
- Boidin, C. (2012). La « voie du retour » ? Le modèle de l'Âne d'or dans le parcours du mythe de l'Algérie latine chez Louis Bertrand. *Recherches et Travaux* 81, pp. 17-40
- Bouattour, M. (2003). L'image de l'Islam dans les Pensées de Pascal. Dans A. Baccar Bournaz, (dir.). *L'Afrique au XVII^e siècle. Mythes et réalités*. BIBLIO 17, pp. 345-356.
- Boucharb, A. (2009). La conquête ibérique du littoral marocain d'après la *Description*. Dans F. Pouillon et al. (eds). *Léon l'Africain*. (pp. 67-81). Paris, Khartala.
- Boudon, B. (2010). *Symbolisme de l'arbre*. Paris, Huitième jour.
- Brasseur, G. (1981). Raymond Mauny. Dans *Le sol, la parole et l'écrit : mélanges en hommage à Raymond Mauny* (pp. 1-3). Paris, Société française d'histoire d'outre-mer.
- Casajus, D. (2009). Les noms de peuples ont une histoire. Dans F. Pouillon et al. (eds). *Léon l'Africain*. (pp. 103-117). Paris, Khartala.
- Chaker, S. (2008). Libyque : écriture et langue. Dans S. Chaker (dir). *Encyclopédie berbère*. (pp. 4395-4409) Consulté le 20 novembre 2015. <http://encyclopedieberbere.revues.org/344>
- Charon, A., Claerr, T., & Moureau, F. (2004). *Le livre maritime au siècle des Lumières : Édition et diffusion des connaissances maritimes (1750-1850)*. Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne.
- Cheyfitz, E. (1991). *The poetics of imperialism: translation and colonization from the tempest to Tarzan*. New York, Oxford University Press.
- Cresti, F. (2009). Le Maghreb préislamique dans la *Descrittione dell'Africa*. Dans F. Pouillon et al. (eds). *Léon l'Africain*. (pp. 119-146). Paris, Khartala.
- Dakhli, J. (2009). Jean-Léon et les femmes. Quand l'adultère fait l'histoire. Dans F. Pouillon et al. (eds). *Léon l'Africain*. (pp. 185-209). Paris, Khartala.
- Daoud-Brikci, H. (1996). Présence et absence de la Description de l'Afrique de Léon l'Africain dans sa traduction. *TTR* 9 (2), pp. 13-46. DOI: 10.7202/037257ar
- De Suremain, M.-A. (2007). L'IFAN et la « mise en musée » des cultures africaines (1936-1961). *Outre-mers*, 94 (356), pp. 151-172. DOI : 10.3406/outre.2007.4289
- Destremau, C. et Moncelon J.. (2005). *Louis Massignon, le cheikh admirable*. Lectoure, Bibliothèque du Capucin.
- Fanon, F. (1952). *Peau noire, masques blancs*. Paris, Éditions du Seuil.

- Fanon, F. (1991). *Les damnés de la terre*. Paris, Gallimard.
- Fauvelle-Aymar, F.X., Hirsch, B. (2009). Le « pays des Noirs » selon Léon l'Africain. Géographie mentale et logiques cartographiques. Dans F. Pouillon *et al.* (eds). *Léon l'Africain*. (pp.83 -102). Paris, Khartala.
- Genette, G. (1987). *Seuils*. Paris, Éditions du Seuil.
- Guidère, M. (2015). *Traductologie et géopolitique*. Paris, L'Harmattan.
- Gutwirth, E. (2013). Crossing the Borders of Modernity: Towards a Context for Al-Gharnati (Leo Africanus), *Miscelánea de estudios árabes y hebraicos. Sección de hebreo* 62, pp. 83-114. <http://www.meahhebreo.com/index.php/meahhebreo/rt/printerFriendly/40/293>
- Hajji, A. (2003). *Said Hajji : Naissance de la presse nationale marocaine*. Laval, Quebecor World Lebonfon.
- Hall, K. F. (1995). *Things of darkness: economies of race and gender in early modern England*. Ithaca, Cornell University Press.
- Hennessey, O. (2004). Talking with the Dead: Leo Africanus, Esoteric Yeats, and Early Modern Imperialism. *ELH*. 71(4). pp. 1019-1038.
- D'Herbelot, B. (1697). *Bibliothèque orientale*. Paris, La compagnie des libraires.
- Hermans, T. (ed). (1985). *The Manipulation of Literature. Studies in Literary Translation*. London-Sydney, Croom Helm.
- Huntington, S. (1993). The clash of civilizations. *Foreign affairs*, 72(3), 22-49.
- Hureau, J.-C. (2002). *Le siècle de Théodore Monod*. Paris, Actes Sud
- Janvier, Y. (1982). *La géographie d'Orose*. Paris, Société d'édition Les Belles-Lettres.
- Müller-Kosack, G. (2010). A summary and ethnographic evaluation of Dietrich Rauchenberger's *Johannes Leo der Afrikaner*. Seine Beschreibung des Raumes zwischen Nil und Niger nach dem Urtext With special emphasis on the Montanari of Borno. London, Mandaras Publishing.
<http://www.mandaras.info/MandarasPublishing/Rauchenberger'sLeoAfricanus-CriticalSummary2010.pdf>
- Lacoste, Y. (1976). *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*. Paris, Maspéro.
- Lacoste, Y. (2008). Réflexions sur la géographie coloniale. Dans P. Singaravélou (ed). *L'Empire des géographes, géographie, exploration et colonisation (XIX^e-XX^e siècle)*. (pp. 235-241). Paris, Belin, coll. « Mappemonde ».

Lane, P. (1991). Seuils éditoriaux. *Espaces Temps*. 47(1), pp. 91-108. DOI : 10.3406/espat.1991.3790

Laroui, A. (1970). *L'histoire du Maghreb : un essai de synthèse*. Paris, Maspéro.

Laurens, H. (2004). L'Orientalisme français: un parcours historique. *Collections électroniques de l'Ifpo. Livres en ligne des Presses de l'Institut français du Proche-Orient* 16, pp. 103-128.

Lestringant, F. (2009). Léon l'Africain au Brésil. Dans F. Pouillon *et al.* (eds). *Léon l'Africain*. (pp. 269 - 288). Paris, Khartala.

Maalouf, A. (1987). *Léon l'Africain*. Paris, Librairie Générale Française.

Marmol, L. (1667). *L'Afrique de Marmol, de la traduction de Nicolas Perrot sieur d'Ablancourt, divisée en trois volumes, et enrichie des cartes géographiques de M.Sanson... avec l'Histoire des Chérifs*, traduite de l'espagnol de Diego Torrès, par le duc d'Angoulesme le pere. Reveüe et retouchée par P. Richelet. Paris, Thomas Jolly.

Martinez-Gros, G. (2011). POUILLON François, avec la collaboration d'Alain MESSAOUDI, Dietrich RAUSCHENBERGER et Oumelbanine ZHIRI, *Léon l'Africain*, Collection « Terres et gens d'islam », IISMM-Karthala, Paris, 2009, *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* [En ligne] 129. Mis en ligne le 03 janvier 2012, repéré le 11 mai 2016. URL: <http://remmm.revues.org/6797>

Masonen, P. (2001). Leo Africanus: The man with many names. *Al-Andalus Magreb*, 1(8-9), pp. 115-143.

Massignon, L. (1906). *Le Maroc dans les premières années du XVIe siècle, tableau géographique d'après Léon l'Africain*. Alger, A. Jourdan.

Mauny, R. (1981). *Le Sol, la parole et l'écrit : 2000 ans d'histoire africaine : mélanges en hommage à Raymond Mauny*. Paris, Société française d'histoire d'outre-mer, L'Harmattan.

Merlin, A. (1957). Notice sur la vie et les travaux de M. William Marçais, membre de l'Académie. *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 101(4), pp. 402-411.

Messaoudi, A. (2010). Renseigner, enseigner. Les interprètes militaires et la constitution d'un premier corpus savant « algérien » (1830-1870). *Revue d'histoire du XIXe siècle. Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle* 41, pp. 97-112.

Mottet, J. (Dir.) (2002). *L'arbre dans le paysage*. Seyssel, Champ Vallon.

Norman, D. (2009). Le Maroc dans les premières années du XVI^e siècle. Tableau géographique d'après Louis Massignon. Dans F. Pouillon *et al.* (eds). *Léon l'Africain*.

(pp. 289 -309). Paris, Khartala.

Muscadin, J. (2011). *La représentation de l'Afrique et des Africains dans les écrits d'un missionnaire poitevin. Le père Joseph Auzanneau à Kibouendé (Congo français) 1926-1941*. (Mémoire de Master 1, Université de Poitiers). Consulté le 10 août 2015 à <http://www.memoireonline.com/06/12/5937/La-representation-de-lAfrique-et-des-Africains-dans-les-ecrits-dun-missionnaire-poitevin-Le.html>.

Ockley, S. (1708). *The History of the Saracens*. London, Henry G. Bohn.

Pouillon, F. (2008). *Dictionnaire des orientalistes de langue française*. Paris, Khartala.

Pouillon, F. (2009). Présentation : Traduttore, traditore. Dans F. Pouillon *et al.* (eds). *Léon l'Africain*. (pp. 13-28). Paris, Khartala.

Pouillon, F. *et al.* (eds). (2009). *Léon l'Africain*. Paris, Karthala.

Rauchenberger, D. (1995). Jean-Léon l'Africain / Hassan Al-Wazzan Un manuscrit et des données complétant la partie italienne de sa biographie. *L'Occident musulman et l'Occident chrétien au Moyen Age* (pp. 241-248). Faculté des lettres et des sciences humaines, Université de Rabat.

Rauchenberger, D., (1999). *Johannes Leo der Afrikaner. Seine Beschreibung des Raumes zwischen Nil und Niger nach dem Urtext* (en allemand) Wiesbaden, Harrassowitz.

Rauchenberger, D. (2009). Le manuscrit de 1526 et les cérémonies de mariage à Fès. Dans F. Pouillon *et al.* (eds). *Léon l'Africain*. (pp. 147-166). Paris, Khartala.

Rauchenberger, D. (2009b). Note sur les *Trickster Travels* de Natalie Davis. Dans F. Pouillon *et al.* (eds). *Léon l'Africain*. (pp. 325-331). Paris, Khartala.

Rauchenberger, D. (2009c). Hassan al-Wazzân/Jean-Léon l'Africain : Essai de chronologie critique. Dans F. Pouillon *et al.* (eds). *Léon l'Africain*. (pp. 374-383). Paris, Khartala.

Rissoan, B. (2013). *Jean Temporal libraire de la Renaissance lyonnaise (1549-1571)*. (Mémoire de master, Université de Lyon). Repéré à <http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/documents/64683-jean-temporal-libraire-de-larenaissance-lyonnaise-1549-1571.pdf>

Robequain, C. (1948). Les nouveaux instituts scientifiques dans les terres françaises d'Afrique noire. *Annales de Géographie* 47(1), pp. 91-108. DOI : 10.3406/geo.1948.12438

Rodriguez Mediano, F. (2009). Luis del Marmol lecteur de Léon. Une appréhension espagnole de l'Afrique. Dans F. Pouillon *et al.* (eds). *Léon l'Africain*. (pp. 239-267). Paris, Khartala.

- Rosenberger, B. (2009). Une carrière politique au service du sultan de Fès. Dans F. Pouillon *et al.* (eds). *Léon l'Africain*. (pp. 31-65). Paris, Khartala.
- Roussillon, A. (2009). Une lecture réformiste de *Leo Africanus*. Patrimonialisation d'un renégat. Dans F. Pouillon *et al.* (eds). *Léon l'Africain*. (pp. 333-348). Paris, Khartala.
- Rouvray, C. (2009). Léon sur internet. Dans F. Pouillon *et al.* (eds). *Léon l'Africain*. (pp. 349-361). Paris, Khartala.
- Said, E. W. (1980). *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, traduit de l'anglais par C. Malamoud. Paris, Seuil.
- Said, E. W. (2000). *Culture et impérialisme*, traduit de l'anglais par P. Chemla. Paris, Fayard / Le Monde diplomatique.
- Said, E. W. (2008). *Réflexions sur l'exil : et autres essais*, traduit de l'anglais par C. Woillez. Arles, Actes Sud.
- Seillan, J. M. (2006). *Aux sources du roman colonial (1863-1914) : l'Afrique à la fin du XIXe siècle*. Paris, Karthala.
- Spivak G. C. (1985). The Rani of Sirmur: an essay in reading the archives. *History and Theory*, 24(3), pp. 247-272
- Tahir-Gürçağlar, Ş. (2002). What texts don't tell: the uses of paratexts in translation research. Dans T. Hermans (ed). *Crosscultural Transgressions*. (pp. 44-60). Manchester. St. Jerome..
- Tinguely, F. (2000). *L'écriture du Levant à la Renaissance enquête sur les voyageurs français dans l'Empire de Soliman le Magnifique*. Genève, Droz.
- Tymoczko, M. (1999). *Translation in a postcolonial context: early Irish literature in English translation*. Manchester, St Jerome.
- Tymoczko, M. (2000). Translation and political engagement: Activism, social change and the role of translation in geopolitical shifts. *The Translator*, 6(1), pp. 23-47.
- Tymoczko, M. et E. Gentzler (eds.). (2002). *Translation and Power*. MA. University of Massachusetts Press.
- Tymoczko, M. (2003). Ideology and the Position of the Translator. In M. Calzada Perez (ed). *A propos ideology. Translation Studies on Ideology–Ideologies in Translation Studies*. (pp. 182-201). Manchester, St. Jerome.
- Tymoczko, M. (2006). Translation: Ethics, ideology, action. *The Massachusetts Review*. 47(3). pp. 442-461.

Tymoczko, M. (2007). *Enlarging translation, empowering translators*. Manchester. St. Jerome.

Vandersmissen, J. (2014). *Les traductions de récits de voyage et leurs arrière-plans politiques*. Communication présentée au 139e Congrès national des Sociétés historiques et scientifiques "Langages et communication", Nîmes, France. Repéré à <http://orbi.ulg.ac.be/handle/2268/169165>

Vérité, M. (2010). *Henri Lhote : une aventure scientifique au Sahara*. Paris, Ibis Press.

Zemon Davis, N. (2007). *Léon l'Africain: un voyageur entre deux mondes*, traduit de l'anglais par D. Peters. Paris, Payot & Rivages.

Zemon Davis, N. (2009). Le conte de l'amphibie et les ruses d'al-Hasan al-Wazzan. Dans F. Pouillon *et al.* (eds). *Léon l'Africain*. (pp. 311 - 323). Paris, Khartala.

Zhiri, O. (1989). Jean-Léon l'Africain une œuvre et son lieu. *Nouvelle Revue du Seizième Siècle* 7, pp. 53-62.

Zhiri, O. (1991). *L'Afrique au miroir de l'Europe : fortunes de Jean-Léon l'Africain à la Renaissance*. Genève, Droz.

Zhiri, O. (1995). *Les Sillages de Jean-Léon l'Africain, du XVIe au XXe siècle*. Casablanca, Wallada.

Zhiri, O. (2001) Leo Africanus Translated and Betrayed in Blumenfeld-Kosinski, R., Von Flotow, L., & Russell, D. S. (Dir.). *The politics of translation in the Middle Ages and the Renaissance*. (pp. 161-174). Ottawa, University of Ottawa Press.

Zhiri, O. (2006). Leo Africanus and the Limits of Translation. Dans C. Di Biase (ed). *Travel and Translation in the Early Modern Period*. Amstredam, Rodopi.

Zhiri, O. (2009). Lecteur d'Ibn Khaldun. Le drame de la décadence. Dans F. Pouillon *et al.* (eds). *Léon l'Africain*. (pp. 211-236). Paris, Khartala.

Zhiri, O. (2012). Voyages d'Orient et d'Occident. Jean Léon l'Africain et Ahmad al-Hajarî dans la littérature de voyage. *Arborescences : revue d'études françaises* 2. DOI : 10.7202/1009272ar

Webographie

Harrus, F. (2015) *Islam, islamique, islamisme, islamistes : le poids de ces mots-là*. Consulté le 20 décembre 2015 à <http://geopolis.francetvinfo.fr/islam-islamique-islamisme-islamistes-le-poids-de-ces-mots-la-50743>

Larousse. *Théodore Monod*. Consulté le 23 novembre 2015 à http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Théodore_Monod/133723

Leo Africanus. (2001). *Leo Africanus. A 16TH Century Exploration of Morocco*. Consulté le 15 septembre 2015 à <http://www.leoafricanus.com/>

Librairie d'Amérique et d'Orient. Ed. Maisonneuve. (2015). *Historique*. Consulté le 20 décembre 2015 à <http://www.maisonneuve-adrien.com/historique.htm>

La librairie pied-noir. *L'Algérianisme*. Consulté le 10 décembre 2015 à <http://www.librairie-pied-noir.com/content/6-algerianisme>.

Messaoudi, A. Schmitz, J. Houdas Octave. Dans F. Pouillon (Dir). (2001-2006). *Dictionnaire des orientalistes de langue française*. Repéré à <http://dictionnairedesorientalistes.ehess.fr/document.php?id=120>

Pouillon, F. (Dir). (2001 – 2006). *Dictionnaire des orientalistes de langue française*. Consulté le 23 novembre 2015 à <http://dictionnairedesorientalistes.ehess.fr/>.